

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2009

Directeur de la publication : Françoise MOREUX

issn 0769-9727

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2009

Institut national des langues et civilisations orientales

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	11
Actualités	
Journée européenne (Alain SCHNEIDER)	15
Première rencontre avec les étudiants (Françoise MOREUX)	19
Centenaire de la naissance de Georges VAJDA (Yohanan LAMBERT)	21
Témoignages	
Retour en Annam (Catherine MORIN-DUBREUIL)	25
Orientales 3, (Lionel EPSTEIN)	33
Histoire	
Johann-Martin Honigberger (Bernard LE CALLOC'H)	57
Conférences	
L'influence de la littérature russe sur la littérature israélienne (Michèle TAUBER)	75
L'hébreu par le silence (Gala DANA SINGER)	85
Écho d'un désastre obscur : l'île de Santorin (Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT)	89
Recensions (Yohanan LAMBERT)	
<i>Les poussières de l'effacement</i>	103
<i>Sous le croissant et sous la croix</i>	104
<i>En Pologne, après la libération</i>	105
<i>Mon heure sur la terre</i>	106
<i>Les écrits d'Etty Hillesum</i>	107
<i>Saladin</i>	108
In memoriam	
Hugues DE DIANOUS	111
Françoise GRENOT-WANG	115
Claire JULLIEN	118
Jean-Paul RÉAU	122
Comité d'honneur	
François CHENG	133
Louis DENY	137

Éditorial

La parution, comme annoncé, de ce premier numéro de 2009, deux mois après celui de décembre, dans le nouveau rythme de publication d'*Orients*, nous a obligés à travailler en TGV (à très grande vitesse, oui). Mais nous sommes fiers de tenir une fois de plus nos engagements.

Vous constaterez que ce numéro accorde une large place à divers témoignages, notamment :

- celui de deux membres éminents du Comité d'honneur que nous reconstituons progressivement,
- celui des anciens qui ont voulu nous faire partager une expérience très personnelle,

et hommages :

- à ceux qui nous ont quittés en 2008. Au vu du contenu de la rubrique « in memoriam », vous pourrez mesurer combien cette année a été cruelle. Parmi nos condisciples récemment disparus, nous éprouvons, outre une grande tristesse, le sentiment que leur heure était bien prématurée au regard de l'œuvre qu'ils avaient entreprise et qui reste, comme nous, orpheline...

Aussi ne publierons-nous notre prochaine entrevue avec un ancien élève que dans notre numéro de juin.

Vous avez reçu courant janvier, par circulaire, l'invitation au repas annuel de l'amicale de chinois : celle-ci est disposée à élargir son cercle aux anciens élèves ayant étudié d'autres langues et à tous ceux qui souhaiteraient accueillir le buffle chinois, emblème de l'année nouvelle...

Vous avez également été avisés d'un projet de voyage en Inde, dans la région du Tamil Nadu, avec Pondichéry comme point ancrage. J'ai bien conscience que cette proposition peut paraître tardive dans la mesure où vos vacances sont peut-être déjà programmées. Peu importe, si nous ne pouvons envisager ce voyage dès cette année, il pourra être reporté à l'été 2010. Vous êtes invités, de toute façon, à nous faire part de vos réactions.

Enfin, en ce début d'année, j'ai la joie de vous annoncer que la pose du premier clou du futur INALCO regroupé en un même lieu dans le 13^{ème} arrondissement, se tiendra le 11 février. Une ère nouvelle s'ouvrira

donc prochainement où anciens élèves et étudiants pourront se côtoyer au quotidien. Travailler ensemble deviendra alors plus aisé...

N'oubliez pas surtout le prochain rendez-vous important, celui de l'Assemblée Générale, le 17 mars, pour laquelle une invitation vous sera adressée par courrier spécifique.

Je vous attends nombreux à cette occasion.

Françoise MOREUX
Présidente

La journée européenne des langues et le multilinguisme

Depuis 2001, qui était l'Année européenne des langues, le Conseil de l'Europe et la Commission de l'Union européenne ont institutionnalisé la *Journée européenne des langues*, célébrée chaque automne le 26 septembre.

La Journée a une large variété d'objectifs, basés sur ceux de l'Année européenne des langues, notamment :

- sensibiliser le public à l'importance de l'apprentissage des langues et de la diversification des diverses langues apprises afin de favoriser le plurilinguisme et la compréhension interculturelle ;
- promouvoir la riche diversité culturelle et linguistique de l'Europe, qui doit être maintenue et cultivée ;
- encourager l'apprentissage tout au long de la vie dans et en dehors du contexte scolaire, que ce soit durant les études, pour ses besoins professionnels, pour des raisons de mobilité ou simplement pour le plaisir et l'échange.

La France a tenu, dans le cadre de la Présidence française de l'Union européenne, à utiliser cette occasion, en étroite collaboration avec le commissaire européen au multilinguisme, le Roumain Leonard ORBAN, pour faire progresser sa politique en faveur du multilinguisme, notamment en organisant ce jour-là, dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, des États généraux rassemblant des représentants des gouvernements des pays membres et des délégations constituées de personnalités de la société civile dans ses différentes composantes : professionnels, associations, enseignants et chercheurs, etc. Plus de sept cents personnes étaient présentes autour de trois tables rondes portant sur :

- le multilinguisme et la circulation des œuvres en Europe ;
- multilinguisme, compétitivité économique et cohésion sociale ;

- la créativité et l'innovation pour une éducation plurilingue en Europe.

Ces États généraux du multilinguisme ont permis de prendre conscience de l'intérêt des compétences linguistiques pour les citoyens européens : évolution professionnelle, mobilité, accès aux contenus et œuvres culturelles.

Cette journée était retransmise sur Internet dans son intégralité en direct avec une traduction simultanée (celle qu'entendaient les participants dans leurs casques) en huit langues, à partir de 17 langues de départ.

Ces réflexions inspirent la rédaction de la résolution du Conseil sur le multilinguisme que la présidence française a soumis à ses partenaires lors du conseil européen Éducation, Jeunesse et Culture des 20 et 21 novembre 2008.

Dans un registre plus festif, tout au long de la journée du 26 septembre, « *Langues en fête* » a proposé de découvrir ou redécouvrir la richesse des langues dans leur pluralité, de manière ludique à travers un parcours thématique dans Paris :

- « *Les Mots dans la Ville* » : le public était invité à suivre à travers Paris, un parcours de ballons et de banderoles à la découverte des langues européennes.
- « *L'Europe en chansons* » : sur la Place de la Sorbonne, le public pouvait faire un voyage musical en réécoutant une centaine de chansons européennes parmi les plus célèbres
- « *Les Mots-Lumières* » : de 20 heures à minuit, les abords de l'île de la Cité se sont illuminés de mots et de phrases dans toutes les langues.

Bon nombre d'enseignants et de diplômés de l'INALCO, français ou étrangers, étaient présents et actifs pour cette journée : n'oublions pas que 13 des langues enseignées aux Langues O' sont des langues officielles de l'Union européenne : bulgare, estonien, finnois, grec, hongrois, letton, lituanien, maltais, polonais, roumain, slovaque, slovène, tchèque, et que d'autres langues sont parlées par des citoyens de l'UE, comme par exemple le rom ou le sorabe ; de nombreuses autres langues « orientales » sont venues en Europe par l'immigration et y ont un statut de langue minoritaire. Les langues de pays candidats sont toutes enseignées à l'INALCO : albanais, croate, macédonien, serbe, turc, ukrainien. En termes de formation professionnelle, de débouchés et de thèmes de recherche, le multilinguisme

est donc un point cardinal pour l'avenir de l'établissement. La didactique des langues et le multiculturel sont également concernés et on a pu remarquer notamment, outre des membres de l'Association des Anciens élèves et des enseignants de langues d'Europe, la présence de Madame Geneviève ZARATE, professeur en charge de la didactique des langues, directrice de la filière FLE et du master *Didactique dans une perspective plurilingue et pluriculturelle*.

Alain SCHNEIDER

Première rencontre de l'Association avec les étudiants de l'INALCO

C'est le 26 novembre 2008 à 17 heures 30, que les membres de l'Atelier 3E de notre association avec des responsables des services Bureau des Stages et des Emplois et de la Formation continue de l'INALCO ont rencontré les étudiants dans les locaux de Clichy.

Ce rendez-vous s'est tenu sous la présidence de M. Jean BAYLE, Secrétaire général de l'INALCO, représentant le Président Jacques LEGRAND, qu'un agenda chargé avait retenu. Une trentaine de personnes, avisées par les tracts réalisés et diffusés par l'INALCO, ont participé à cette entrevue, au gré des disponibilités laissées par le programme des cours dispensés.

Catherine MATHIEU, au nom du Bureau des Stages et des Emplois ainsi que de la Formation continue, a fait part à l'assemblée de la volonté commune à ses services et à l'association d'être plus à l'écoute des souhaits et besoins des étudiants et d'œuvrer autant que possible ensemble à cette fin.

Afin que les étudiants connaissent mieux l'association, au nom de l'Atelier 3E, Françoise MOREUX a rappelé, parmi les activités régulièrement proposées, l'organisation de conférences par les diverses amicales (par langue), dans les salons de la rue de Lille ou dans les locaux de l'INALCO, l'édition du bulletin « *Orients* » (dont quelques exemplaires ont été remis aux personnes présentes) et l'édition périodique d'un annuaire des anciens élèves.

Jean BAYLE a exprimé à la fois sa satisfaction de voir s'ouvrir une nouvelle ère de relations rapprochées entre étudiants et anciens élèves et a formulé les vœux de réussite pour cette initiative à laquelle l'INALCO apporte son entier soutien.

Après un tour de table de toutes les personnes présentes à la réunion, il est apparu que des rencontres professionnelles devraient être organisées, avec le concours des réseaux des anciens élèves, à ceux du Bureau des Stages et des Emplois et à ceux des départements et des filières professionnelles de l'INALCO. Plusieurs domaines d'activités, en

dehors de la filière classique de la diplomatie, dans lesquels les connaissances acquises en langues et civilisations orientales, additionnées aux aptitudes naturelles d'ouverture d'esprit et de curiosité qui caractérisent les élèves des Langues O', ont été reconnus pertinents :

- commerce international, veille économique, conseil/analyse
- management interculturel, médiation culturelle et linguistique
- traduction, surtout technique et commerciale
- journalisme/communication
- métiers de la Défense
- métiers de la Culture : conservateur, bibliothécaire, archiviste...

Ces rencontres professionnelles, conjointement organisées par Le Bureau des Stages et des Emplois et l'Association des Anciens Élèves, sous forme de demi-journées, se tiendraient à l'INALCO.

En ce qui concerne l'annuaire dont certains étudiants sont demandeurs, un nouveau type d'annuaire électronique est à l'étude. Après la levée des problèmes juridiques avec la CNIL que soulèvent la diffusion d'identités et de coordonnées sur Internet, il devrait être mis en œuvre au début de l'année 2009. Les étudiants actuels pourraient être actifs dans cette élaboration sous la forme de stages.

D'autres entrevues de ce type auront lieu deux à trois fois par an et les rencontres professionnelles seront programmées à partir du début de l'année 2009. La prochaine Journée « Portes Ouvertes » du 31 janvier 2009 au 2, rue de Lille, sera sans aucun doute l'occasion de débiter concrètement ce nouveau chantier.

Françoise MOREUX

Le rapprochement avec les étudiants de l'INALCO n'est pas un vain mot, puisque notre Association des Anciens Élèves, à l'heure où j'écris ces lignes, est conviée à être représentée à la COVE (Commission de la Vie Étudiante) de l'INALCO. Cette représentation sera donc effective dès janvier 2009.

Centenaire de la naissance de Georges VAJDA

Le lundi 17 novembre 2008, la Société des études juives, associée à la Bibliothèque nationale, à l'Université de Paris IV – Sorbonne, à l'Institut de recherche et d'histoire des textes et à l'Alliance israélite universelle, a organisé une journée de commémoration de son œuvre. Plusieurs disciples du Maître et un certain nombre de chercheurs ayant utilisé ses travaux, sont venus témoigner de la richesse incommensurable de ses recherches. Les travaux se sont déroulés, le matin, à la Salle des commissions de la Bibliothèque nationale, et l'après-midi à la salle Vasari de l'Institut national d'histoire de l'art.

Né à Budapest en 1908, Monsieur Georges VAJDA se fixa à Paris dès sa vingtième année, après avoir étudié au célèbre séminaire rabbinique de Budapest. Il enseigna la Bible et la théologie au Séminaire Israélite de France de 1936 à 1960 et forma de nombreux rabbins. À l'École pratique des hautes études, il fut nommé Directeur d'études en 1954, avoir après donné des conférences dès 1937. Dès 1940, il dirigea les sections arabe et hébraïques de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, nouvellement créé par le CNRS, poste qu'il conservera jusqu'à sa retraite. En 1970, il fut nommé professeur à l'Université de la Sorbonne nouvelle (Paris III). Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, il anima et dirigea la Revue des études juives. Il s'est éteint le 7 octobre 1981, dans les locaux de l'IRHT, frappé d'une crise cardiaque la veille du Yom Kippour. Il nous a laissé une œuvre considérable faisant de lui l'un des plus grands savants arabisants et hébraïsants du vingtième siècle et un grand historien de la pensée juive.

C'est d'abord Gérard NAHON, de l'EPHE qui a évoqué « *Georges VAJDA et les destinées de la Revue des études juives* ». Puis Laurent HERICHER (BnF), Philippe BOBICHON (IRHT) et Marie-Geneviève GUESDON (BnF) ont abordé son rôle fondateur de la paléographie hébraïque et son importante contribution à la rédaction du catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale.

L'après-midi, Madame Colette SIRAT nous a rappelé « *La contribution de Georges VAJDA aux études de la philosophie juive* ». Paul FENTON

(Université de Paris IV) a étudié l'apport de Georges VAJDA aux études kabbalistiques. Deux autres chercheurs, qui n'ont pas connu directement le Maître, ont témoigné de l'importance de ses travaux : Marc GEOFFROY (CNRS) s'est intéressé aux études de philosophie arabe et Judith OLSZOWY-SCHLANGER (IRHT) aux études karaïtes. Enfin, Jean-Pierre ROTHSCHILD (EPHE) a souligné le rôle majeur de Georges VAJDA comme bibliographe.

Yohanan LAMBERT

Catherine DUBREUIL, née MORIN, quitte sa ville natale, Hué, à l'âge de 2 ans en 1950, et ce n'est qu'en mars 2008 qu'elle retourne pour la première fois au Vietnam. Ancienne élève de chinois, elle a souhaité nous faire partager ses émotions mêlées aux souvenirs de sa famille.... Celle-ci y était en effet très connue, dans l'ancienne Indochine, par les Établissements MORIN-Frères de Hué, Bana, Quihnnon, Bac ma et Tourane (actuelle Danang).

Retour en Annam¹ - Hué

Arrêt sur image

*« ...l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants »
(Victor HUGO À Villequier)*

J'ai longtemps entretenu avec Hué² ma ville natale, des relations multiples et complexes...

...nées de l'imaginaire fertile que m'offraient les grandes malles en bois de camphrier, les albums de famille aux photos vieilles, d'un temps révolu, celui de l'époque ou de l'épopée indochinoise, nées des anecdotes captivantes de la vie quotidienne contées par mes grands-parents et mes parents, d'un pays lointain de l'autre côté de la terre... celui des plaines de rizières et des petits gardiens de buffles, des montées en chaise à porteur dans les montagnes jusque chez les mois³, des chasses aux tigres et des passages fracassants des troupeaux d'éléphants, celui des départs à l'école en pousse-pousse, des pagodes aux toits cornus, des brûle-parfum et de l'encens devant l'autel des ancêtres, des sampans et de leur batelier, celui des cris des marchands de soupe ambulants avec leur palanche se balançant au rythme de leurs petits pas, de la végétation exubérante et parfumée, des bassins aux mystiques lotus, celui des cortèges impériaux escortés d'éléphants richement caparaçonnés, de chevaux, de porteurs de

1. Annam : ancienne appellation du Vietnam par les chinois signifiant «le Sud pacifié» jusqu'au x^e siècle. Nom du Centre du pays à l'époque coloniale. En vietnamien : Trung Bo : le centre.

2. Hué : L'ancienne Phu Xuan « La terre des riches printemps» prendra le nom de Hué, déformation de *Hoa* qui signifie «Harmonie». Sur les cartes chinoises, Hué est écrit hé.

3. Mois : terme utilisé par les Viets pour désigner les ethnies montagnardes, signifiant «sauvages».

drapeaux et d'oriflammes se rendant au tertre du Nam Giao, pour célébrer le rite antique de l'offrande au ciel et à la terre, celui des mandarins et des empereurs, des vieux lettrés, celui des signes...

...nées encore d'histoires d'aventuriers, certains partis, pour ne plus revenir.

Puis l'heure du pèlerinage est venue. En mars dernier, au delà de Kaboul, au delà de Lahore et de son vice-consul, au delà de Jaipur et de Calcutta...

Aéroport de Noi Bai. Premier contact : Hanoï. Il me fallait encore patienter...

Aéroport de Phu Bai Hué. Enfin, la confrontation tant attendue et à la fois tant redoutée entre le Hué de mes origines, celui des colons et des indigènes et le Hué d'aujourd'hui...

Au fur et à mesure, plus ou moins vite, soudain très vite, les couleurs venaient se superposer au glacis noir et blanc des photos Et, pour qui comme moi, n'avais pas vraiment grandi là, il semblait que rien n'avait réellement changé...

La pagode Thiên mu de la Dame Céleste surplombait toujours la rivière des Parfums (Song Huong) qui continuait de serpenter paisiblement, longeant la Vallée des Tombeaux des Empereurs de la dynastie Nguyen ; la chaîne annamitique et les collines coiffées de pins se détachaient bien, au loin, faisant écran à la Cité Impériale ; les enceintes de la Citadelle à la VAUBAN semblaient toujours protéger ses innombrables palais ; le pont CLÉMENTEAU métallique servait toujours de trait d'union entre la rive gauche, à la fois impériale, aristocratique et besogneuse avec son marché Dong Ba aux effluves variés et parfums particuliers de crevettes séchées, de nuoc mam ou de dourians, ses femmes accroupies, coiffées de leur chapeau conique et au débouché du pont, la rive droite aux allures françaises, avec son grand Hôtel MORIN, ses maisons coloniales de couleur ocre aux persiennes vertes, son église Saint François-Xavier, son ancienne école Jeanne d'Arc, son bureau de poste et sa petite gare toute rose...

On pouvait voir aussi des jeunes filles vêtues du traditionnel ao dai⁴ blanc, se rendant au lycée, à bicyclette...

Partout, des flamboyants et des frangipaniers, des bananiers, des palmiers, des filaos... Rien ne semblait avoir vraiment changé... Le décor restait le même.

4. Ao dai : tunique longue fendue sur le côté portée sur le pantalon. Le port de ce costume traditionnel des femmes viêts date de 1744 et s'inspire du costume mandchou (Chine du nord).

Puis, tandis que j'arpentais les lieux de mon berceau familial métissé, les cicatrices encore mal refermées révélèrent les douleurs endurées lors des combats successifs⁵ ...

La réalité me livrait une ville dont on pouvait percevoir la gloire, à présent fanée, une ville qui avait beaucoup souffert : des palais en ruine dans la cité interdite, des éclats d'obus, des maisons inhabitées, comme dépouillées de leur passé.

Hué essayait d'oublier avec son lot de nostalgie et d'amertume.

Du monument aux morts franco-annamite les noms avaient été effacés, la rue Jules FERRY était devenue la rue Le Loi⁶, le pont CLÉMENCEAU, le pont TRANG Tien...Le quai DONG Ba rebaptisé HUYNH Thuc Khang... Les jeunes nous interpellaient en anglais... « Hello! » avait remplacé « Bonjour. » Seuls, quelques aînés parlaient encore un français que leur mémoire avait gardé intact, avec dans le regard, une expression qu'il est difficile de traduire avec des mots.

Sans cesse, cette alternance du rêve qui dépasse la réalité qui, à son tour, prend le pas sur le rêve... M'interrogeant sans cesse, telle ZHUANG zi⁷ qui rêve qu'il est papillon ou le papillon qui rêve qu'il est ZHUANG zi...

Alors, s'imposa à moi, le désir de ne rien laisser se dérober au souvenir...

À l'heure où Hué, classée au Patrimoine Mondial de L'UNESCO, renaît de ses cendres, où l'accent est mis sur la restauration des ruines de ces lieux chargés d'histoire que sont la Cité Impériale et les Tombeaux Royaux, à l'heure où les Missions Étrangères de Paris (MEP) viennent de fêter leur 350^e anniversaire et où les édifices religieux sont progressivement remis en état, où la politique d'ouverture économique⁸ incite les autorités à rénover les bâtisses coloniales et à les remettre à l'honneur pour les touristes qui affluent en nombre...

...devoir de mémoire oblige de rendre un juste hommage à tous ceux qui ont œuvré en étroite collaboration avec les annamites pour que perdure la spécificité culturelle de l'Annam - entre Chine et Champa.

5. Événements de 1930-1931 ; Coup de force des japonais, le 9 mars 1945 ; Événements de l'hiver 1946 -1947 entre français et forces Viêt Minh ; Guerre du Vietnam entre américains et forces Viêt Cong.

6. Le Loi : fondateur de la dynastie des Lê. Il libéra le Vietnam en 1426 des suzerains Ming et prit le nom de Le Thai To.

7. ZHUANG zi : philosophe chinois (entre -350 et -275) qui développa la doctrine du taoïsme en insistant sur la relativité de toute chose.

8. L'économie de marché ou Doi Moi : sorte de perestroïka, programme de réforme économique lancé en 1986.

Comment ne pas évoquer alors le nom de Wladimir MORIN, mon grand-père qui a épousé une métisse annamite, fondateur du légendaire Hôtel MORIN, pôle de la vie coloniale entre 1907 et 1951.

Fils d'une famille jurassienne d'Arbois, il a 21 ans lorsqu'il débarque à Haïphong. À 28 ans, il prend la direction de l'Établissement dont il fait, à force de ténacité et d'ardeur au travail - sur le pont de 5h du matin à 10h du soir - l'un des plus importants en Indochine.

L'ensemble des bâtiments disposés autour d'un vaste quadrilatère, à l'entrée du pont CLÉMENCEAU, au centre des bâtiments officiels (la Résidence Supérieure, le Cercle sportif, la Banque d'Indochine, les Travaux Publics) abritaient outre un hôtel, un Bureau Officiel du Tourisme, un Comptoir Général d'Articles de Consommation qui avait pour slogan: «*On naît dans un berceau MORIN et on meurt dans un cercueil MORIN* », un cinéma, un garage, une fabrique de glace, un atelier de confection, une boucherie, un dépôt, un bureau de location de voitures...

L'Hôtel MORIN recevait aussi les hôtes du Gouvernement de la Cour de Hué et du Protectorat de l'Annam.

L'un des centres de la vie huéenne officielle - sur son livre d'or figurent d'illustres signatures : les maréchaux JOFFRE et FOCH, André MALRAUX, Sylvain LEVY, Léopold CADIÈRE, Pierre PASQUIER, le roi du Laos, SISOWATH, Louis FINOT, le Général CATROUX, Paul REYNAUD, Charlie CHAPLIN - il était aussi un lieu de culture avec son cinéma et un cercle de discussions, fréquenté par les érudits de l'époque.

Homme public en tant que membre titulaire du Conseil de Protectorat de Annam, de la Chambre Mixte de Commerce et d'Agriculture de Tourane et de la Commission Municipale de Hué, Wladimir MORIN fut également membre de l'Association des Amis du Vieux Hué, en apportant sa contribution aux actions de protection des sites de Hué et de ses environs, aidant financièrement l'Association des Amis du Vieux Hué dans les moments difficiles et l'autorisant à organiser des réunions dans les locaux de l'hôtel .

Témoin historique, l'hôtel constitua l'un des camps retranchés où se regroupèrent civils et militaires français suite au coup de force des japonais du 9 mars 1945, puis, il fut assiégé par les forces nationalistes, au soir du 20 décembre 1946 jusqu'au 5 février 1947.

Après 44 ans de gestion familiale, l'Établissement fut repris par les autorités vietnamiennes qui en firent une dépendance de l'Université de Hué (faculté de lettres, de sciences, de pédagogie) en 1957, puis de 1963 à

1975, il devint, tour à tour, le siège de réunions politiques et d'événements dramatiques au cours de l'offensive du Têt en 1968. En dépit de ces tourmentes, l'hôtel retrouva en 1989, ses fonctions premières, aux mains de la province de Thua Tien - Hué et les liens avec la famille MORIN se renouèrent.

Aujourd'hui, la Direction de l'hôtel, devenu le *Saigon MORIN Hôtel*, et les autorités de la province de Thua Tien - Hué perpétuent le nom et la tradition d'un bâtiment qui fait partie intégrante de l'histoire économique, culturelle et touristique de Hué et fut le témoin des heurs et des malheurs de la ville impériale depuis le début du ^{xx}e siècle.

Sa personnalité et son cachet ont été non seulement conservés, à la plus grande satisfaction des touristes nostalgiques de l'époque coloniale, mais aussi, une ambiance familiale y a été recrée. Les portraits de famille et les photos d'événements officiels ou de la vie quotidienne tapissent les murs des longs corridors égayés de pots d'orchidées blanches et roses.

Dans le jardin, les photos des sépultures françaises improvisées lors des événements de l'hiver 1946/47 sont disposées à l'ombre du banian plusieurs fois centenaire, montrant que Hué n'oublie rien de ses alliances passées.

L'émotion fut forte encore lorsque la direction et les autorités locales nous ont accompagnés au cimetière, transféré de Phu Cam à 10 km au sud de la ville à Thuy Phuong, dans le quartier français, à flanc de collines, pour se recueillir avec nous sur les tombes de Wladimir MORIN et de son épouse. Comme partout au Vietnam, le culte a été rendu aux ancêtres. En offrande à leurs âmes : paniers de fruits et bouquets de fleurs, baguettes d'encens dont les volutes de fumée rejoignaient la brume des cimes environnantes... le monde des défunts, toujours présents...

... Comme l'était aussi, le R.P.CADIÈRE⁹, ressuscité par un vieil homme de 95 ans dont le père avait été l'un de ses fils adoptifs et qui lui vouait une estime sans bornes nous racontant, pendant près de trois heures, les actions de cet homme de prière et de cet érudit qui voulut jusqu'au dernier jour rester parmi ceux qu'il avait compris et aimés, en dépit d'une incarcération à Vinh. En effet, le Père CADIÈRE des Missions Étrangères de Paris avait été affecté en 1892 au Vicariat Apostolique de Hué et avait déployé au cours

9. Léopold Cadière est né à Aix-en-Provence, en 1869. Entre 1892 et 1945, il résida successivement à Hué, Bô-Khê, Cồ-Vuu, Hué, Di-Loan, Cua-Tung, Hué (assigné au camp de concentration, suite au coup de force des japonais), Di-Loan avant d'être emmené par les troupes du Viet Minh en résidence surveillée à Vinh. Libéré en 1953, très affaibli, il revint à Hué où il mourut et fut inhumé dans le cimetière du Grand séminaire de Phu-Xuân comme il l'avait souhaité.

des 60 ans passés en Annam, les activités à la fois d'un missionnaire et d'un savant d'une grande valeur.

Membre correspondant de l'École Française d'Extrême Orient aux côtés de L. FINOT, P. PELLIOU, il étudiera comme linguiste la langue vietnamienne jusque dans les nuances de ses divers dialectes, écrivant une *Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et sino-annamite*, des traités tels que *Phonétique annamite* et *Dialecte du Haut et du Bas Annam*. Comme historien, il fera une étude sur la dynastie des NGUYEN publiée sous le titre *Le mur de Dong Hoi* et en tant qu'ethnologue, il étudiera de près les croyances ancestrales des populations rurales, matière d'un ouvrage considérable intitulé *Pratiques Religieuses des Annamites de la Région de Hué* qui paraîtra en 1920 dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué* avant d'être publié par l'EFEO à Hanoï.

Mais ce grand spécialiste de l'Annam ne se contenta pas d'être un correspondant de l'EFEO. Il voulut regrouper autour de lui des personnalités annamites et européennes au sein d'une Association qui aurait pour but de sauver les vestiges de l'Histoire de l'Annam et de préserver une culture menacée. C'est ainsi que l'Association des Amis du Vieux Hué (AAVH) vit le jour en 1913, avec le soutien de l'Empereur d'Annam S. M. KHAI Dinh¹⁰ et tint ses séances dans la salle du Than Tho -Vien¹¹, l'un des plus beaux palais de la citadelle.

Parmi ses plus proches collaborateurs, le Docteur A. SALLET¹² allait jouer un rôle primordial tant dans ses actions de Secrétaire que par la quantité et la diversité des travaux publiés dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué*.

L. SOGNY¹³, H. COSSERAT¹⁴ et d'autres encore, allaient sensibiliser la population annamite à la restauration de son passé, l'informer de la découverte de la moindre stèle par les lettrés responsables des villages.

10. KHAI Dinh est le fils de DONG Khanh et le père adoptif de BAO Dai.

11. Le Than-Tho-Vien était à l'origine un ancien palais de culte appartenant à un ensemble de bâtiments qui tombaient en ruines. En 1908, la deuxième année de DUY-Tan, une ordonnance royale avait décidé le transfert après l'avoir démonté pièce par pièce, sur la place orientale du grand palais pour en faire une bibliothèque. (Voir BAVH 1929/2 p.59). Dans ce même palais, seront installés en 1918, la Bibliothèque et le Musée créés par l'Association.

12. Albert SALLET (1877-1948). Découvrit des ruines Cham dont il déchiffra les inscriptions et fut conservateur du musée Cham de Tourane (l'actuelle Da-Nang). Il écrivit entre autres articles : *Les souvenirs Cham dans le folklore et les croyances annamites*, *Les montagnes de marbre de Tourane* dans lequel il décrit leur flore, leur faune, la vie des bonzes, *Le laquage des dents et les teintures dentaires chez les annamites*, *station d'altitude de Bana*.

13. Léon Sogny (1880-1947). Auteur d'articles portant sur les études archéologiques et sur les coutumes du pays, il fut élevé par S. M. Bao Dai à la dignité de Baron d'Anh Binh (Baron de la paix et de la tranquillité) pour les services méritoires rendus tant au Gouvernement Impérial qu'au Protectorat au cours d'une carrière consacrée à l'amitié franco - annamite.

14. Henri Cosserat (1870-1937). Fit des études sur «La citadelle Cham des arènes», l'onomastique de la citadelle impériale, les cachets annamites etc.

Outre les nombreuses études publiées dans le Bulletin de l'Association des Amis du Vieux Hué (BAAVH) qui paraîtra entre 1913 et 1944 (soit au total 130 Bulletins), l'Association prit l'initiative de nombreuses réalisations telles que le Musée KHAI-Dinh, la Bibliothèque, le Monument aux morts franco-annamite, l'École d'Arts annamites, etc...

Mais les événements tragiques de 1930 et 1931 survenus à la suite de la décision du gouvernement français de réprimer le mouvement nationaliste et communiste d'indépendance du Vietnam, annonçaient la disparition de l'Association et les combats qui allaient suivre.

Hué qui a tant souffert, se veut désormais à la hauteur d'un futur prometteur. Elle demeure cependant cette ville de l'Éternelle Beauté, la ville des Tombeaux Impériaux et montre sa volonté de protéger la richesse de son patrimoine historique¹⁵. Paradoxe d'une ville à la fois tournée vers l'avenir et vers son passé, décidée à conjuguer cette démarche patrimoniale et une modernisation urbaine incontournable.

À l'aube d'une ère nouvelle, je garderai en mémoire, les visages rieurs des bambins, l'expression merveilleuse de Thuy, la jeune étudiante éprise de liberté et le regard lointain de ce vieux monsieur de 95 ans, de son nom chrétien Dominique, qui répétait, l'air sage et résigné, les mots qu'il avait appris du Père CADIÈRE « la long, la long » signifiant « garder l'esprit curieux » dans le bonheur comme dans le malheur, comme si le destin d'un pays ne pouvait s'envisager sans les aléas de l'Histoire.

Resteront aussi gravés tous ces gestes millénaires inlassablement répétés...

Rêve et Réalité confrontés, réconciliés, parfois confondus.

Rêve éveillé.

Catherine MORIN-DUBREUIL
Élève de chinois 1966 - 1969

À signaler :

- Le travail de mémoire élaboré par Jean COUSSO (petit-fils d'A. SALLET qui a épousé Amélie MORIN, l'une des sœurs de Wladimir MORIN) à partir du fonds et de témoignages de nombreux français ayant vécu une grande partie de leur vie en Annam.

15. Le Festival de Hué a lieu tous les deux ans. Le dernier s'est tenu en juin 2008.

- un CD ROM « 5000 vignettes collectées par la Nouvelle Association des Amis du Vieux Hué » qui racontent l'Indochine française de 1884 à 1954. Mandarins, marsouins, missionnaires et colons avec le soutien du Sénat.
- un CD ROM montrant l'ensemble des 130 Bulletins de l'Association des Amis du Vieux Hué de 1913 à 1945, dont études historiques, ethnologiques et linguistiques.
- Contact : Nouvelle AAVH tel: 06.61.43.60.83.
- Les Annales des Missions Étrangères de Paris (MEP)

Orientales (*fin*)

[Errata, 2^{ème} partie : page 23, en bas, Luoyang et non Loyang ; page 38, à la fin, bien lire : Qingdao, ancien comptoir allemand aux maisons de même ;...]

BENÈS vint à Pékin. Une de ses élèves et lui s'aimaient. Professeur et élève, figure obligée ; mais ceux-ci n'avaient que vingt et dix-huit ans. D'origine locale, la jeune fille n'était pas interne ; il leur fut donc possible de se retrouver au dehors. BENÈS avait un très bon chinois ; mince et brun, il pouvait à la rigueur passer pour un *hui*, un Chinois musulman. Ils se promenaient dans le vaste parc de la ville. Il l'accompagnait jusqu'à sa porte. Si je la demande en mariage, se dit-il, quel reproche encourrions-nous ? Il se rendit donc au bureau du personnel de l'université, selon la procédure usuelle. « Je désire me marier. – Très bien. – Avec mademoiselle Une telle. – Certes. » Le lendemain elle ne parut pas en classe. Le jour suivant non plus. Il signala son absence et le soir se rendit au domicile des parents. Il n'y avait plus personne ; les voisins ignoraient tout d'une telle famille. Comme d'habitude dans les cas graves, nous tîmes conseil et nous en ouvrîmes à l'ambassade. « C'est bientôt le 14-Juillet. CHEN Yi viendra à la réception. Demandons à Paye d'intervenir. » Le jour de la garden-party, au toast du ministre, l'ambassadeur repartit : « Puisque vous invoquez l'amitié entre nos deux pays, permettez-moi de vous soumettre un cas... » CHEN Yi écouta sans ciller, dit à un assistant de prendre note. Quinze jours après, BENÈS retourné entre-temps à Nankin reçut un avis : Il se trompait du tout au tout en s'estimant fiancé à Melle Une telle ; elle ne se considérait nullement comme sa fiancée ; il n'y avait donc pas lieu de lui donner de ses nouvelles. Nos visas expiraient à la fin août ; les Chinois avaient sans doute calculé qu'il n'aurait plus le temps d'effectuer d'autres démarches. Il dut sortir de Chine. Il demeura quelque temps en expectative à Hongkong, puis rentra en France, imaginez dans quel état d'esprit. À la fin de la révolution culturelle, accompagnant des hommes d'affaires, il retourna à Nankin, vit ses anciens élèves, s'enquit de la jeune fille. Elle avait été suicidée, poussée d'une fenêtre, pour avoir fréquenté un étranger. J'ai hésité à rapporter cette abomination qui ne pourra qu'accabler BENÈS

quand il me lira, mais il faut que ces choses se sachent, soient écrites, pour la mémoire de cette innocente enfant.

Les CHAYET partirent, laissant leur maison à la garde de CHESNEAU, et me permirent d'y séjourner en leur absence. Il n'y avait plus de cours, je pus ainsi habiter une authentique maison chinoise, sise dans un *hutong*, une ruelle, entourée d'autres maisons chinoises ; d'ailleurs Sylvain, le cadet des enfants CHAYET, allait à l'école du quartier. CHESNEAU connaissait le vieux Pékin mieux que moi. Il s'était attaché, les voyant souvent, aux frères YU, Odilon et Antoine, interprètes et professeurs de mandarin à l'ambassade, dans une position infiniment délicate, coincés entre leur patron chinois et leur employeur français, mais qui s'en tiraient à leur honneur, chantaient l'opéra chinois, calligraphiaient, déployaient une exquise urbanité, aimés de tous et je crois nous aimant bien aussi. Non sinologue, CHESNEAU avait acquis une bonne familiarité avec la Chine, s'y connaissait en art, culture, baragouinait la langue... Les maisons à patio sont très agréables ; cela fait comme un univers en réduction, comme une scène de théâtre, avec les galeries sur les côtés, les jarres de fleurs, le bassin aux poissons. Les nuits chaudes, au propre comme au figuré, nous dormions dans la cour, entre les plantes et les poissons, ou, s'il pleuvait, à l'abri des galeries. Je me souviens d'une aube où ouvrant les yeux je vis YAKOVLEVICH (important sinisant du Quai), en mission à Pékin et logé chez nous, sortir en enjambant des corps étendus çà et là après quelque célébration ordinaire.

Le drame de BENÈS m'a conduit au 14 juillet ; or tant la fête nationale que les nuits chaudes de Pékin¹ venaient en contrepoint futile d'un fond d'extrême violence, de frénésie ; car auparavant s'était produit l'événement le plus notable de notre séjour en Chine, qui, puisque nous étions à Beida, naquit et crût sous nos yeux.

Le mercredi 25 mai 1966 une agitation inaccoutumée était perceptible à Beida. D'ordinaire, nos condisciples chinois semblaient passifs et plutôt éteints. Loin de les prendre pour des imbéciles, nous l'attribuions à l'emprise débiliteuse du parti ; sans chercher plus loin, sans d'ailleurs avoir jamais eu l'occasion d'une discussion avec l'un d'eux. On se côtoyait aux cours, sans plus. À l'évidence la fraternisation n'était pas encouragée. Ce n'est pas une raison, nous aurions pu subodorer que tant de jeunes gens, l'élite intellectuelle du pays, réfléchissaient ; et que sans doute la marmite

1. Deux jeunes filles juste diplômées de l'école de secrétariat obtinrent des remplacements d'été au Quai. À peine au Quai, on demandait deux volontaires pour Pékin. Les voilà à Pékin en pleine révolution culturelle ! Tandis que j'écris ces lignes, avril 2005, le journal m'apprend que l'une d'elles, Solange, publie un album de ses photos de la R. C. Les boursiers quittèrent au bout de quatre mois et ne virent pas la suite.

bouillonnait sous le couvercle. Ils semblaient soudain tout excités. Les murs se couvraient d'affiches écrites à la main lues fébrilement par tous. Nous comprîmes dans l'instant qu'il se passait quelque chose d'important, sans pouvoir en mesurer la portée, la démarche étant si inhabituelle. En fait elle ne nous paraissait inhabituelle que parce que malhabiles et peu enclins à lire l'indigeste presse communiste, paresseusement persuadés du monolithisme du parti, nous ignorions la houle de fond agitant les couches dirigeantes depuis les Cent Fleurs et l'échec du Grand bond en avant, n'avions pas su interpréter ce qui en apparaissait à la surface, en particulier les campagnes d'éducation socialiste dans l'armée, qui nous prenions pour slogans creux alors que MAO forgeait là l'instrument de son coup d'état.

Le lendemain matin, nos condisciples chinois interrogés nièrent qu'il se soit rien produit de particulier la veille. Nous avions rêvé. Une semaine passa, le parti avait tout étouffé. Le mercredi suivant 1^{er} juin, l'agitation reprit. Cette fois la houle s'amplifia. Les dispositions avaient sans doute été mieux prises. Une radio avait lancé un appel curieux invitant les étudiants à critiquer la pièce de théâtre *HAIJUI ba guan*, *HAIJUI destitué*. Chacun comprit avec une semaine de retard ce que l'on attendait de lui. Les étudiants se remirent à rédiger leurs états d'âme sur de grandes feuilles de papier et à les coller aux murs. D'autres recopiaient tout soigneusement sur de petits carnets, façon de marquer de l'intérêt sans se commettre, en cas de retour de bâton. Mais après quelques jours il devint évident qu'il n'y aurait pas de retour de bâton. Les grands meetings de critique se multipliaient. Le parti se trouva impuissant à contrer cette tempête grossie du profond mécontentement envers l'état-patron, les cadres, les privilèges, etc. Là se situe la grosse malice et duplicité de MAO ; parfaitement au fait d'une haine dont il était responsable au même titre que les autres, il déchaîne les foules contre l'establishment au nom de la pureté révolutionnaire, en réalité pour reprendre le pouvoir dont l'avaient écarté des bureaucrates terre-à-terre las de ses foudades. Comment direz-vous MAO peut-il être tout à la fois écarté du pouvoir et en mesure de lancer une campagne formidable contre les détenteurs dudit pouvoir ? C'est *un* que tout relégué sur une étagère qu'il fût, son prestige, son autorité demeurent tels que nul n'ose le contrer de front, se contentant de diluer ses directives, et on ne s'attendait pas qu'il s'affranchirait de toute règle de lutte de tendances au sein du parti en faisant intervenir un élément exogène, le peuple ; *deux* qu'il a su faire habilement monter la tension par petites touches dont aucune ne semblait réellement dangereuse jusqu'à ce qu'il soit trop tard ; *trois* qu'en s'assurant

préalablement la fidélité de corps d'armée autour de Pékin, il détient la menace, selon la tactique d'encercllement du jeu de go. Si nous n'avions pas vu venir le coup, les gens en place ne l'avaient pas vu venir non plus, à en juger par leur défense maladroite et brouillonne. Ou, s'ils l'avaient vu venir, fascinés par MAO, ils le virent s'abattre sans pouvoir le parer.

La passion fut telle, dans les débuts, que les foules ne prêtaient aucune attention à notre présence, qui n'en perdions pas une, notions de notre mieux, conscients de nous trouver au cœur de l'Histoire (Camille était à son affaire), mais vite écœurés par les excès horribles, révoltants, comme si on se trouvait revenus sous la Terreur parmi les tricoteuses. Car la première parade du parti ayant échoué, la deuxième consista à dévier la fureur populaire vers des gens sans défense, rares bourgeois rescapés des purges précédentes, professeurs, artistes... Des professeurs souvent admirables, profonds, désintéressés, tels que nous les avons appréciés en cours de littérature, et que nous voyions traînés, affublés de bonnets d'âne et de pancartes, battus, peut-être par leurs propres élèves, peut-être par des lycéens déchaînés, acculés pour certains d'entre eux au suicide. Un chahut puissance mille. Aveugles, inconscients, sûrs de l'impunité, cruels comme l'enfance, les lycéens faisaient trembler les bonnes gens, appliquaient les mots d'ordre les plus stupides, dont ne se percevaient ni l'origine ni l'utilité. Ainsi, par exemple, l'été les tireurs de cyclo-pousse se mettaient torse nu ; ces petites brutes les obligèrent à mettre une veste! Ils envahissaient les logements, retournaient tout, malheur à qui détenait livre ou bibelot, fauteuil, poste de radio, c'est-à-dire, dans une ville cultivée comme Pékin, quasi tout le monde. Ils massacraient chiens et chats, signes de bourgeoisie. Oui, je le vis de mes yeux : sept ou huit gosses de dix douze ans, attendant leur tour, caressant un chat tenu dans les bras pour qu'il se tienne tranquille, tandis qu'un autre, assis sur un seuil, leur fracassait la tête avec une pierre. On croisait sans cesse des cortèges tonitruants, avec gongs et tambours, poussant un malheureux, souvent âgé, stigmatisé du bonnet et de la pancarte, forcé de baisser la tête, frappé tout au long du chemin — comme autant de chemins de croix.

Lorsqu'il n'y eut plus de victimes expiatoires, la situation assez mûre, le geste iconoclaste assez ancré, les troupes de MAO purent s'en prendre à leur vraie cible, ces hauts dirigeants dont la seconde manœuvre dilatoire venait de faire long feu et qui se trouvaient exposés nus, piétinés, détruits, du moins dans la première phase de la révolution culturelle².

2. Si l'offensive de MAO culbuta sans grand-peine l'appareil dans la capitale, à Shanghai, etc., elle se cassa les

Revenons au 25 mai et au 1^{er} juin. Tenant conseil à notre habitude, passée la première surprise, notre immédiate opinion fut que cette effervescence ne pouvait en aucun cas et quelles qu'en fussent les apparences être spontanée. Spontané, *sorry* pour les sympathiques mao-spontex de 68-69, est une notion inexistante, unimaginable, en régime socialiste. Cette agitation ne pouvait avoir été suscitée que sur instructions supérieures, à savoir le parti. Or, allez comprendre, c'était justement le parti qui se trouvait attaqué — et avec quelle virulence! Le nez sur notre guéguerre avec les autorités, assourdis de campagnes, slogans, haut-parleurs, entourés de visages éteints, inaptés à lire la presse entre les lignes, persuadés que tout n'était que propagande inepte, faute de saisir l'enjeu des campagnes de rectification, il ne nous serait jamais venu à l'esprit qu'il puisse y avoir divergence, lutte au sommet derrière la façade revêche de la nouvelle cité interdite, siège du pouvoir, jouxtant l'ancienne, l'impériale.

Dans les moments critiques on pense vite ; il ne nous fallut qu'un instant pour saisir la manœuvre, le pourquoi et le comment. Si MAO lançait les foules contre le parti, c'est qu'il y avait de l'eau dans le gaz. Le voile se déchirait ; nous réalisions notre naïveté et notre aveuglement. Les Cent Fleurs, le désastreux Grand bond en avant, la grogne résultante, les protestations de PENG Dehuai et autres intrépides, l'iniquité de son limogeage, le minimum de bon sens conduisant à désapprouver les géniales intuitions du Grand Timonier, voire à les saboter en douce, tout se mettait en place. C'était le cas ou jamais d'employer l'expression anglaise *there is more in it than meets the eye*. À partir de là, la tactique de MAO serait simple, classiquement chinoise : agir par la bande, se servir d'instruments négligés par l'appareil. La culture, importante mais sans conséquence³, l'armée, traditionnellement dédaignée en Chine et par hypothèse soumise au parti. Appuyés sur une formidable bureaucratie, ses adversaires avaient une fausse (qui se révélerait fausse) impression de sécurité, de solidité, d'invulnérabilité, et laissaient MAO s'amuser à lancer des campagnes vite dévoyées par l'appareil. Se sentant soutenus en haut lieu certains petits malins se permettaient même des critiques transparentes de l'empereur,

dents dans plusieurs provinces solidement tenues par la coalition parti, militaires, ouvriers, toutes gens n'entendant pas la plaisanterie. Il fallut négocier, MAO conservant l'apparence du pouvoir et les cadres la substance. Les dindons furent ceux qui y crurent, ceux qui s'étaient trop exposés, et toute la belle jeunesse expédiée à la campagne et qu'on n'en parle plus.

3. La tentative de reprise en main *via* la culture avait été précédée d'autres campagnes de rectification, en particulier dans l'agriculture, désamorçées à mesure par l'appareil. Si la révolution culturelle avait échoué également, ce qui faillit se produire, on peut supposer que MAO en aurait concocté une autre, ou bien en dernier ressort l'armée sans prétexte ni écran.

dans la presse (que nous avons négligé de lire), le théâtre, cette pièce *HAIRUI ba guan* qui allait mettre le feu aux poudres. C'est cette fronde naissante que MAO retournerait contre ses auteurs, visant en fait ceux qui les soutenaient, et qui s'écrouleraient de proche en proche. À mon retour en France, le Club des typographes me demanda de leur expliquer la révolution culturelle. J'acceptai, flatté d'un auditoire de typographes. Ils demeuraient sidérés, peinant à admettre qu'une simple pièce de théâtre puisse faire basculer l'État. Le mécanisme était pourtant impeccable. La pièce, ces admonestations du conseiller HAIRUI à l'empereur, constituait bien sûr une critique à peine voilée du président MAO (la question du bien-fondé de la critique n'était pas abordée), distillait un poison contre-révolutionnaire. Pour qu'une telle pièce fût jouée, l'auteur était nécessairement patronné par le comité de ville de Pékin, appuyé lui-même sur un clan révisionniste à la tête du pays. CQFD.

Nos deux amis chinois, HUIMIN et YIZHI, appartenaient comme de juste aux gardes rouges de leur institut. Ils nous expliquaient les différences et différends entre divers groupes qui tous se réclamaient de MAO et accusaient les autres de faire semblant. Certains de ces groupes paraissaient liés par une même origine sociale et cherchaient avant tout à se couvrir par une surenchère éperdue. Mais ce que nous aurions surtout voulu savoir c'était la proportion de ceux qui tout en se couvrant du parapluie de MAO s'en prenaient au régime pour de bon, et même s'ils se savaient manipulés s'engouffraient dans la brèche⁴. MAO se servait d'eux pour reprendre le pouvoir ; ils espéraient se servir de lui pour foutre le parti en l'air. Qui était la dupe de qui ? Ceux-là, à qui bien sûr allait notre sympathie même si leur existence ne faisait encore que l'objet de spéculations, mais nous pensions qu'il devait *forcément* y en avoir, ceux-là constituaient les futurs dissidents, les futurs bataillons de la place Tian an men, avec lesquels nous ferions cause commune pour la démocratie en Chine.

Les cours étaient suspendus, rien ne nous empêchait de traîner en ville, de nous mêler à la foule, de lire les grandes affiches, de humer l'atmosphère, franchement déplaisante, faite d'hystérie et de crainte. À l'appel de MAO des centaines de milliers de gardes rouges venus de tout le pays avaient envahi Pékin ; charivari, meetings de mise en accusation dans les grands stades, corrida, arènes romaines. Dans les premiers jours, Camille de son côté et moi du mien avons écrit en France pour signaler ce qui se passait. Nos

4. C'est aussi ce qui explique une manière de bienveillance envers la révolution culturelle chez certains étrangers non suspects de maoïsme : Et si ce bordel amenait vraiment un changement, une libération ? Dois-je préciser que notre bande de cyniques rassis n'y crut pas un instant.

correspondants ne jugèrent pas nécessaire de communiquer nos lettres à la presse (peut-être pour ne pas nous nuire). Paris ne prenait pas la mesure de l'événement. Ce qui paraissait invraisemblable n'était pas que MAO cherchât à reconquérir le pouvoir, c'est qu'il l'eût préalablement perdu. Si beaucoup ne comprirent rien par adulation, nous n'avions pas compris davantage par détestation, fourrant MAO et ses adversaires dans le même sac.

Peu appliqué et désordonné, j'avais négligé de tenir un journal en Chine ; je retrouve cependant quelques notes dans mes paperasses, qui racontent la même chose mais à chaud :

Pékin, le 6 juin 1966

Le mercredi 25 mai 1966, quelques étudiants français retour de promenade au Palais d'été trouvèrent l'université dans un état d'agitation inaccoutumé. Les murs de la salle des fêtes étaient couverts d'affiches multicolores, écrites à la main, souvent en belle cursive. Des étudiants se pressaient pour les lire et des cercles s'étaient formés où l'on discutait avec véhémence. Un spectacle si rare ne pouvait manquer de susciter la curiosité d'étrangers peu habitués à voir leurs condisciples chinois exprimer des opinions contradictoires, encore moins les écrire. Dans un premier temps ils n'avaient d'ailleurs pas remarqué que ces affiches s'entre-attaquaient ; n'étaient-ce pas les mêmes slogans, ne se référait-on pas de part et d'autre à la même pensée du même président, ne se renvoyait-on pas les mêmes accusations ? On finit cependant par découvrir, tant en déchiffrant qu'en se renseignant, qu'un certain professeur NIÉ (prononcer Nié) de la faculté de philosophie s'en était pris au recteur et au secrétaire de parti de l'université, les accusant de saboter la révolution culturelle⁵ ; mais les étudiants avaient pris fait et cause pour leur recteur, d'où ces affiches. NIÉ et ses partisans se voyaient à leur tour accusés de gauchisme, de faire le jeu de la droite, de se draper dans le drapeau rouge pour mieux le lacérer. De façon pressante les étudiants étaient invités à suivre les directives du parti, reflet de la pensée du président MAO et donc détenteur de la vérité.

Et effectivement, les rares partisans du professeur de philosophie semblaient aux abois. A un contre dix ils se défendaient avec l'énergie du désespoir. Mais quantité d'étudiants, autant qu'il était possible d'en juger, évitaient de se prononcer et avaient trouvé expédient de s'absorber dans la lecture des affiches, prenant consciencieusement des notes, attendant de

5. Lancée précédemment, mais neutralisée en la confinant à un débat académique.

voir de quel côté soufflait le vent. « Mais enfin, qui est ce professeur NIE ? demande une Française à une condisciple. – Je crois que c'est un mauvais homme⁶. – Comment, je crois... coupe avec autorité et dardant des yeux inquisiteurs une jeune activiste, c'est sûr. »

Les affiches du professeur NIE donnaient cependant à réfléchir. Six autres professeurs étaient cosignataires, des sections entières de l'université s'étaient ralliées à eux. On sut que NIE était une femme, que sa première affiche avait été apposée vers deux heures et demi, juste après la sieste, que les étudiants étaient peu à peu venus la lire, que bientôt étaient apparues les ripostes des autorités, que les discussions duraient depuis, que n'ayant reçu ni instructions ni explications les étudiants ne savaient que penser, mais l'appareil du parti étant entré en action la surface d'affiches des uns l'avait bientôt emporté sur celle des autres, et les étudiants, bien encadrés par la Ligue de la jeunesse, avaient amorcé leur reflux.

Les Français s'interrogeaient, plutôt réjouis de la nouveauté, de l'animation, de ces affiches couvrant les murs jusqu'au premier étage, couvrant des tableaux noirs mobiles, des panneaux, des tables... La nuit était tombée depuis longtemps qu'on était toujours là, à se concerter, à attendre les événements. Cela allait sûrement mal tourner. Qu'est-ce qui avait bien pu inciter cette Mme NIE à se lancer à corps perdu contre l'appareil ? Dans l'esprit d'exaltation et de surenchère qui accompagnait la campagne de rectification avait-elle cru adroit d'aller encore plus loin ? Son échec probable lui valant le préjugé favorable on alla même jusqu'à envisager qu'elle fût sincère. Sincère peut-être, mais elle ne pouvait avoir agi de sa propre initiative. C'était forcément un coup monté.

Des étudiants allaient de groupe en groupe, invitant leurs camarades, d'un ton fort sec, à aller se coucher ; promettant une grande réunion pour le lendemain. Ils employaient le mot 'se reposer', un terme étroitement lié à la bureaucratie. Finalement, comme personne ne bougeait, ils prirent le parti de rentrer les affiches mobiles dans la salle des fêtes, et chacun regagna lentement ses quartiers, les étudiants chinois dans un état évident de malaise, les étrangers se livrant aux suppositions les plus extravagantes.

Ce qui se passa cette nuit-là dans les dortoirs n'est pas parvenu à nous. On peut supposer que le sommeil fut long à venir. Il reste qu'il y eut un intense trafic de voitures entre la ville et l'université ; que sur les minuit les étudiants furent réveillés en hâte pour assister à une réunion où un membre du comité central les harangua, leur tenant des propos lénifiants ;

6. En chinois, *ren*, signifie une personne, homme ou femme, d'où la confusion.

que le lendemain de ce beau jour il n'était plus question de rien et que des équipes d'étudiants recouvraient les affiches par de nouveaux textes reproduisant la phraséologie habituelle que personne ne se donnait plus la peine de lire. Les étudiants interrogés ne trouvaient que difficilement trace dans leur mémoire des événements de la veille et, pressés de questions, finissaient par lâcher que chacun avait bien agi, que tout cela n'avait aucune importance, qu'il convenait de continuer la lutte... Le moment de vérité était passé. C'est ce moment, ce tourbillon d'un après-midi, que les Français ne cessaient de solliciter pour lui trouver un sens. Quoi ? On ne savait, mais à l'évidence les autorités s'efforçaient à présent de l'escamoter.

Une semaine passa sans rien de notable. Simple manifestation de l'exubérance estudiantine, destinée à animer la campagne en cours... Il semblait bien que l'affaire dût en rester là, lorsque le mercredi suivant, 1^{er} juin, en fin d'après-midi, une radio diffusa le texte des affiches de Mme NIE. Aussitôt l'agitation reprit à l'université. Mieux avisés sans doute que la semaine précédente, les étudiants unanimes critiquaient le recteur et le comité de parti, les accusant de chercher à faire dévier la révolution culturelle, à la détourner de ses vrais enjeux... Cette fois c'était pour de bon.

Je saute quelques aperçus et considérations n'ajoutant rien aux nombreux ouvrages sur la R.C. Ceci quand même :

Il arrache l'herbe dans l'université. Ils l'entourent comme au zoo, ils l'enserrent, il ne peut même pas travailler. Les gosses, si mignons, d'une voix dure, cassante : « Salope, comment tu t'appelles ? Qu'est-ce que t'as fait ? » Il se relève, de grosses gouttes de sueur sur le visage, les yeux baissés, d'une voix à peine audible il récite ; je ne comprends pas bien, je distingue... antiparti, contre-révolutionnaire... Une chose morte dont la foule se joue, on peut lui faire faire n'importe quoi, il n'aura pas un geste de révolte. Les gosses, les jeunes filles, ricanent, lui posent sans arrêt les deux mêmes questions. Il se relève à chaque fois, répond. Outré, je dis à un gosse : « Il vient de le dire, tu n'avais qu'à écouter. » On me regarde d'un sale œil... D'ailleurs d'autres lui reposent déjà les questions. Et puis : « Tu es un imbécile. – Oui, je suis un imbécile. – Balaye ! » Il se courbe, il se relève, il récite, toujours la même absence d'expression, la peur, la transpiration, l'être brisé, un mort.

Autre feuillet :

Pékin, le 17 août 1966

Cet après-midi j'ai rangé des papiers en vue de mon départ. Puis je suis allé dîner, seul, à Haidian. Le village était plein de monde : nos révolutionnaires, à présent, s'aventurent hors les murs. Le restaurant était comble. La direction a installé une distribution rapide : bol de riz et plat de légumes ou viande sautée. Pendant que je fais la queue, mes voisins de table glissent un regard vers *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* avec laquelle je garde ma place. J'avale mon bol et sors ; la rue est pleine d'affamés qui se ruent sur tout ce qui se vend de comestible, par petits groupes de cinq ou six, les filles volontiers par deux, toujours les deux copines qui chassent ensemble. Dans les allées de l'université, de petits groupes de plus en plus denses. Il fait sombre, on devine les cercles, assis par terre, un immense papotage de centaines de petites voix de petites nénettes. Villégiature révolutionnaire. On traîne après dîner sous les grands arbres, appelez cela réunion ; on a étendu des nattes, on dort dehors avec les copains (pas encore avec les copines). Au matin, que faire ? Lisons quelques affiches, il y en a toujours de nouvelles ; promenade de lecture comme en flânant dans une exposition. Bientôt la chaleur devient trop forte, une douce somnolence gagne le campus... À mesure que la nuit tombe, que le ciel s'emplit d'étoiles, le ton monte, s'amplifie, un vacarme insensé, des haut-parleurs, des troupes en marche chantent, s'investissent, à qui couvrira la voix des autres ; des tambours, des sifflets, des trompettes d'enfant ; des milliers de vociférants s'assemblent sur le stade, devant ma fenêtre. Ils étaient bien tranquilles tout à l'heure, faisaient gentiment la queue pour acheter des pastèques, délices d'été des Pékinois. Entre les pieds de mangeurs de pastèques une petite fille de trois quatre ans ramasse les pépins et les met dans un sac, tellement absorbée que je ne peux voir son visage. Une jeune fille s'essuie la bouche avec le bas de sa robe.

Mon passeport indique que je sortis de Chine le 5 septembre. Tous les étudiants étrangers étaient renvoyés dans leurs foyers : « Les études sont suspendues vous reviendrez après la révolution culturelle. » Les Français firent faire une énorme caisse pour expédier leurs livres en commun ; elle s'ouvrait par le petit côté de sorte qu'il fallait entrer dedans à quatre pattes pour ranger les livres, sous l'œil vigilant de la douane. Certains rentraient directement en avion, en transsibérien, d'autres comptaient flâner en route. Chardin passa au Japon, où il vécut un ou deux ans en donnant des leçons

de latin. Je n'étais pas pressé de retourner faire le correcteur. J'allai trouver le conseiller culturel et lui demandai de virer le montant de mon billet d'avion à mon compte en banque à Hongkong. Bon garçon, pas mesquin, il accepta aussitôt. J'avais aussi emprunté trois fois cinq cents francs à trois amis de Paris. Je me trouvais donc à la tête de quatre mille francs, bien décidé à les faire durer le plus longtemps possible. Ma route était toute tracée, la voie du sud, parcourt classique des routards, fonction de mes fonds, mon temps, mes curiosités. CHESNEAU prenait le même chemin, en compagnie d'une secrétaire scandinave jusqu'en Thaïlande, puis nous nous retrouverions en Inde en laissant des messages dans les ambassades. Avant de partir je voulus dire au revoir à mes anciens élèves, surtout j'espérais apercevoir la Fille du professeur. Cet été 1966, le président MAO nagea dans le fleuve Bleu. Nager devint aussitôt hautement révolutionnaire ; partout l'on creusa des piscines, tant mieux c'était l'été. L'Institut des langues étrangères ne faillit pas à la règle. J'entends des cris joyeux du côté du bassin, j'approche, justement elle était dedans. Elle vint à moi. Nous échangeâmes des mots hachés, adieu, on ne pouvait s'attarder, elle s'éloigna en nageant sur le dos très lentement. Mais déjà Wang belles dents me tombait sur le poil et me poussait cordialement vers la sortie. Baudin, devenu businessman au Japon, voulut aussi à l'occasion d'un voyage en Chine revoir ses élèves. Après la R C les rescapés avaient repris leurs études au point où elles en étaient restées. Il emprunta bicyclette et tenue Sun Yat-sen et fonça du côté où il savait les trouver. Mais lui aussi se fit rapidement éconduire. Pas plus que la fraternisation, la nostalgie n'était encouragée.

Durant ces quatre mois de révolution culturelle je rencontrai fréquemment HUIMIN et YIZHI ; gardes rouges d'un groupe de fils de cadres, ils se débattaient contre les agressions de rivaux cherchant à les englober dans la déconfiture du parti, la meilleure défense étant bien entendu l'attaque. Ils vivaient des jours terribles et évitaient de coucher chez eux. La tourmente nous avait encore rapprochés, notre imminente séparation nous navrait. YIZHI décida de m'accompagner à Shenzhen, le poste frontière.

Par milliers, les gardes rouges de province affluaient à Pékin, ceux de Pékin s'égaillaient aux quatre coins du pays, porteurs du flambeau de la révolution. Aucun ne payait le train, la cage était ouverte, c'étaient des virées formidables. Le jour de mon départ, à la gare de Pékin, de longues files stationnaient devant des panneaux de destination. Qui voulait aller où se mettait dans la colonne idoine. Quand les voyageurs étaient montés, le train se bourrait de gardes rouges ; et ainsi de suite, de convoi en convoi.

Je ne voyais pas YIZHI mais je me doutais qu'il était dans le train. Les heures passèrent, des gardes rouges parcouraient les wagons, terrorisant le bon peuple, faisant crier des slogans, faisant ouvrir des valises. À côté de moi, ils découvrirent *un livre* dans la valise d'une voyageuse, l'accablèrent d'opprobre, la firent descendre du train à la station suivante, et on ne la revit plus. Au cours de la nuit, YIZHI passa, sans tourner la tête. À Canton, j'allai à l'hôtel ; tandis que je présentais mon passeport à la réception, YIZHI entre, brassard de *hong wei bing*, l'air féroce, contrôle mon passeport, le rejette sur le comptoir, sort sans un mot, laissant les employés pétrifiés. Ma valise posée, je ressortis et trouvai YIZHI sur le trottoir. Nous nous assîmes au milk-bar (une innovation inconnue à Pékin) en face de l'hôtel. Il ne pouvait trop s'afficher avec moi mais dit qu'il m'accompagnerait le lendemain au petit train menant à la frontière. Il m'escorta jusqu'aux contrôles sans que personne osât rien lui dire. Le chagrin exacerbé par la violence des temps, nous nous séparâmes dans des torrents de larmes, persuadés de ne plus jamais nous revoir. Je ne revis jamais YIZHI, mais bien des années après j'allais revoir HUIMIN, comme je le raconterai le moment venu.

Hongkong, je connaissais. Ma malle expédiée par bateau, je pris l'avion pour Bangkok avec juste un sac à dos. C'était la guerre du Vietnam, la voie terrestre n'était pas praticable. Bangkok grouillante, le centre partout et nulle part, vapeurs d'essence, pirogues à moteur aux longs arbres inclinés, marché sur l'eau⁷. Je prends le train pour Vientiane. La voie ferrée s'arrête au Mékong et on traverse en pirogue. Sauf que le Mékong était en crue, tout est inondé, le train stoppe à l'avant-dernière station, Oudon, tout le monde descend, on continue en pirogue dans les creux et en taxi dans les bosses. Une famille thaï me prend sous son aile, je note que le père a un flingue passé dans la ceinture sous sa chemisette. Avec les transbordements, les attentes, on mit la journée à atteindre Vientiane sur l'autre rive. La pirogue passait à hauteur de lignes électriques, de toits, d'arbres. Ce retour s'annonçait pittoresque! Vientiane inondée. On m'indique des bungalows à Dongpalane, 1 US dollar par jour. Très bien, très content, j'y passe un petit mois, à la laotienne, c'est-à-dire *not a care in the world*. En laotien : *bopeignan*, ça ne fait rien, ne pas se casser la tête, qu'est-ce qui a de l'importance ? L'inondation paralysait toute activité, on ne pouvait gagner Luang Prabang, l'ancienne capitale, comme j'en avais l'intention, mais Vientiane était bien assez attachante. Leur quartier inondé, privées de clientèle, les filles

7. Belle description du Siam, de Bangkok, de son quartier chinois, de ses temples, de ses éléphants blancs... dans Paul MORAND, *Rien que la terre*, Grasset, 1926.

passaient le temps dans la rue, dans l'eau veux-je dire, jusqu'à la taille, jetant des filets de 2 m sur 2 et même ramenant du poisson, dans une bonne humeur communicative ; leurs tenues mouillées leur collaient au corps, soulignant les formes, car Cambodgiennes, Thaï, Laotiennes, ont tout pour plaire. J'étais trop timide et trop imbu de l'égalité entre hommes et femmes pour faire le client (quelle nouille!), mais, pataugeant comme tout le monde, je ne me faisais faute de les contempler, d'admirer leur souplesse, leur grâce, leur désinvolture. Évidemment tout cela me tournait la tête et je me tournais et me retournais dans mon bungalow... Une allée un peu surélevée abritait bars et petites soupes chinoises. J'y prenais mes repas parmi les filles désœuvrées⁸, qui s'habituèrent à moi, m'adressaient la parole, mais m'accordaient peu d'attention. Au petit déjeuner, c'était un plaisir de les voir arriver, à scooter, pour faire deux trois cents mètres, en déshabillé de voile jaune pâle... Ou alors je me rendais en ville ; au marché l'eau venait à ras les planches des étals, *bopeignan* ; mais le centre n'était pas inondé. Vientiane était, est peut-être encore, un gros village avec des paillotes, des gens de la campagne, des réfugiés de la guerre du Vietnam. Le quartier officiel et royal, pompeux mais sans intérêt. La France était encore très présente. Dans un restaurant français connu de tous les coloniaux, je mangeai un steak frites et bus d'excellent vin. Il vendait du vin en boîte, comme des bières, j'en achetai deux et les oubliai au fond de mon sac. À mon arrivée à Vientiane LEMOINE était absent, parti dans une de ses tournées parmi les minorités Hmong ou autres ; à son retour j'emménageai chez lui ; il vivait en seigneur, entouré de Laotiens-Laotiennes, favorisé d'une très belle épouse, et me combla de prévenances.

Ces délices ne pouvaient s'éterniser, au bout du mois le Mékong rentra dans son lit ; on le traversait en pirogue en dix minutes. Dans le train pour Bangkok, une petite voix dit dans mon dos : « *Eat my papaya.* » C'est une charmante jeune fille thaï, mais (pensez ce que vous voudrez de ce mais) très comme il faut. Elle fait de l'anglais, me raconte sa vie, et à mon départ le lendemain m'apporte à la gare des autobus deux cravates, *Thai silk ties*. Voilà la vraie gentillesse thaï. Je prenais le bus pour le sud, pour Singapour, mais je dois d'abord relater un épisode préalable à ma sortie de Thaïlande. J'avais gardé bon souvenir du Cambodge et voulais y retourner. Je prends un bus, arrive à pied au poste frontière ; le douanier thaï me dit : « Vous ne passerez pas, la frontière est fermée. » Je veux quand même tenter le coup

8. Certaines au mois avec des pilotes américains, en chemisette à fleurs le soir après avoir bombardé le Vietnam dans la journée.

et continue jusqu'au poste cambodgien, une cabane en plein brousse. « Eh! non, mon pauv' vieux, me dit un vieux douanier cambodgien, l'air tout à fait français, on pass' pas, c'est fe'mé, mon pauv' vieux, c'est fe'mé. » Je fus tenté de contourner la cabane mais m'enfoncer en brousse me fit peur et je revins côté thaï : « Je vous l'avais bien dit! » À défaut de Cambodge, je fis halte dans un des nombreux villages bordant le golfe du Siam, le nom m'échappe. Depuis, ce sont devenus des plages fréquentées. Le soir, cinéma sous la charpente de bambou du marché. Comme souvent il y a deux, trois, quatre films à la suite, jusqu'à trois heures du matin. On joue *les Vikings*, avec Kirk DOUGLAS. L'audience, qui n'a jamais vu de Vikings, s'enflamme. Je m'amuse de me voir en pleine nuit, aux confins de la Thaïlande, regardant *les Vikings* parmi ces pêcheurs. La Thaïlande ne valait pas le Laos, mais ce n'était pas mal. Dans les paillotes, un immense réfrigérateur plein de Coca-Cola. Dans les hôtels, très propres, la douche consistait en un bac carrelé, une réserve d'eau froide et une casserole pour s'asperger ; toujours tenus par des Chinois, parlant un peu mandarin j'étais considéré.

Revenons au bus vers le sud. Dans cette longue bande de terre séparant le golfe du Siam de la mer Andaman, on roule longtemps parmi une végétation serrée, moins jungle que plantations d'hévéas, me sembla-t-il, d'un vert profond. Passage en Malaisie le 5 octobre. La route longe Penang. Allons y voir. Alors, Penang, c'est parfait. Dans cette petite île, douze km de diamètre, cinq nations se côtoient et s'ignorent. Malais, Thaï, Chinois, Indiens et qui j'oublie. Chacun son temple, chacun son costume, chaque collégienne son uniforme, et autres singularités sans doute qu'en dix jours je n'eus pas l'occasion de remarquer. J'étais dans un hôtel chinois, à la chinoise. Pas d'air conditionné mais des ouvertures en haut et en bas des cloisons créant un courant d'air. Le garçon d'étage vient me trouver : « *Ni you kong ma ?* » C'est-à-dire : vous avez du vide, du temps ? Autrement dit : vous voulez une fille ? Pour me conformer aux usages, je dis : « *You a. Duoshao qian a ?* » J'ai. C'est combien ? Il me répond : « *San shi a.* », que je comprends : trois ou quatre (de la monnaie locale). La dame vient, tellement moche que je n'osai pas lui dire de repartir. Après quoi, je me dis trois ou quatre ce n'est pas cher, donnons-lui-en quatre, qu'elle ne réalise pas combien je la trouve moche. Le garçon arrive et demande les sous. Je viens de les donner à la dame. Il ressort, revient. Non elle ne les a pas. Mais si mais non. J'avais confondu *si*, quatre, et *shi*, dix, soit 'trois ou quatre' au lieu de 'trois fois dix'. Elle avait pris les quatre pour du pourboire. La difficulté en chinois est moins l'écrit que l'oral ; la leçon valait bien trente-

quatre (de la monnaie en question) sans doute. Sinon, je parcourus l'île en tous sens, belle et verdoyante ; tellement content que m'étant renseigné sur la malle Singapour-Madras, et apprenant qu'elle relâchait ici, à Penang, je laissai tomber Singapour et résolu de l'attendre sous ces ombrages heureux.

Bateau indien, équipage indien, nourriture indienne, poulet au curry midi et soir, océan Indien fort clément ; il devient méchant plus au sud. Quatre jours de mer. Sauf le curry, je me félicitais de n'avoir pas pris l'avion. L'avion Hongkong-Bangkok, 80 US dollars, et cette malle, 80 US dollars aussi, seraient mes seules grosses dépenses du voyage, mais on ne pouvait traverser ni le Vietnam ni la Birmanie ; par la suite je dus également voler par-dessus le Pakistan, heureusement fort étroit ; mes quatre mille francs devaient aller jusqu'à Paris. Quatre jours de mer à admirer le soleil levant et le soleil couchant, et on débarque à Madras.

L'Inde, je n'en suis pas fou. Madras, cela allait, car il n'y avait pas trop de misère et les gens étaient d'une grande beauté. Je traînai en ville jusqu'au soir et pris le train pour Calcutta. Un souvenir de rouler de jour, le long de grandes plages bordées de cocotiers. Le compartiment n'était pas bondé, quatre ou cinq personnes. Montent une paysanne et deux enfants. Ils n'osent pas s'asseoir et s'accroupissent au sol. Le garçon, d'une dizaine d'années, se lève et regarde par la fenêtre. Un des voyageurs lui enjoint brutalement de se baisser pour ne pas empêcher le noble *inglese* (tout blanc est *inglese*) de voir le paysage. Furieux, je tire des biscuits de mon sac et en donne à l'enfant. Aussitôt l'autre, tout obséquieux, devient aimable avec le petit. Mon bref passage en Inde m'a fait honnir les Indiens parlant anglais, arrogants envers les humbles, couchés devant les blancs, à l'inverse des paysans qui comme partout sont généralement dignes et respectables. La conversation s'engage avec un jeune couple, beaux comme des dieux et l'air instruits. « Nous avons été mariés par nos parents... (Ah bon, ma foi cela a l'air réussi.) Oui, nous sommes contre le libre choix des jeunes gens ; nos parents savent mieux que nous ce qui nous convient... » Je ne décolère pas.

Le train entre en gare de Calcutta au matin. Je me propose de visiter dans la journée et de repartir par le train de nuit. Tout le monde connaît l'horreur de Calcutta, c'est exactement cela. Au couchant je retourne à la gare. Le quai est plein de voyageurs. Le train arrive à quai, déjà complet et des militaires couchés dans les râteliers à bagages. Tête de ligne pourtant. C'est que certains savent où il se forme et vont occuper les places pour

les revendre. Évidemment je refuse ce trafic et demeure debout. Le train s'ébranle, on est tassés comme dans le métro aux heures d'affluence, sauf que ce n'est pas pour vingt minutes. Les militaires repoussent à coups de brodequin bien ciré dans la figure des gosses que les parents essaient de déposer dans le râtelier auprès d'eux. L'armée se prélassera durant tout le voyage, pendant que les civils croiront crever en-dessous. Aux arrêts, ceux du dedans baissent et maintiennent fermés les volets de bois des fenêtres (il n'y a pas de vitre) pour empêcher ceux du dehors de monter. Mais l'énergie farouche de ceux qui veulent prendre le train l'emporte sur la défense désespérée de ceux qui étouffent. Ils parviennent à relever les volets, balancent à l'intérieur leurs mômes, leurs malles, des malles de fer qui atterrissent sur les crânes, se laissent retomber eux-mêmes par-dessus le tout, et dès qu'ils ont fait leur trou se retournent pour en empêcher d'autres de les suivre. Les chiottes sont bourrées aussi, on ne pourrait de toute façon pas les atteindre, mais on transpire tellement qu'on n'a pas besoin de pisser. Lorsque tout est bloqué, qu'une épingle ne tomberait pas, un colporteur survient, se déplaçant de fenêtre en fenêtre par l'extérieur des wagons, et se juche effrontément sur l'épaule du premier venu. Il débite une comptine, où je me reconnais dans le mot *inglese* qui fait rire l'assistance ; personne n'achète rien, impossible d'ailleurs d'atteindre sa poche et de sortir son porte-monnaie ; il repart par la fenêtre. La nuit passe... Dieu merci, je descends au matin ; pour Katmandou, on change à Patna, ou Gorakhpour, je ne sais plus. Un petit train mène à la frontière du Népal. Un jeune Indien monté dans le même compartiment va aussi à Katmandou. La ligne s'arrête à Raxaul, où l'on dort et d'où on continue en camion. Le jeune Indien me conduit aux bungalows d'État, qui acceptent les voyageurs. Outre deux panthères en cages (trafic) dans la chambre voisine. Le lendemain matin, au pied du camion, zut ! Il a oublié son passeport dans le bungalow, faut qu'il y retourne. Puis-je lui passer ma montre, pour ne pas rater le départ ? Bien sûr. Et pour lui ôter tout faux-fuyant je précise : « Et si tu ne reviens pas à temps, dépose la montre à Katmandou à tel endroit... »

Tampons : sortie d'Inde, Raxaul, 23 octobre ; entrée au Népal, Biirganj. Le camion ouvert roule en pleine jungle ; il y a paraît-il des tigres ; la montagne ne commence que plus loin. Je suis le seul étranger, l'engouement pour le Népal était encore à venir. À Katmandou dans la soirée ; les hôtels, les restaurants, sont presque tous aux mains de Tibétains. Je me réjouis de cette occasion d'en côtoyer. Katmandou ? On se croirait dans les gravures du Moyen Age des manuels d'Histoire. De petites échoppes dont les volets

levés et baissés font étal et auvent. Des Népalais chétifs et humbles drapés dans de minces couvertures qui les protègent mal. Une impression de laissés pour compte, d'oubliés. À côté, les Tibétains tout bannis, proscrits, réfugiés qu'ils fussent faisaient figure de princes et de princesses. Je communiquais avec eux en chinois, langue qu'ils utilisaient sans acrimonie. Le patron du Blue Tibetan, où je descendis, savait aussi de l'anglais ; il me raconta comment il avait vendu sa maison pour acheter un fusil et se battre contre les Chinois, comment il avait franchi l'Himalaya avec sa famille... Je croyais entendre des Russes blancs des années 20.

Comme convenu, je déposai un mot pour CHESNEAU à l'ambassade. Je n'oserais plus aujourd'hui en user avec la même familiarité, mais autant les légations françaises font visage de bois aux touristes et hippies dans le pétrin, autant elles sont accueillantes envers les personnes introduites. Deux ans à leur contact et ma carte de visite de témoin de la révolution culturelle m'ouvraient toutes les portes⁹. Je fus invité à dîner à l'ambassade britannique. Tour de table diplomatique, propos compassés : le fléau des hippies (pourtant ce n'était que le début). L'ambassadeur qui s'ennuyait ferme commence : « Bien sûr ces jeunes gens ne sont généralement pas en règle, mais nous, humbles *civil servants*, ne sommes-nous pas là pour leur rendre service... Ils prennent du haschisch ? Bah, moi qui ai été en poste à Téhéran... (comprenez-moi à demi-mot...) » Aussitôt chacun trouve les hippies charmants. Le patron du Blue Tibetan me dit : « Toi qui fréquentes la haute, ne pourrais-tu trouver une place de femme de chambre pour mon épouse ? Je connaissais la dame, elle avait comme toute Tibétaine un abattage superbe. – Je peux toujours demander. » Je retourne voir l'ambassadrice anglaise, qui m'avait fait aussi bonne impression que son mari. « Justement, dit-elle, je cherche une femme de chambre, si les renseignements sont bons je l'engagerai volontiers. »

Tournant dans quatre rues de Katmandou, je croisai un couple de Pékin, Geneviève et Timothy, qui suivaient la même route que moi. Elle était boursière mais je l'avais peu approchée ; il était anglais, charmant, délicat ; ils s'étaient trouvés. Au bistro, nous projetons d'unir nos forces pour une marche en montagne. Là-dessus, Timothy trouve un autre Anglais, James, seul et disposé à faire le quatrième. Un gars solide et droit, avec lui l'équipe prenait de la consistance. Le parcours ordinaire, pour les non-alpinistes, était Katmandou-Pokhara, une semaine de marche en

9. Ainsi des THIOILLIER, que je retrouverais plus tard à Afrane et à l'Asiathèque, ainsi que leur fils Stéphane, jeune héros de la guerre d'Afghanistan.

moyenne montagne. Pour donner un ordre de grandeur, de Pokhara au pied de l'Annapurna il y avait encore deux semaines de marche. Nous n'avions aucun équipement. James et Timothy empruntèrent quatre duvets aux Peace Corps. Il n'existait pas de cartes. L'attaché militaire anglais leur confia son unique jeu : « Ne les perdez pas, je n'en ai pas d'autres. » Je me demande si un militaire français eût été aussi *sport*. Des cartes d'ailleurs assez vagues, avec beaucoup de blanc. J'achetai un kilo de raisin sec, et en route! Après la cuvette de Katmandou, une dizaine de kilomètres, il n'y avait plus de voie tracée, on marchait dans la montagne, suivant le lit des torrents, escaladant les cols, dévalant de l'autre côté, retrouvant un torrent... La carte était de peu d'utilité, mais nous n'étions pas seuls. Au Népal tout se transporte à dos d'homme. La montagne est parcourue d'un constant cheminement de porteurs, la lourde charge tenue au front par une courroie, pieds nus dans la pierraille. Par moments on était environnés, par moments on ne voyait plus personne, surtout quand nous étions perdus. Quand on retombait sur quelqu'un : « Gurkha ? Par là ? » Il répondait par une inclinaison de tête sur le côté. « Ou bien par là ? » Il refaisait la même inclinaison de tête. Montagne à vaches, mais fort rude et point de vaches. En octobre, il faisait chaud. On trempait des serviettes éponges dans les torrents, on se les mettait sur la tête, elles étaient sèches en moins de deux. Les autres portaient des chaussettes de nylon, le premier soir ils avaient des ampoules. Vieil éclaireur, j'avais des chaussettes de laine et leur en distribuai, mais c'était trop tard ils se trouvèrent handicapés pour le reste de la marche. Autre ennui, il n'y avait rien à manger. Le premier jour nous fûmes dépassés comme par un express par quatre Allemands, qui, je suppose, rafflaient les œufs, etc., dans les rares villages. Ces régions étaient très pauvres, les villageois ne pouvaient nous donner qu'un peu de riz assaisonné d'une cuillerée de lentilles. Chaque village, néanmoins, disposait d'un préau où les porteurs s'abritaient la nuit. Une bâtisse ouverte d'un côté, le sol surélevé pour s'asseoir au bord et soulager la charge derrière soi ; on s'allongeait pour dormir, les uns à côté des autres, la tête au fond, les pieds à l'air. Le matin nous dépassions les porteurs, le soir ils nous avaient devancés. Au haut des cols et autres points stratégiques de bonnes dames népalaises vendaient des verres de thé au lait. Les porteurs pouvaient peut-être s'en payer un ou deux par jour. Nous en buvions deux ou trois à chaque halte et seule la pudeur vis-à-vis des porteurs nous retenait d'en prendre davantage. Le lait de ce thé au lait et la cuillerée de lentilles furent nos seules protéines pendant tout le trajet, outre le kilo de raisin

sec. Dans la soirée du troisième ou quatrième jour nous parvînmes à une rivière assez large qu'on passait à gué. De l'autre côté rien, la nuit tombait, nous dormîmes là, nous demandant si c'était le tigre que nous entendions feuler. Geneviève et Timothy étaient à bout ; il fallut les laisser à Gurkha, où se trouve un petit aérodrome. On continuait à deux. Le cinquième ou sixième soir, l'abri des voyageurs n'était pas le préau habituel mais une case sur pilotis, à hauteur de premier étage, au milieu du village. Nous étions heureux comme des gosses dans notre cabane, à regarder en bas les gosses qui nous regardaient. Le septième jour en fin d'après-midi nous abordâmes la cuvette de Pokhara. La fatigue et la faim nous vidaient la tête, au lieu de ralentir sur les derniers kilomètres, nous accélérions comme des dingues. À Pokhara aussi les trois hôtels étaient tibétains, reconnaissables aux longues bannières flottant au vent. Nous pûmes dîner. Le lendemain matin, frais et dispos, James et moi sortîmes nous promener aux environs. Du fond de la prairie, un cavalier approchait au galop. C'était CHESNEAU. « *Doctor Livingstone, I presume.* » CHESNEAU était arrivé à Katmandou après notre départ, avait trouvé mes messages, avait pris l'avion (pas bête), se trouvait là depuis la veille, mais dans un autre hôtel. Nous louâmes aussi des chevaux, de gentils petits chevaux blancs, quel plaisir! Après un ou deux jours nous retournâmes à Katmandou en avion, sept jours aller, vingt minutes retour. Quelque temps encore à Katmandou (aucune montre à l'endroit convenu). James nous quitta (*a few Xmas cards*, puis on se perdit de vue...). Visitant les temples et les abords de la ville, CHESNEAU et moi découvriâmes une fromagerie offerte par la Suisse au Népal. Il y avait longtemps que nous n'avions mangé de fromage ; évidemment une sorte de gruyère ; nous avons aussi acheté du lait. Dans notre chambre au Blue Tibetan CHESNEAU s'apprête à faire descendre son gruyère avec une gorgée de lait. « Du lait avec du fromage, pouah! Fis-je en retenant son bras, j'aime mieux du vin. » Il me regarde comme un dérangé. J'exhume alors de mon sac les deux boîtes de beaujolais de Vientiane.

Dans la confusion des tampons du passeport, il semblerait que nous sortîmes du Népal le 25 novembre. Camion ou peut-être car jusqu'à la voie ferrée ; train jusqu'à Delhi. Bel hôtel dans le style colonial ; notre principale occupation consiste à obtenir des visas pour la suite du voyage. L'Inde et le Pakistan sont en froid. Le Pakistan nous casse tellement les pieds pour un visa de transit par la route qu'on décide de voler par-dessus, directement à Kaboul. Il n'y a pas que nous, les routards en land-rover sont parfois obligés de revendre leur voiture. Nous retombons sur Geneviève

et Timothy. « Sujet britannique, très bien, mais visa refusé pour la dame française. – Refusé ? Pourquoi ? *Confidentially* : – Il y a un rapport sur elle. Elle est soupçonnée d'espionnage. » À force de se creuser la tête, Geneviève finit par se souvenir que se trouvant un jour à l'aéroport de Pékin elle avait assisté à un transbordement de caisses entre un avion chinois et un avion pakistanais, en présence d'un militaire-étudiant pakistanais logé à l'hôtel de l'Amitié qui lui avait fait du rentre dedans et qu'elle avait envoyé sur les roses.

Un beau tampon bien clair nous fait quitter l'Inde le 1^{er} décembre, sans regret pour ma part. Vol assez bref pour Kaboul. Atterrissage ou dirait-on bien plutôt alunissage. De tous les lieux parcourus, y compris la moyenâgeuse Katmandou, aucun ne donne l'impression d'étrangeté de Kaboul : paysages lunaires, lumière blanche, cité encadrée de montagnes arides, hommes seigneuriaux et farouches, femmes secrètes sous leur *tchâderi* à résille ; et en même temps un sentiment d'aisance, d'être chez soi : beaucoup de hippies déjà, logés dans des hôtels-dortoirs à vingt ou trente par salle, cuisine familière, brochettes, riz, raisin sec, pain tout chaud, après deux jours on savait le nom des plats et compter jusqu'à dix. Salons (si l'on peut dire) de thé, une grande pièce faite sur mesure pour le tapis, ou l'inverse, un grand samovar dans un coin, des types en tenues afghanes assis sur le tapis, adossés au mur ; dès qu'on peut boire du thé tout va bien. Des lycéennes, enveloppées haut dans leur *tchâderi* pour laisser voir leur mini-jupe, nous croisaient et disaient Bonjour monsieur, comme une grande audace, avec une jolie prononciation, car il y avait un bon lycée franco-afghan. Au bazar nous achetâmes ces vestes en peau qui devinrent tant à la mode ; mais j'eus du mal à choisir un kilim, les couleurs manquaient de finesse, des orange trop vifs, sans doute de la production moderne (aucun n'égalait les kilims apportés de Russie par ma mère en 1925 ; qu'est-ce que c'est qu'ça ? demanda la douane ; oh, cela, monsieur, c'est ma dot ; ah, si c'est vot'dot...). Après en avoir fait déplier vingt sans lasser le marchand, c'est un plaisir de traiter avec un connaisseur, mécontent de tous les motifs, je finis par en prendre un rayé de bandes blanches et brun-noir, avec quand même des liserés colorés ; mais blanc écru et noir écru, des teintes naturelles et chaudes. Pour quitter Kaboul, au bout d'une semaine, nous enveloppâmes nos emplettes dans le kilim et le portâmes à deux au moyen d'un bâton passé au travers (celui avec lequel j'avais marché au Népal), comme une mignonne caravane.

Un bus empruntait la route du sud réalisée moitié par les Américains et moitié par les Russes ; en plein désert, avec quelques chameaux çà et là. On couchait à Kandahar dans un caravansérail tout ce qu'il y a d'authentique, mais on n'eut pas le temps de visiter la ville. Le lendemain soir, Herat, que nous ne visitâmes pas non plus. Qu'est ce qui pressait ? Rien. Une sorte d'accélération à mesure qu'on approchait de la maison. D'Herat un bus mène à la frontière qu'il faut passer à pied dans un no man's land assez vaste ; puis un bus mène à Mechhed et le train à Téhéran. Nous ne faisons plus que traverser. Téhéran, le peu que nous en vîmes ne nous plut pas. Un car jusqu'à Tabriz et la frontière turque. On passe au pied du mont Ararat en pays arménien et kurde, les gens n'ont pas l'air commode. Je n'ai aucun souvenir de la traversée de la Turquie, en train je suppose, et nous voilà à Istanbul. J'y étais allé en 58 et conduisis CHESNEAU au même petit hôtel, derrière l'hippodrome de Théodora, avec vue sur les remparts, la voie ferrée et la mer de Marmara. Istanbul, Constantinople, Byzance, un point final délicieux. L'Orient Express jusqu'à je ne sais plus quelle gare d'Allemagne, et un train pour Paris-Est où nous débarquâmes le matin de Noël 1966. On s'était dit bêtement que ce serait bien d'arriver pour Noël. Il me restait 10 dollars, et à CHESNEAU 20 dollars, des hippies prennent la route avec moins que cela. Chacun rentra chez soi. À bientôt.

Lionel EPSTEIN

Johann-Martin HONIGBERGER, le « docteur la bougeotte »

Jules ROMAINS disait, parlant du docteur KNOCK, que l'exercice de la médecine est par nécessité un métier casanier. Le médecin est tributaire de ses patients et une fois installé parmi eux, il ne peut plus leur échapper. C'est peut-être, et même certainement la règle, mais elle souffre comme toutes les règles. Au moins une exception, celle de Johann-Martin HONIGBERGER.

Un saxon de Transylvanie

La Transylvanie, vieille province hongroise, élevée en 1606 pour cause d'occupation ottomane, au rang de principauté quasi indépendante, mais néanmoins vassale de la Porte, compte comme la Suisse trois populations de langues et de traditions différentes, les Hongrois, les Saxons et les Roumains.

Les Allemands qui ne peuplent qu'une petite fraction de la province sont appelés Saxons, par simple commodité, même si leurs ancêtres ne sont pas venus jadis de la Saxe. Bien que relativement peu nombreux, ils ont longtemps joué un rôle prépondérant dans la vie politique, économique et culturelle de la Transylvanie. Au XVIII^e siècle, profitant de ce qu'elle a été rattachée à l'empire des Habsbourg à la faveur des guerres de reconquête contre les Turcs, ils y font pratiquement la loi. En 1768, c'est sur leurs instances que Marie-Thérèse fait de la Transylvanie une Grande Principauté. Leur plus illustre représentant, le baron Samuel BRUCKENTHAL, y exerce pendant treize ans le pouvoir suprême en qualité de régent. Il fait alors de la plus grande ville saxonne, Hermannstadt (hongrois Nagyszében, roumain Sibiu) la capitale de la nouvelle Grande Principauté, et de la langue allemande l'idiome prédominant.

La seconde ville saxonne en importance n'est pas à l'époque Clausenburg (Kolozsvár, Cluj) la capitale historique, mais Kronstadt (Brassó, Braşov), important foyer culturel, où Johann HONTERUS prêcha au XVI^e siècle la réforme luthérienne dans la célèbre « église noire » (*schwarze Kirche, feketé templom, biserică neagră*), entraînant derrière lui l'ensemble de la communauté de langue allemande. C'est là, dans une famille de la bourgeoisie saxonne de confession luthérienne, que naît Johann-Martin HONIGBERGER, le 10

mars 1795. Après des études primaires à l'école locale, il est envoyé par ses parents au lycée allemand de Bistritz (Beszterce, Bistrița) ville connue pour le rôle qu'elle a joué dans le développement de l'humanisme transylvain et le rayonnement de la culture germanique en cet avant-poste de l'Occident qu'est alors la principauté.

À sa sortie du lycée, Johann-Martin entreprend sans désespérer des études de pharmacie et de botanique, ce qui en ce temps-là est à peu près la même chose. Deux ans plus tard, alors qu'il n'a encore que dix-neuf ans, le voici reconnu apothicaire. Il quitte aussitôt son pays natal en possession d'un passeport « impérial et royal » qui lui a été aisément délivré par la chancellerie de Vienne au vu des recommandations qu'il a su se procurer. Ce document lui sera précieux tout au long de ses voyages et lui ouvrira bien des portes.

Quittant Kronstadt par le col de Törzburg (Töröcsvár, Bran) il entre en Moldavie. Nous sommes au printemps 1815.

L'attrait irresistible de l'Orient

HONIGBERGER est possédé d'un démon, celui des voyages. Il veut voir du pays, le plus de pays possible, en y exerçant l'art médical à partir des maigres connaissances qu'il a acquises, de manière à se libérer du souci d'avoir à gagner un salaire régulier. Il reste d'abord une année entière en Valachie, surtout à Bucarest, afin de « se faire la main » sur les malheureux qui ont l'imprudence de lui confier leur santé. Puis il gagne Varna, en Dobroudja, sur la côte de la Mer Noire, où il s'embarque bientôt pour Constantinople. Il y arrive à la mi-décembre 1816, après avoir essuyé une mémorable tempête qui a failli faire sombrer son navire. Il brave la peste qui sévit à l'état endémique dans la ville et dans toute l'Anatolie, et comme il est aussi beau parleur que joli garçon, il trouve le moyen de décrocher un poste de médecin personnel auprès d'un pacha « à une queue », le gouverneur de la province de Tokat¹. Sans doute à l'époque, en Turquie, n'exigeait-on pas des médecins qu'ils exhibent leur diplôme de docteur, à moins que le rusé Saxon n'ait montré son brevet d'apothicaire en laissant entendre à son interlocuteur qu'il s'agissait d'un bel et bon doctorat en médecine. Il est probable que, tout pacha qu'il fût, son nouveau patron était incapable de lire un document rédigé en latin, de sorte qu'il ne lui restait plus qu'à se fier à la bonne mine du prétendu médecin et à juger au résultat. Après tout, en ces premières années du XIX^e siècle l'art médical était

1. Situé sur le Yeşil Irmak, au sud de Samsun, Tokat était à l'époque le chef-lieu d'un pachalik.

à peu près celui que MOLIERE avait si vivement moqué. Il se résumait aux saignées, aux clystères et autres purgations, ainsi qu'à diverses préparations pharmaceutiques, tisanes et sirops. HONIGBERGER, qui avait besoin d'argent pour vivre et surtout pour voyager, n'y regarda pas de si près. Il se dit sans doute qu'il apprendrait par l'expérience ce qu'il n'avait pas appris dans les facultés et que son pacha n'avait qu'à bien se tenir s'il ne voulait pas mourir entre ses mains inexpertes. Il faut croire qu'il y a un dieu pour les charlatans, car le Transylvain s'en tira tout à son honneur. Il était, d'ailleurs, à la fête, car le pacha de Tokat était comme lui un incorrigible vagabond, toujours par monts et par vaux, à la tête d'une impressionnante caravane d'une soixantaine de personnes. Le faux médecin visita ainsi toute l'Asie mineure avant de prendre congé de son maître qui se déclara fort satisfait de ses services. Les hommes en bonne santé sont généralement contents de leur médecin.

HONIGBERGER gagne alors Alep, où il se présente derechef au consul général d'Autriche, le chevalier Esdras DE PICCIOTTO, qui ne manque pas de le recommander aux Européens de la ville, parmi lesquels les Allemands sont nombreux. Malheureusement, il a contracté la malaria en traversant une zone insalubre et met plusieurs mois à s'en remettre. Comprenant que, aux yeux de ses clients éventuels, « un médecin que ne peut pas se guérir soi-même ne peut prétendre guérir autrui »², il quitte Alep et se rend sur la côte syro-libanaise. On pourrait penser que ce mal implacable qui l'a tenu pendant près de dix mois lui a enseigné à se méfier des voyages. Bien au contraire ! « On peut en déduire, écrit-il, que les maux opiniâtres, défiant toute intervention médicale, ne peuvent être guéris que par les voyages, je veux dire par le changement d'air »³. Eh bien, soit ! HONIGBERGER changera souvent d'air tout au long de sa vie pour garder la santé.

À Tripoli du Liban, il fait une cure d'arsenic et d'amandes amères, en attendant la découverte du sulfate de quinine qui interviendra à Paris en 1820. Il paraît que cela fut efficace. En tout cas ce remède de cheval ne l'a pas tué.

Par Beyrouth, Saïda, Tyr, Saint Jean d'Acre, il se rend à Nazareth, puis à Jérusalem au cours de l'automne 1819. De Jaffa il s'embarque pour Damiette et rejoint Le Caire, où il trouve un emploi auprès du premier médecin de la garnison, un Italo-arménien nommé Giovanni BOZZARI que protège Mehmet ALI. À l'annonce, toutefois, d'une épidémie de peste, HONIGBERGER s'empresse

2. Thirty five years in the East, page 5.

3. Ibid.

de déguerpir de ce lieu malsain, le changement d'air étant, comme on sait, le meilleur des élixirs de vie. Le voici dans la montagne du Liban où il opère avec succès un homme atteint de la pierre, au début de 1821. Il y propage aussi la vaccination antivariolique, soigne les hémorroïdes avec de l'aloès et fait la connaissance de Lady Hester STANHOPE, cette Anglaise excentrique que les Druses vénéraient alors comme une prophétesse⁴. Non loin de là, il ordonne à des malades qui se soignaient en respirant des oignons crus d'aller plutôt dans la magnanerie respirer l'odeur des vers à soie ; et ils guérissent ! Il extirpe un ver solitaire de cinquante mètres de long avec un émétique, et guérit un constipé chronique en lui aspergeant le visage de vinaigre mélangé à de l'eau de rose. Le chef des Maronites, l'émir BECHIR, et celui des Druses, Cheikh BESHIR, font de lui leur médecin privé dont ils se partagent l'assistance en toute amitié. En même temps il combat dans la population un ulcère gangréneux, aussi redoutable que le fameux « bouton d'Alep », par application d'un fer rouge. Toute sa vie il affectionnera particulièrement ce moyen expéditif, à croire qu'il avait un bourreau parmi ses ancêtres.

Descendu sur la côte, HONIGBERGER devient le médecin personnel du consul d'Angleterre à Tripoli, le Grec KATZIFLIS, dont le frère jumeau est consul d'Autriche, puis il repart pour la montagne au gré des saisons. Là, il soigne de la syphilis le prince Ali ESSAD et sa famille avec des décoctions de salsepareille et du sublimé corrosif. On le retrouve opérant les blessés au siège de Saint Jean d'Acre, d'où il ne tarde pas à s'embarquer pour Alexandrie. De là, il traverse le Sinaï et rentre à Damas avec une caravane de pèlerins de La Mecque. Revenu à Beyrouth, il se rembarque une seconde fois pour Alexandrie, alors que l'insurrection nationale grecque a mis le feu aux poudres du Proche Orient. Cela lui vaut de connaître le grand frisson au large de Chypre. Son bateau est arraisonné par des pirates, avant d'être libéré par une patrouille égyptienne. Du coup, il débarque à Larnaka et s'installe chez le consul de France, auquel il donne en échange son assistance médicale. Il soigne aussi un compatriote hongrois, un certain Athanase KEPTENAK, qu'il guérit d'un ulcère à la jambe.

Mais ce diable d'homme ne tient pas en place. Il part bientôt quand même pour Alexandrie, où pourtant sévit la peste, et en repart aussi vite pour la vallée de Baalbek, où il veut contempler les ruines romantiques du temple du Soleil, avant d'aller se fixer pour un temps à Damas. Il y soigne à l'ipécacuanha une victime d'un abus de produits aphrodisiaques qu'un

4. Elle est l'héroïne du roman de Pierre Benoit *La châtelaine du Liban*.

brave père capucin amateur de chimie a failli envoyer *ad patres* puis il accompagne le pacha dans ses tournées, sous le fallacieux prétexte de veiller sur son excellente santé. C'est au cours d'une de ces tournées qu'il reçoit d'un ami hongrois de Bagdad, le commerçant slovaque Anton SWOBODA, une lettre l'invitant à venir proposer ses services au pacha DAOUD, qui, lui, est un pacha « à trois queues ». Bien entendu, HONIGBERGER ne saurait résister longtemps à l'appel du voyage. Le voilà déjà, en la compagnie d'un confrère belge originaire de Gand, le docteur Henri DE TURCK, sur la piste du désert.

Ce roi de la vadrouille, que son aplomb et son entregent ont mué peu à peu en une espèce de docteur-miracle, arrive un beau midi à Bagdad, auréolé de l'exploit peu banal d'avoir réussi à franchir le désert de Syrie sans s'être fait trancher la gorge par les pillards wahhabites. DE TURCK et lui-même sont reçus chaleureusement par SWOBODA et bientôt ils sont présentés au pacha. Celui-ci, sur leur bonne mine, les agrée sur le champ, le Flamand s'occupant des maladies internes et le Transylvain de la chirurgie. Ils logent chez SWOBODA, dans la même maison où, un an auparavant, du 22 juillet au 4 septembre 1820, a vécu un autre Transylvain appelé à devenir célèbre, Alexandre CSOMA DE KÓRÓS⁵ (5). Il suit DAOUD pacha dans ses opérations militaires contre les Arabes, visite le site de l'antique Babylone, médite devant un amoncellement de crânes ennemis pourrissant au soleil, s'égaré dans le désert et manque en mourir, opère des malades atteints de gravelle, distribue les pilules et les onguents à tour de bras, apparemment trop occupé pour songer à s'évader vers de nouveaux horizons, lorsqu'il apprend de la bouche du consul général de France, Philippe-Alexandre VIGOUROUX, que les officiers français engagés au service du maharadjah RANJIT SINGH, roi de Lahore, recherchent « un médecin de grande compétence ». Pour HONIGBERGER qui ne doute de rien et surtout pas de ses propres capacités, cet oiseau rare ne peut être que lui-même. Avec l'aide de SWOBODA, il quitte Bagdad, descend sur Bassora, d'où il gagne Bender Bouchir. De là il monte sur le plateau iranien et atteint bientôt Chiraz. Il en profite pour visiter Persépolis et pour se mettre illico à l'apprentissage du persan. À Ispahan, il guérit avec de l'asphalte les blessures des prisonniers de guerre russes qu'il y rencontre. Puis, devant l'hostilité que lui manifeste la population, il décide finalement de retourner à Bagdad par le plus court chemin, en

5. Voir dans le *Bulletin* de décembre 1984 « Un philologue héroïque, Alexandre CSOMA DE KÓRÓS » et dans celui d'octobre 1988 « Karl-Anton BELLINO, élève de Silvestre DE SACY ».

la compagnie de son ami DE TURCK, lequel, lassé par les avanies orientales) s'empresse ensuite de regagner Paris.

Cette fois, il s'y installe pour de bon, puisqu'il y reste plus de cinq ans, ce qui lui donne de multiples occasions de s'initier à l'archéologie sur des sites tels que ceux de Ninive et de Babylone. Il collectionne des pièces de monnaie, des tablettes d'argile recouvertes d'inscriptions cunéiformes, des tessons de poterie. Il laisse l'impression d'avoir choisi la Mésopotamie pour champ privilégié de ses excursions et par conséquent de vouloir mettre un terme à ses errances. Mais cette impression est bientôt démentie lorsque, en 1828, il entend parler à nouveau de ce que l'on a besoin d'un médecin européen à la cour du Pendjab. Le maharadjah sikh RANJIT SINGH entretient auprès-de lui de nombreux Français et Italiens, au premier rang desquels se placent les généraux Jean-François ALLARD et Jean-Baptiste VENTURA, qui ont été en pays pachtou les compagnons de route d'Alexandre CSOMA DE KŐRÖS de janvier à mars 1822. On dit qu'il paye à prix d'or ces Occidentaux qui lui apportent le concours de leur science et de leur savoir-faire. On dit aussi que, pour peu que leurs capacités soient à la hauteur de ses exigences, il leur assure une véritable vie de cocagne.

Pour un homme comme Johann-Martin HONIGBERGER, toujours prêt à prendre la route, la tentation est trop forte. Il abandonne sans remords ses patients, comme il l'a déjà fait si souvent depuis treize ans, en se disant sans doute qu'ils guériront ou mourront tout aussi bien sans lui. Il dit adieu à SWOBODA et à ses amis, puis s'en va à Bassora prendre le bateau pour Mascate. De là, à travers le golfe d'Oman, il gagne Karachi, alors un pauvre village de pêcheurs appelé à connaître un jour un développement prodigieux. Puis il monte vers le Nord par Haïderabad. Arrivé à Khairpur, il tombe si gravement malade qu'il croit venue sa dernière heure. Il rédige son testament et donne des consignes à son domestique qui devra se rendre à Lahore et rencontrera les généraux COURT et AVITABILE, auxquels SWOBODA envoyait des lettres de recommandation. Mais cinq jours plus tard, après s'être lui-même saigné et couvert de ventouses, le voici de nouveau sur pied. Il repart bientôt, passe par Moultan, et au début de mars 1829 il parvient enfin à destination.

À la cour de Pendjab

Au moment où le Saxon entre à Lahore, RANJIT SINGH est au faite de sa gloire. En trente ans, ce chef de tribu sikh a bâti un empire grand comme celui des HABSBOURG, faisant de l'Inde du Nord-Ouest la seule

puissance du sous-continent capable de rivaliser avec celle des Anglais. En conquérant tous les territoires situés autour du noyau central sikh, en refoulant les Afghans au delà de la passe de Khaibar et en annexant le Cachemire dès 1819, il s'est imposé comme un partenaire, sinon un adversaire, incontournable, avec qui il faut toujours compter. La cour de Lahore brille d'un éclat sans pareil et les Européens qui y exercent leurs talents connaissent les splendeurs des *Mille et une nuits*.

Sitôt arrivé, HONIGBERGER est engagé, car ce joueur invétéré a une chance éhontée. Il se trouve, en effet, que le jeune orphelin indien que le général ALLARD a adopté et qu'il a prénommé Achille, est atteint d'une fistule médullaire jugée inopérable. Sur les instances d'ALLARD et de VENTURA, HONIGBERGER tente le tout pour le tout. La réussite fait immédiatement de lui un médecin si réputé que le radjah Suchet SINGH le prend auprès de lui. On ne lui demande ni diplômes ni références. La preuve est faite qu'il possède l'art magique de guérir même ceux qui passent pour inguérissables. C'est seulement neuf mois plus tard que, redescendu des montagnes du Djammou, le Saxon rencontre RANJIT SINGH lors de la grande fête sikhe d'Amritsar. Celui-ci décide de le prendre à la cour, malgré les remontrances de Fakir NOUR-UD-DIN, son ministre et conseiller privé qui était jusque là aussi son médecin.

La véritable chance de HONIGBERGER est en fait ailleurs que dans sa science supposée de l'art de guérir, elle est dans l'ignorance de son rival malheureux qui en est resté à la médecine de l'Âyurveda, l'équivalent indien de la médecine d'HIPPOCRATE et de GALIEN. Face aux pratiques surannées de l'Indien les remèdes de bonne femme du Saxon font merveille, ou du moins jettent assez de poudre aux yeux pour qu'on ait l'impression de leur miraculeuse efficacité. HONIGBERGER, qui ne manque ni de prestance ni d'audace, sait user du prestige que lui vaut sa réputation de savant européen. Sa faconde, son assurance, ont sans doute plus d'effet sur ses patients que ses tisanes et ses électuaires dignes de Monsieur PURGON.

Ce qui a également contribué à son succès immédiat au Pendjab, c'est sa remarquable connaissance des langues orientales. Ne l'a-t-on pas pris pour un authentique bagdadi tant son arabe est parfait ? Il parle avec la même facilité le turc osmanli, et surtout le persan, qui joue alors dans les régions indiennes le rôle aujourd'hui dévolu à l'anglais. Cela lui vaut l'avantage de pouvoir rapidement s'insérer dans l'espèce d'aristocratie indo-persane qui gravite autour du souverain et d'y être aussi à l'aise que s'il s'y trouvait depuis toujours.

À cela il faut encore ajouter ses qualités de touche-à-tout qui en font en quelques mois une manière de Maître Jacques. Non seulement il pratique la médecine avec habileté, mais le voici bientôt à la tête d'un arsenal où ses connaissances en chimie sont mises à profit. Il se met à fabriquer des explosifs de sa composition et même, à l'occasion, des feux d'artifice. Il coule aussi des canons dans une fonderie de bronze installée dans un ancien oratoire musulman. Il déniché une cave où il fait du vin fort apprécié du maharadjah, et distille aussi des liqueurs fortes, encore plus appréciées. Bien entendu, il ne manque pas non plus de confectionner diverses drogues, notamment des aphrodisiaques, dont les hôtes de la cour sont particulièrement friands. Ses activités de bricoleur en tous genres l'amènent encore à monter une imprimerie, à améliorer l'exploitation du sel gemme, à ouvrir un petit laboratoire de physique, et à fonder un jardin de plantes médicinales. Et comme cela ne suffit pas à occuper tout son temps, il accompagne bientôt le général VENTURA sur ses champs de fouilles archéologiques. La pioche à la main, il dégage des vestiges de civilisations antiques inconnues ou à peine entre-aperçues, vestiges dont on retrouve de nos jours certaines pièces au musée de Lahore ou dans ceux des capitales européennes. Sa curiosité intellectuelle lui permet, comme à VENTURA, de surmonter son ignorance initiale et de contribuer utilement à la découverte d'événements historiques depuis longtemps oubliés. Ainsi l'apothicaire devenu médecin, fondeur de canons, imprimeur, distillateur, artificier et jardinier, est-il aussi à présent un archéologue amateur qui prend très vite goût à sa nouvelle vocation. Il y est, du reste, encouragé non seulement par les généraux ALLARD et VENTURA, initiateurs de l'entreprise, mais par un autre officier français au service des Sikhs, le général Claude COURT, arrivé de Perse en 1826 et qui, lui, est de formation scientifique.

Logé dans la maison du général italien AVITABILE, il tente vainement de le guérir de l'usage immodéré qu'il fait du vin de champagne. Il intervient tout aussi vainement quand l'impitoyable soudard pend un musulman pour avoir mangé de la viande de bœuf ou un hindou pour avoir fait de même avec la viande de porc. Contre ce personnage tonitruant, ses potions magiques ne peuvent rien.

En 1831, à l'occasion du séjour qu'il fait à la cour de RANJIT SINGH, Victor JACQUEMONT rencontre HONIGBERGER. Le naturaliste a laissé dans son journal de voyage ses impressions sur le Saxon. « Il parle très bien italien, turc, persan », note-t-il, oubliant toutefois que HONIGBERGER parle encore mieux l'arabe, l'allemand, l'anglais, le français, et même le roumain et

le hongrois du fait de son origine transylvaine. Puis il ajoute : « Il est si familier aux coutumes et au langage de l'Orient qu'il est venu par terre de l'embouchure de l'Indus à Lahore et a demeuré quinze jours dans cette ville sans que personne se fût douté qu'il était Européen »⁶, témoignage qui confirme ce que l'on savait déjà sur les remarquables capacités d'adaptation - presque de mimétisme - de ce médecin un peu sorcier qu'était sans nul doute HONIGBERGER.

On pourrait croire que toutes ces activités physiques et intellectuelles sont de nature à épuiser son immense besoin de mouvement. Que non pas ! Voici que la bougeotte le reprend de plus belle. Ce n'est pas assez pour lui de vagabonder de Lahore à Rawalpindi, de Peshawar à Amritsar. Il lui faut de plus vastes espaces. C'est pourquoi, en 1833, après cinq années de séjour au Pendjab, et malgré des émoluments princiers de trois mille roupies par mois⁷ qui paraîtraient de nature à le retenir encore longtemps sur place, il décide de regagner l'Europe. Par Dehra Ghazi Khan, où il vaccine contre la variole Victorine, la fille du général VENTURA, il se rend en Afghanistan. Il fouille quelques mystérieuses « coupoles » près de Djalalabad, puis dans la région de Kaboul, où pendant quatre mois il est l'hôte de NAWAB Djabbar Khan, frère du roi DOST Mohammed.

Ce dernier s'inquiète des prétendues activités archéologiques de ce médecin aux allures de braconnier. Il le soupçonne de vouloir exporter en contrebande d'importantes richesses. Il n'a pas tout à fait tort. Les richesses en question, qui il y est vrai sont surtout des objets d'art et des monnaies antiques, sont transmises secrètement à Lahore par les soins du docteur James G. GERARD, l'ami de CSOMA DE KÖRÖS. Elles réapparaîtront un beau jour sur les quais du port de Bordeaux, lorsque le général ALLARD y débarquera, ayant entre temps transité sans dommages par Calcutta. Toujours est-il que, pour en avoir le cœur net, Dost Mohammed ordonne au gouverneur de Bamiyan d'organiser contre HONIGBERGER une expédition de pillage. C'est ce qui arrive effectivement, dans ce pays où le pillage est une institution nationale, lorsque le Transylvain se présente devant la forteresse d'Akrabad. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il est entièrement dévalisé par un parti de soldats afghans trop heureux de pouvoir se livrer sur ordre à leur sport favori. Toutefois, NAWAB Djabbar Khan ayant pu être prévenu de ce fâcheux contretemps, les faux brigands sont contraints de restituer à leur victime la plupart des biens dont elle avait été indûment soulagée. Le

6. Victor Jacquemont, *Voyage dans l'Inde*, tome III, page 70.

7. Alors que le pauvre CSOMA DE KÖRÖS n'en touche au même moment que cinquante du gouvernement de Calcutta.

rusé Saxon avait pourtant pris la précaution de se déguiser et d'expédier par une autre caravane ses effets personnels directement à Balkh.

Puis il poursuit sa route sans plus d'encombres en direction de Boukhara quand il s'aperçoit soudain, à son grand effarement, qu'il est dans un convoi d'esclaves que des Afghans vont vendre sur le marché de cette ville. Là encore, les recommandations du puissant NAWAB Djabbar Khan font merveille. Dès son arrivée à Boukhara il est reçu par le Kouchbegui, sorte de premier vizir de l'émir, qui se montre amical et coopératif. HONIGBERGER reste encore quatre mois dans la grande cité ouzbèke. En raison de ses activités médicales, il est admis à la faveur exceptionnelle de circuler à cheval dans les rues, pour peu qu'il soit accompagné d'un garde du corps de l'émir. Il réussit à extraire un calcul, gros comme un œuf de poule, de la vessie d'un étudiant atteint de la maladie de la pierre. Il guérit l'émir d'une fièvre « gastrobiliaire », qui pourrait bien n'être qu'un simple embarras gastrique comme en connaissent tous les goinfres de la création, en lui administrant un émétique. Le Kouchbegui lui demande de la quinine dont il a appris à apprécier les vertus fébrifuges du docteur James G. GERARD. Avant de quitter le Turkestan, HONIGBERGER, qui n'en est plus à un déguisement près, revêt le costume des Ouzbeks boukhariotes. C'est dans cet accoutrement insolite qu'il entre bientôt en Russie. Le splendide étalon qui l'accompagne est, lui aussi, vêtu à la boukhariote, avec une selle de cuir rouge et un harnachement brodé de fils d'argent. Il le destine à l'empereur d'Autriche, « pour manifester ma loyauté et ma fidélité envers mon monarque après une absence de vingt ans », précise-t-il.

Intermède européen

Il ne traverse pas la Russie en ligne droite d'Orenbourg à la frontière de Transylvanie, ce serait trop banal. Il monte à Nijni-Novgorod, passe à Moscou, puis gagne Saint Pétersbourg, près de laquelle il se croit obligé de visiter la base navale de Kronstadt sous prétexte qu'il est natif d'une ville du même nom. C'est seulement après cette manière de pèlerinage qu'il prend la route de la Moldavie et de la Transylvanie. Il se plonge alors quelques mois dans la douceur retrouvée du foyer familial. Sensible à l'accueil chaleureux que ses compatriotes veulent bien faire au fils prodigue revenu au bercail après tant de pérégrinations, il ne se lasse pas moins bien vite de la vie casanière qu'on serait heureux de lui voir à présent mener. Le « docteur-la-bougeotte » n'est pas encore guéri de sa maladie. Il arpente les routes de la Transylvanie, visite des amis à Clausenburg, Hermannstadt,

Saxenburg (Szászváros, Orăștie), Schässburg (Segesvár, Sighișoara), etc. ...Il se rend à Bistritz, où il a fait ses études secondaires, puis traverse la Hongrie et rejoint Vienne où il se sépare de son cheval, ainsi que d'une partie de ses pièces de monnaies antiques au profit du musée impérial, puis il gagne à petites étapes l'Italie dont les sites agrestes, les monuments et la vie patriarcale l'enchantent.

Pas assez cependant pour le retenir bien longtemps puisque nous le retrouvons en 1836 sur les quais du port de Bordeaux, en costume de grand mamamouchi, pantalon bouffant et turban de turquerie, attendant avec une certaine impatience le débarquement des nombreux colis qu'il a fait expédier de l'Inde par le même bateau qui ramène aussi le général ALLARD et sa famille. Les retrouvailles des deux hommes sont d'autant plus cordiales qu'ils ont beaucoup de souvenirs à remuer en commun. ALLARD part ensuite pour Saint Tropez, sa ville natale, cependant que HONIGBERGER, précédé de tous ses bagages, monte vers Paris. À peine arrivé dans la grande cité, il se rend au siège de la Société asiatique, qui l'a admis parmi ses membres le 3 août 1835, et lui offre la plus grande partie de ses collections numismatiques. Le jeune savant belge Eugène JACQUET, élève d'Eugène BURNOUF et déjà lui-même sanscritiste confirmé entreprend d'en faire une étude qui paraît en septembre 1836 dans le *Journal asiatique* sous le titre « Notice sur les découvertes archéologiques de M. HONIGBERGER dans l'Afghanistan ». Cette étude est d'autant plus appréciée des spécialistes qu'elle arrive au moment où ALLARD, remonté de Saint Tropez, offre à son tour de nombreuses monnaies et médailles récoltées par lui-même, mais surtout par VENTURA et COURT, sur les sites de fouille du Pendjab. L'orientalisme français dispose désormais, grâce à ces hommes aventureux, de richesses numismatiques d'une rare valeur qui contribuent à lever le voile sur la culture gréco-bouddhique du Gandhara.

C'est pendant son séjour à Paris que HONIGBERGER rencontre le célèbre médecin allemand Samuel HAHNEMANN, fondateur de l'homéopathie. Il y a entre eux de nombreux points communs qui les font aussitôt sympathiser. Tout d'abord, ils sont tous deux Saxons, l'un de Saxe, l'autre de Transylvanie. Ils sont tous deux passionnés de médecine, l'un muni d'un diplôme en bonne et due forme, l'autre de son expérience de pharmacien et de botaniste, mais surtout d'une pratique déjà longue. En outre, HAHNEMANN a commencé sa carrière en 1780 à Hermannstadt comme bibliothécaire du baron BRUCKENTHAL, alors gouverneur de la Transylvanie. Mais surtout, HONIGBERGER se prend du plus vif intérêt pour la doctrine

du *Similia similibus curantur* défendue par HAHNEMANN. Il se convainc que l'avenir de la médecine pourrait être, au moins dans certains cas précis, dans cette conception révolutionnaire de l'art de soigner les maux de l'humanité souffrante. Il ne renonce pas pour autant aux vésicatoires, saignées et autres interventions brutales de l'allopathie traditionnelle, mais il y ajoute désormais les inventions saugrenues de HAHNEMANN. Il s'initie avec l'ardeur qu'il met à toutes choses à la confection de ces petites boulettes médicamenteuses, toujours inoffensives, mais paraît-il d'autant plus efficaces, qui sont si caractéristiques de l'homéopathie.

En 1837, il est de retour à Vienne, où il rencontre d'autres adeptes de la nouvelle doctrine médicale, mais aussi des adversaires acharnés qui ne veulent rien entendre et n'y voient qu'une imposture. Ces querelles byzantines le laissent de marbre, et ne l'empêchent surtout pas de se livrer à sa marotte des voyages. Le voici à Constantinople où il guérit de la peste, assure-t-on, les malades qui en sont atteints, ce qui lui vaut une renommée immédiate et pourrait lui valoir la fortune s'il n'était si instable. Il faut dire que son ami VENTURA ne fait rien pour qu'il en soit ainsi. Il vient de lui envoyer de Malte un message l'invitant à venir au plus vite reprendre son poste de médecin du maharadjah aux appointements mirifiques de 5000 roupies. Bien qu'on ne puisse pas dire que le Saxon soit un homme âpre au gain, la tentation est forte d'aller une fois de plus se balader sur les routes de l'Asie tout en se constituant un magot pour les vieux jours.

Second séjour à Pendjab

Quand il parvient enfin à Lahore, hélas, le général Allard est déjà dans la tombe depuis janvier 1839 et RANJIT SINGH est à l'agonie. Il décède un mois plus tard, le 27 juin. HONIGBERGER pourrait repartir aussitôt. Ce ne sont pas les longues marches qui lui font peur mais le nouveau souverain, KHARAK SINGH, le prie de rester à son service, tant il est persuadé de son exceptionnelle valeur professionnelle. Quand KHARAK SINGH meurt en novembre 1840, Nao NIHAL SINGH le garde auprès de lui et quand il disparaît à son tour, victime d'un attentat, son successeur SHIR SINGH en fait autant. Du coup, malgré les semelles de ses souliers qui déjà lui brûlaient la plante des pieds, le voilà bien obligé de rester en place. Il n'a pas à le regretter. La pratique médicale ne l'occupe pas beaucoup, son royal patient se portant comme un charme. Il peut se livrer à ses nombreuses activités annexes : fonte de canons, fabrication d'explosifs de son cru, distillation d'eau-de-vie, usinage du sucre, archéologie, herborisation, sans oublier

les excursions qui le mènent aux quatre coins de l'empire sikh. Quand il est à Lahore, on peut dire, assurément qu'il mène la vie de château. Grassement payé, servi par une meute de domestiques, hébergé dans la soie, les cachemires et les tapis d'Orient, il aurait mauvaise grâce à se plaindre. Mais tout ce luxe insolent dont la cour de SHIR SINGH s'entoure ne peut cacher le drame qui se prépare. Le nouveau maharadjah n'a pas la personnalité dominatrice de RANJIT SINGH. Il se laisse amollir par les délices de Capoue. Il songe plus à son harem qu'à ses armées. L'empire vacille sur sa base. Les rivalités claniques et religieuses, que le père fondateur avait su étouffer, ont resurgi brutalement. Deux souverains sont déjà morts de mort violente, et SHIR SINGH sera bientôt le troisième. Il périt, en effet, à son tour assassiné sous les yeux de HONIGBERGER le 15 septembre 1843. Le même jour, le premier ministre meurt, lui aussi, sous les coups des spadassins. C'est le début d'une guerre civile où se commettent massacres et atrocités. C'en est fait de l'œuvre du grand RANJIT SINGH. Le Pendjab marche à sa ruine sous les coups de ses propres fils. Le général VENTURA est parti dès le 9 décembre suivant. HONIGBERGER le suit en juin 1844 et regagne la Transylvanie, en se disant sans doute que la belle et brillante aventure est terminée. Il a tort, car il n'y a pas six mois qu'il se morfond à Kronstadt, ruminant de nouveaux plans de vadrouille, quand lui arrive un message personnel de GOULAB SINGH, le radjah de Djamou, l'invitant à venir à sa cour assumer aux mêmes appointements les mêmes fonctions que celles qu'il remplissait précédemment auprès du maharadjah de Lahore. L'ancien féal de RANJIT SINGH, le condottiere hindou qui a su se tailler un fief à sa mesure dans l'Himalaya en bénéficiant de l'impulsion donnée par les Sikhs, sent le vent tourner. Il prépare sa trahison et compte bien la monnayer auprès des Anglais de l'Inde dès que ceux-ci auront décidé de porter le coup de grâce à l'empire pendjabi en train de s'écrouler. HONIGBERGER voit cette perspective sans enthousiasme, mais la bougeotte qui le démange comme un prurit l'emporte sur toute autre considération. Le voyageur chevronné qu'il est depuis belle lurette ne s'effraie pas à l'idée de devoir franchir plus de six mille kilomètres pour rallier son nouveau domaine. Au contraire, il hume déjà avec délectation la puissante odeur dont chevaux et chameaux parfument les caravansérails, et il envisage avec joie ces longues chevauchées qui, d'étape en étape, vont le ramener en Asie.

Il reste trois ans à la cour de GOULAB SINGH, appréciant peu ce personnage cruel et fantasque, parfaite illustration du despote oriental, qui exige de lui qu'il le guérisse de tous ses maux, comme si un médecin, même adepte

de l'homéopathie, pouvait à tous coups accomplir des prodiges. Tout en encourageant la culture de la betterave à sucre au Cachemire, il ponctionne des hydropiques à la surprise de son patron, réduit des fractures, opère des tumeurs, soigne anthrax et panaris. En même temps, s'étant aperçu de ce que GOULAB SINGH rêve d'imiter les rois de France qui guérissaient, paraît-il, des écrouelles ceux qu'ils touchaient le jour de leur sacre, il élabore pour lui un étonnant électuaire à base de cinabre, de noix vomique et de trente-cinq épices différentes, cuites ensemble dans du miel, moyennant quoi GOULAB SINGH est censé guérir ses sujets de toutes les formes de paralysie. On ne peut que s'inquiéter à l'idée des effets que pouvait avoir sur la santé de ces malheureux cette composition ahurissante.

Sans doute est-ce pour éviter de le savoir que HONIGBERGER quitte bien-tôt le royaume de son protecteur pour aller visiter ses deux filles, pensionnaires dans un internat français de Mussoorie. Puis par Delhi, la vallée du Gange et Calcutta, il repart pour l'Europe. La conquête du Pendjab par les Anglais est achevée, l'empire de RANJIT SINGH est rayé de la carte et bientôt des esprits. GOULAB SINGH, qui est passé sans remords à l'ennemi dès le premier coup de canon, est devenu maharadjah avec la bénédiction de la reine Victoria et il a jouté le Cachemire au Djamou pour prix de sa félonie. Celui que d'aucuns ont qualifié de « TALLEYRAND de l'Inde » est désormais le souverain le plus important de tout le sous-continent et le dévoué serviteur de ses « amis » anglais. Il le peut bien pour le prix dont il a été payé. Ses domaines qui, à l'origine couvraient tout juste 2500 km², en couvrent à présent 178.000, et il règne en maître quasi absolu sur un million et demi de sujets.

Ainsi donc, en 1839, après dix ans passés dans cette région de l'Orient, le médecin saxon regagne à cinquante-cinq ans le monde occidental, non sans avoir reçu de son maître, pour prix de ses bons et loyaux services, une confortable pension de retraite. Il semble bien que, cette fois, s'en soit fini de la vie nomade.

Les fruits de l'Orient

HONIGBERGER le croit aussi sans doute puisque, rentré dans son pays, il se met à la rédaction de son journal de voyage. Il décide de lui donner un titre singulier *Les Fruits de l'Orient* (Früchte aus dem Morgenlande) parce qu'il s'agit moins pour lui de raconter les péripéties de sa vie que de montrer « les fruits » qu'il a su tirer de ses expériences et de ses observations. Le livre paraît à Vienne en 1851 et l'année suivante à Londres chez BAILLIÈRE

avec un titre très différent, quoiqu'avec un contenu semblable : *Thirty five years in the East: adventures, discoveries, experiments and historical sketches relating to the Punjab and Cashmere*. Les deux éditions emportent un certain succès de curiosité mais ne constituent pas un événement majeur dans la littérature orientaliste par le fait même que l'auteur a surtout axé son intérêt sur la botanique et la médecine pratique. En revanche, cette œuvre aujourd'hui oubliée montre combien grande était la curiosité intellectuelle de ce pharmacien qui s'est initié à l'homéopathie, aux médecines orientales et a cherché à élargir sans cesse davantage le champ de ses investigations scientifiques et cliniques, non sans, du reste, connaître souvent le succès. Il a su créer des médicaments nouveaux et introduire de nouvelles méthodes thérapeutiques en un temps où les découvertes pasteuriennes n'avaient pas encore bouleversé fondamentalement l'art de guérir.

En août 1852, il rentre à Kronstadt et chacun se plait à penser que cette fois c'est définitif. Mais non ! Trois mois plus tard, il reprend la route et retourne une troisième fois au Pendjab qui décidément exerce sur lui une véritable fascination. Il reprend auprès de GOULAB SINGH son poste de médecin personnel, et il le reste jusqu'à la mort de ce dernier, le 7 août 1857. Il gagne alors Calcutta, d'où il écrit à ses amis de Transylvanie qu'il a trouvé un remède contre le choléra. Il en envoie un échantillon à la faculté de médecine de Paris, et la Société asiatique lui délivre un diplôme d'honneur ainsi qu'un prix de cent mille francs. C'est pourquoi, de Calcutta il rentre directement à Paris dans l'intention de recevoir sa récompense. Quand il y parvient, c'est pour apprendre que celle-ci lui est retirée, le prétendu médicament miraculeux s'étant révélé inopérant. Il proteste un peu, mais se console en entreprenant un long voyage qui le mène en Algérie, en Tunisie, en Sicile, à Rome, en Toscane, puis en Autriche. Enfin, de Vienne il se rend à Buda, Pest, Debrecen, puis Kronstadt. Après quoi il repart pour Petersburg, fait escale à Copenhague, passe un mois à Londres, puis s'embarque pour Bombay ! Il retourne pour la quatrième fois en Inde. Une épidémie de choléra qui y a éclaté lui permet de constater que son remède, comme les médecins parisiens le lui ont affirmé, ne peut malheureusement pas sauver les malades qui en sont atteints. En juin 1862, il rentre à Londres, mais en janvier 1867 on le retrouve ... dans l'Himalaya ! Il est allé suivre une cure thermale à Nainital, dans le Kumâon. L'année suivante, en 1868, il se contente d'une cure thermale dans les Pyrénées avant de revenir

en Angleterre, où sa troisième femme⁸, née Jeannette Robinson, décède subitement.

Alors, à 73 ans, l'éternel voyageur rentre enfin chez lui, et cette fois pour de bon. Il meurt à Kronstadt le 18 décembre 1869. Seule la mort a réussi à l'arrêter dans son éternelle errance.

Médecin, botaniste, pharmacien, chimiste, artificier, numismate, archéologue, manufacturier, fondeur de canons, imprimeur, Johann-Martin HONIGBERGER a été à la fois tout cela, en même temps qu'un polyglotte de génie et un voyageur impénitent. Il reste certainement l'un des plus célèbres Saxons de Transylvanie et l'incarnation même de cet esprit d'entreprise qui longtemps les caractérisa.

Bernard LE CALLOC'H

Vice président de l'Association des études finno-ougriennes

8. Honigberger n'avait pas eu de chance avec sa première femme. Elle détestait les voyages. À peine mariée, elle l'avait quitté en Turquie pour revenir en Transylvanie. Sa seconde femme, épousée dans le Pendjab, n'avait pas non plus l'humeur itinérante. Quant à la troisième, une Anglaise, elle avait consenti à le suivre à regret dans ses éternelles équipées et s'en était vite lassée.

*Cette section, intitulée « Conférences », reproduit le texte des conférences que nous avons organisées, dans le cadre des différentes amicales de l'Association, dans les salons de l'Institut national des langues et civilisations orientales. Nous avons omis de préciser dans le numéro précédent, *Orients* de décembre 2008, que la conférence de Madame Nathalie LAPINA a été prononcée à La Cantine russe, le mercredi 1^{er} octobre 2008, à l'initiative de l'amicale de russe. Quant à ma conférence, elle a été donnée le mardi 4 novembre 2008, dans le cadre de l'amicale d'hébreu.*

Le mardi 18 novembre 2008, les amicales d'hébreu et de russe ont organisé une conférence dans les salons de l'Institut national des langues et civilisations orientales de Madame Michèle TAUBER sur les influences de la littérature russe sur la littérature hébraïque moderne.

Yohanan LAMBERT

La littérature russe, « marraine » de la littérature hébraïque moderne

Quelques définitions

Le terme de littérature hébraïque désigne la littérature profane en hébreu, et comprend aussi bien des textes en prose que du théâtre et de la poésie. Elle n'englobe évidemment pas le corpus de la littérature rabbinique dont la production se poursuit à travers les siècles dans toutes les diasporas et ce, depuis la clôture de la rédaction du Talmud au VI^e siècle. Dans l'Espagne musulmane, entre le VIII^e et le XIII^e siècle, on assiste à l'éclosion puis à l'épanouissement d'une poésie hébraïque profane, la première du genre, qui s'inspire très largement des moules de la poésie arabe. Plus tard, au milieu du XVIII^e siècle, en Italie, Rabbi Moshé Hayim LUZZATTO, dit le Ramhal, est le premier dramaturge de la langue hébraïque. Mais la littérature hébraïque moderne prend véritablement son essor avec le mouvement des Lumières juives, la *haskala*, qui naît en Allemagne, et plus précisément en Prusse, à la fin du XVIII^e siècle. Ce mouvement, initié par le philosophe allemand Moïse MENDELSSOHN (1729-1786), prône d'une manière générale l'émancipation

des Juifs, laquelle doit passer à la fois par une intégration sociale et l'usage de l'hébreu comme outil d'accès aux disciplines séculières. Les *maskilim*, tenants de la *haskala*, affirment en effet qu'à l'instar de tous les autres peuples, les Juifs doivent accéder aux disciplines modernes telles l'histoire, la littérature, la géographie, les sciences naturelles etc., et l'hébreu, langue par excellence du peuple juif, est toute désignée pour remplir cet office. Les *maskilim* entreprennent alors un gigantesque travail d'édition en hébreu : un grand nombre de manuels d'étude dans les domaines les plus variés voit le jour ainsi que la première revue littéraire en hébreu : *Ha-me'assef, Le Collecteur*, (1783). Ce mensuel contribue de façon décisive au renouveau de la littérature hébraïque. Sur le plan littéraire, la *haskala* rompt en effet avec les modèles traditionnels d'écriture pour embrasser les formes de la littérature séculière européenne.¹

Dans la première moitié du XIX^e siècle, le centre de gravité de la *haskala* se déplace dans l'Empire des Habsbourg et en particulier en Galicie. Les écrivains galiciens excellent dans la prose, la satire narrative et la critique littéraire.² Mais c'est en Russie que le nouveau courant connaît un développement notable et subit de profondes transformations.³ C'est ainsi que paraît en 1853 le premier roman en hébreu sous la plume de Avraham MAPOU (1808-1867). Cet ouvrage connaîtra un immense succès et ce pendant plusieurs générations. En effet, si la trame générale s'apparente directement aux grands romans d'aventure d'Alexandre Dumas et d'Eugène SUE, MAPOU choisit de situer l'intrigue sur la terre d'Israël, à l'époque du prophète Isaïe et du roi Sédécias, au VII^e siècle avant notre ère. Il donne une vision idyllique du royaume d'Israël où les habitants vivent du travail de la terre dans une totale harmonie sociale et spirituelle. Le livre suscite une vague d'espoir sans précédent et durant les décennies suivantes, il devient un ouvrage de référence pour les jeunes gens au point que même au sein des *yeshivot*, les étudiants le lisent sous le manteau, car, bien entendu, un roman profane dont l'un des thèmes essentiels est l'amour entre deux jeunes gens est totalement prohibé dans les académies talmudiques. Il est suivi de la traduction en hébreu du roman d'Eugène SUE, *Les Mystères de Paris*.

1. Naphtali Herz WESSELY (1725-1805) rédige son *Divrey shalom ve-emet (Propos de paix et de vérité)* en 1782 où il expose les grandes lignes d'une réforme de l'éducation juive.

2. Parmi eux, on citera Yossef PERL (1773-1839) ; Shlomo Yehuda RAPOPORT (1790-1867), Isaac ERTER (1791-1851) et Méïr LETTERS (1800-1871).

3. L'un de ses pionniers en matière d'éducation est Yitshak Ber LEVINSOHN (1788-1860), auteur, notamment, de *Te'uda be-Yisrael, Témoignage en Israël*, (1828), ardent partisan de réformes éducatives, il préconise l'apprentissage par les Juifs de nouveaux métiers.

Mais les pogroms des années 1880, période nommée en hébreu *sufot ba-negev*, « tempêtes dans le désert »⁴, brisent définitivement les espoirs d'intégration nourris par les tenants de la *haskala*. Ils mettent au contraire à l'ordre du jour la prise en main par les Juifs de leur propre destin et alimentent, dans certaines franges actives de la société juive, le désir d'un retour en Palestine. Cette dynamique favorise un renouveau de la création littéraire en hébreu. Le tout se situe dans un environnement intellectuel stimulé par l'effervescence de la presse juive et les efforts déployés en faveur de la renaissance, ou plutôt de la modernisation de la langue hébraïque.

Les attaches linguistiques

En cette fin du xix^e siècle, la littérature hébraïque est tout entière concentrée en Russie⁵ et indissolublement liée, écrit Guershon SHAKED, à la littérature dans la langue-sœur, à savoir le yiddish.⁶ En effet, un très grand nombre d'écrivains et de poètes ont produit des œuvres alternativement dans les deux langues. Ils ont tous grandi dans ces deux langues, le yiddish comme langue maternelle puis l'hébreu comme langue de culture et ils vivent dans un état de diglossie complète. La grande majorité d'entre eux possède également la langue du pays d'accueil, c'est-à-dire le russe, et a accès à sa littérature. De façon schématique, on peut diviser cette littérature en deux grandes tendances : les écrivains et poètes qui se situent dans le sillage de AHAD HA-'AM, théoricien de la fondation d'un centre spirituel juif en Palestine et partisan d'une littérature « judéo-centrée », tandis qu'en face, ses détracteurs se tournent vers les problèmes propres à l'individu, à l'humanité dans son ensemble, pour reprendre les termes de Yossef KLAUZNER. Des auteurs tels que BRENNER, SCHOFFMANN et GNESSIN dépeignent des jeunes Juifs qui sont toujours dévoués à l'étude du Livre, à ceci près qu'ils ont échangé les Livres de leurs pères contre les « nouveaux » livres. Ces héros, ou plutôt, comme on le verra, ces « antihéros » sont capables de détruire mais en aucun cas de construire quoi que ce soit. Toute cette littérature dite de la « Renaissance » est placée sous le signe de l'émigration :

4. Cf. Isaïe, XXI, 2.

5. Une grande partie du territoire de la Pologne, dont la ville de Varsovie, fait partie de l'Empire russe depuis 1815.

6. Le yiddish désigne la langue vernaculaire des juifs ashkénazes qu'ils utilisèrent depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. La langue naît dans les communautés rhénanes et mosellanes au x^e siècle, puis chemine vers l'Est avec les migrations successives des Juifs. Si ses composantes d'origine sont le haut-allemand et l'hébreu-araméen, le yiddish s'enrichit progressivement de romanismes puis de slavismes. L'influence des dialectes, du folklore, de la culture matérielle, des coutumes et pratiques slaves est très forte sur la langue et le monde yiddish. Jean Baumgarten ajoute que « ce n'est qu'au contact des dialectes d'Europe orientale et de la culture slave que le yiddish est devenu une langue autonome. »

émigration du *shtetl*, la bourgade juive, vers la grande ville et de la grande ville au-delà des mers, que ce soit vers les États-Unis ou la Palestine.

L'un des motifs récurrents, pour ne pas dire le fil rouge de cette littérature, est le thème de la persécution qui traverse toutes ces œuvres sous les formes les plus diverses. Il est évident que ces deux motifs, persécution et émigration sont intrinsèquement liés. S'ajoute encore à cela que cette littérature, à la fin du XIX^e et au début du XX^e n'est pas celle d'un peuple constitué, ni d'une langue vernaculaire et encore moins d'une patrie reconnue. La langue hébraïque littéraire existe, mais la langue populaire est en gestation, et par conséquent le nombre de lecteurs potentiels demeure très faible. On peut parler ici de statut « héroïque » de cette littérature : un peuple sans territoire se crée un territoire littéraire artificiel. Les revues et les périodiques en hébreu, publiés en abondance, servent de tribune et de forum à des écrivains du monde entier réunis autour d'une même littérature. BRENNER note amèrement dans une recension du *Ha-poel ha-tzair*, en 1910 : « Le périodique *Ha-shalekhet* (avec G. SCHOFFMANN comme rédacteur en chef) dans une ville de Galicie (Lvov) et ses articles proviennent de la terre entière ! Un parfum de Biélorussie imprègne la nouvelle de SCHOFFMANN *Ahava, Amour*, la Russie méridionale est au cœur de la nouvelle *Eivat 'olam, La haine du monde*, de Berditchevsky, le *shtetl* de Galicie est le héros du récit de Asher BARASH *Min ha-migrash, Au retour du champ*, la Lituanie constitue le décor de *'Al-yad ha-halon* de DVORA BARON etc. » Hormis le fait que BRENNER déplore l'existence d'une littérature « sans terre », l'accent est mis sur le lien avec l'environnement et le paysage même si ces descriptions restent superficielles. G. SHAKED qualifie cette littérature de sorte de *Luftmensch*, d'« homme de l'air » de la littérature, privé de tout lien spatio-temporel.

Odessa, haut lieu de la culture juive

À partir des années 1890, Odessa devient la « Jérusalem de Russie », c'est-à-dire un haut lieu de la culture juive sous toutes ses formes et principalement en littérature. On y trouve des maisons d'édition à foison, (Moriya, Aḥiassaf, Omanut), des séminaires d'enseignement, des revues (Kaveret, Ha-shiloah, Pardes, Ha-'olam). Les auteurs les plus éminents s'y rassemblent : MENDELE, AḤAD HA-'AM, TCHERNIKHOVSKY, BIALIK etc.

Langue et littérature : influences linguistiques

Ils s'attellent tous à une tâche extrêmement ardue : libérer la langue hébraïque de ses expressions emphatiques, de son style ampoulé, voire

enflé. Il s'agit d'utiliser des strates de la langue non utilisées jusque-là dans la littérature hébraïque : la langue de la Mishna, celle des *midrashim*, reprendre des expressions populaires issues de l'araméen qui deviendrait ainsi une sorte de « yiddish » de la langue hébraïque. Mais le processus le plus notoire est la pénétration de structures linguistiques émanant de langues occidentales. De nombreuses expressions russes sont ainsi calquées en hébreu soit directement, soit par l'intermédiaire du yiddish qui recèle maints slavismes. La syntaxe hébraïque classique vole en éclats et est pour ainsi dire « violente » par une syntaxe hypotactique, et surtout des termes étrangers se glissent dans la langue hébraïque.

Deux écrivains en correspondance avec la littérature russe

On trouve pour la première fois une approche psychologique dans la littérature hébraïque chez Yossef Hayim BRENNER et Ouri Nissan GNESSIN. Tous deux sont fortement influencés par des auteurs russes, et en particulier DOSTOÏEVSKI et TCHÉKHOV.

Né en 1881 dans un village d'Ukraine, Novi Mlini, assassiné à Jaffa en 1921 au cours d'une émeute arabe, Y.H. BRENNER, d'une façon tout à fait nouvelle dans la littérature hébraïque, dépeint la réalité juive et sa souffrance. Cette souffrance est sans objet et tourne désespérément sur elle-même. En effet chez BRENNER les héros n'ont aucune possibilité d'échapper à leur destin. Leur « hiver », pour reprendre le titre de l'une de ses nouvelles, est éternel et symbolise l'hiver de la nation tout entière. Il n'y a pas de renouveau chez BRENNER : l'affliction hivernale est sans fin et nul printemps ne peut en venir à bout ; nul retour non plus, même sur la terre d'Israël :

« Mon rêve de changer ma propre existence, de revenir vers la « mère de ma vie », i.e. Éretz Israël, de vivre et de travailler en son sein...Je n'ai pas le droit d'entretenir en moi par ce retour maudit, l'illusion terrible d'un rêve de renaissance. »

Voilà en quels termes s'exprime le « héros » de *Mikan u'mikan*, *D'ici et de là*, Oved ETSOT, le Déséparé. Il ajoute :

« J'ai toujours haï ceux qui, revendiquant la renaissance à la place de la théologie, à la place de la foi en Dieu que nous avons perdue à tout jamais, ont inventé on ne sait quelle croyance aveugle en notre force nationale... »

La croyance que la souffrance nationale pourrait engendrer quelque chose de neuf et de positif qui justifierait cette souffrance, et bien cette croyance-là est stérile et vide de sens. C'est de la théologie profane, fruit

d'une autre croyance dans le progrès. Chez BRENNER, il n'existe aucune issue, aucune fin, aucun sens dans la souffrance.

De la même façon, le changement de lieu ou d'époque ne change rien à la chose. *Éretz Israel ha-hadasha* ? La nouvelle terre d'Israël ? « Toujours le même ghetto flanqué de tous ses attributs », ajoute encore Oved ETSOT, le Désespéré, « l'oisiveté, le mélange des langues, des salaires de misère, toujours dépendre de l'opinion des goyim...la cruauté des voisins, l'émigration, le sentiment d'étrangeté, oui, d'étrangeté. »

BRENNER, comme GNESSIN, appartient à la génération des « déracinés », en hébreu *telouchim* (= ceux qui sont détachés de leur arbre). Ces *telouchim* sont très influencés par la littérature russe, DOSTOÏEVSKI en particulier et le ton oppressé et haché caractéristique du désarroi moral et intellectuel dans lequel se débattent de nombreux personnages tel Raskolnikov avant de perpétrer l'assassinat de la vieille usurière :

« Hum...Razoumikhine, prononça-t-il soudain d'un ton tout à fait calme, comme s'il prenait une décision définitive, j'irai bien sûr chez Razoumikhine, mais pas maintenant...J'irai chez lui...le lendemain de *cela*... quand *cela* sera déjà fini et que tout aura recommencé sur de nouvelles bases...

Et tout à coup il revint à lui.

« Après *cela*, s'écria-t-il en s'arrachant du banc, mais est-ce que *cela* sera ? Est-il possible que *cela* soit vraiment ? »⁷

Puis le même personnage en proie à des sentiments contradictoires, le bon droit et le remords :

« Porphyre PETROVITCH, commença-t-il résolument mais avec une assez vive irritation, vous avez exprimé hier le désir de me voir chez vous pour des interrogatoires quelconques. (Il appuya particulièrement sur le mot *interrogatoires*.) Je suis venu et si vous avez besoin de savoir quelque chose, interrogez-moi, sinon permettez-moi de me retirer. Je n'ai pas le temps, j'ai à faire...je dois aller à l'enterrement de ce fonctionnaire au sujet de qui...vous êtes...également au courant..., ajouta-t-il, aussitôt fâché d'avoir donné cette précision, puis au même moment s'irritant encore davantage. J'ai assez de tout cela, vous entendez, et depuis longtemps déjà...c'est en partie à cause de cela aussi que j'ai été malade...en un mot, cria-t-il presque, sentant que la phrase concernant sa maladie était encore plus inopportune. »⁸

7. DOSTOÏEVSKI Fédor, *Crime et châtiement*, Fernand Hazan, Paris. Trad. Elizabeth GUERTIK, p. 69.

8. *Id.* p. 361

BRENNER a d'ailleurs traduit *Crime et châtiment* en hébreu, et les répétitions, les phrases inachevées, l'abondance de points d'exclamation et de suspension semblent être un emprunt direct à l'écrivain russe. Voici un exemple de ce style à travers l'une de ses longues nouvelles intitulée *'Atsabim, Nerfs*. En 1911, en Palestine, l'un des protagonistes fait le récit de sa douloureuse décision d'immigrer en terre d'Israël après avoir grandi en Ukraine et avoir vécu huit ans à New York :

« J'avais décidé de venir en *Éretz-Israël*. Pourquoi ? Que pouvais-je attendre de ce voyage ? C'est presque une autre question. Après tout, ce n'est pas la première fois que tu m'entends le dire ! Comme toute personne qui s'est penchée un peu sur sa propre vie, je suis arrivé moi aussi à la conclusion que l'énigme de cette vie est insoluble et que je ne comprendrai rien de ma vie, si jamais je dois en saisir le quelque chose, qu'à mes derniers instants...ce qui peut ne pas arriver. Et pire : il peut arriver que je ne comprenne pas le sens de ma vie...ni celui du monde, le sens de ce que je fais dans le monde et de ce que j'ai été antérieurement et de ce que je serai après (regarde frémir la lune d'argent et d'or ! Quel jour du calendrier hébraïque sommes-nous aujourd'hui ?) Quelle est la main qui m'a jeté dans le monde pour y vivre et respirer sous son soleil et frissonner de son froid... (...) Curieusement, je ne pouvais rien faire sans penser à cette dernière destination au bout de laquelle il n'y a plus rien, ce dernier instant qui doit venir et dont j'étais constamment conscient...cette destination qui n'est suivie que par un sommeil éternel sans rêves et dont on ne se réveillerait jamais, ce zéro infini...⁹

Un autre élément de correspondance est à souligner entre les deux auteurs : les personnages misérables, les humiliés et les rejetés de la société, les relations sadomasochistes entre les personnages et le jeu permanent entre l'aspiration métaphysique et l'attrance érotique. Certes les racines métaphysiques de DOSTOÏEVSKI puisent dans la tradition religieuse pravoslave alors que celles de BRENNER émanent des épreuves subies par des personnages athées...qui ne sont pas exempts néanmoins d'un certain sentiment de religiosité. BRENNER fut non seulement l'un des écrivains majeurs de sa génération, mais il œuvra de façon considérable en tant que fondateur et rédacteur en chef de prestigieuses revues littéraires (*Ha-me'orer*, *ha-po'el ha-tsaïr*), critique littéraire et traducteur.

9. BRENNER Yossef *Hayim, Nerfs*, Intertextes, 1989, Paris. Trad. Michel ECKHARD-ELIAL, pp. 28-29.

Ouri Nissan GNESSIN, né en 1879 à Staroduv, en Ukraine, étudie avec BRENNER à la *yeshiva* de Pochev dirigée par le père de GNESSIN. Il s'intéresse très tôt aux disciplines séculières et écrit ses premiers poèmes à l'âge de quinze ans. L'œuvre de GNESSIN se caractérise par l'introduction dans la littérature hébraïque du monologue intérieur à travers lequel le lecteur perçoit les impressions directes du héros par un flot ininterrompu d'idées, de sensations, de sentiments au fur et à mesure qu'ils affleurent à son esprit. Il est l'un des premiers auteurs à évoquer les problèmes de l'aliénation et du déracinement chez les Juifs de l'époque. Les titres de quatre de ses longues nouvelles éclairent d'emblée le lecteur : *Hatsidah, De côté* (1905), *Beyntayim, En attendant*, (1905), *Beterem, Avant de*, (1909), *Etsel, A côté de* (1913), traduit en français par *Le marginal*. Le sujet en est peu ou prou identique : un homme quitte sa maison, voyage dans des pays lointains et devient « citoyen du monde » pour finalement se retrouver déraciné. Cosmopolite certes mais totalement aliéné et solitaire. Après de longues tribulations il rentre chez lui, et se rend compte avec horreur qu'il est devenu étranger sur sa propre terre. GNESSIN a été fortement influencé par TCHÉKHOV (dont il a par ailleurs traduit quatre nouvelles : *Marécage, Talent, Une femme raconte* et *Printemps*). On trouve chez GNESSIN la même tonalité pathétique mêlée à une légère ironie, une finesse de compréhension des situations psychologiques et une grande délicatesse dans la description de l'atmosphère ambiante. G. SHAKED va même jusqu'à affirmer que GNESSIN peut être considéré comme l'un des maillons de la littérature russe dans son développement littéraire qui s'inspire de l'impressionnisme scandinave.

Dans *Etsel, Le marginal*, le héros passif de GNESSIN est une sorte de Don Juan inversé, poursuivi par les femmes. Mais l'instinct de mort l'emporte sur la pulsion de vie. Le contraste est frappant entre les pères, vieux Juifs après au gain, et les filles, avides de culture européenne, enfants gâtés qui gaspillent leur héritage spirituel. Dans cette vie russe qui rappelle TCHÉKHOV, le judaïsme se survit. Ces jeunes filles indépendantes se trouvent déjà libres de s'exprimer et d'agir. Ce trop-plein de liberté leur apporte surtout la souffrance. Ephraïm représente la dernière étape dans l'évolution des personnages de GNESSIN – *Le Marginal* est d'ailleurs publié quelques mois après la mort de l'écrivain - : il incarne non seulement le Juif de la diaspora mais aussi une prémonition de l'homme occidental moderne, acculé à l'absurde, coupé d'une existence dont le temps reste figé.

« Ephraïm resta seul, couché sous l'un des buissons qui ornaient la rive basse de la rivière, et observait les bouchons de liège dispersés les uns sur

le sol autour de lui, les autre entraînés par le courant léger, protubérants et palpitants sur une eau lisse. (...) L'obscurité glissait, comme tombant des épaules, gisait d'elle-même, recroquevillée aux flancs des arbres dont les cimes perçaient le brouillard fin et luisant qui commençait à se répandre lentement çà et là. La clarté, une clarté glacée qui se propageait, recouvrant le paysage de marbre solide, rappelait d'autres clartés et d'autres cimes.

Et le cœur était triste.

Car il devenait évident que le temps de l'enfance féconde était définitivement révolu et que les fleurs qui germaient dans l'âme ne reflouriraient jamais plus ! Mais les arbres et leurs troncs fantastiques ne diraient rien, vraiment plus rien. Désormais c'est fini mes frères ! Des tenailles glacées serrent la gorge, une bride freine les élans et, quand vient la nuit, des pensées horribles se heurtent, semblables à des boîtes noires, car telle est la justice, tel est le verdict, mes frères en Israël ! ¹⁰

Ainsi, en cette fin du XIX^e siècle, les origines de la littérature hébraïque moderne s'implantent solidement dans la littérature russe et ce lien quasi filial non seulement perdure tout au long du XX^e siècle mais connaît de nouveaux avatars avec les vagues d'émigration successives des Juifs russes vers Israël. Cette fois, c'est le russe qui fait le voyage d'Europe sur la terre natale de l'hébreu et les rencontres entre les deux langues et leurs littératures respectives contribuent jusqu'à ce jour à les enrichir l'une comme l'autre.

Michèle TAUBER
Université Paris VIII

Bibliographie

- BAUMGARTEN Jean, *Le yiddish, histoire d'une langue errante*, Albin Michel, 2002, Paris.
- BRENNER Yossef Haïm, *Nerfs*, Intertextes, 1989, Paris.
- DOSTOÏEVSKI Fédor, *Crime et châtement*, Fernand Hazan, Paris.
- GNESSIN Ouri Nissan, *Le marginal*, Intertextes, 1989, Paris.
- SHAKED Gershon, *Ha-siporet ha-ivrit 1880-1980*, (T. 1), Keter, 2000, Jérusalem, (en hébreu).

10. GNESSIN Ouri Nissan, *Le marginal*, Intertextes, 1989, Paris, p. 23. Trad. Erwin SPATZ.

Gali DANA-SINGER est née en Russie (encore Union Soviétique), émigrée toute jeune en Israël, et qui écrit de la poésie à la fois en russe et en hébreu. Dans l'article suivant, elle tente d'expliquer le rapport complexe qu'elle entretient avec sa langue d'adoption pour laquelle il n'est pas question de renoncer à la langue maternelle.

L'hébreu par le silence

« Ivrit bi-shtika », « L'hébreu par le silence »,
Encyclopédie Zman yehudi *hadash*, Keter, 2007, Jérusalem.

« Ce que tu ne peux exprimer, passe-le sous silence ». Cette assertion du philosophe allemand Wittgenstein a été traduite par le poète américain Harold SCHIMMEL, poète qui compose en hébreu. Ma première lecture de cette phrase fut la suivante : « Ce que tu ne peux exprimer, « hébraïse-le »¹ en silence ». Les erreurs de lecture ont une fonction similaire à celle des fautes d'orthographe : révéler en nous des modes de pensée non exprimées jusque-là. Et dans le cas présent, il s'agit bien de mes hésitations concernant l'hébreu. Je ne pouvais faire entièrement confiance à une langue où trop de choses étaient inexprimables.

Ivrit safá kasha : « L'hébreu est une langue difficile ». C'est ce demi mensonge que l'on apprend en même temps que la définition de notre identité qui à la fois nous paralyse et nous impose le silence : (*meshateket u'mashtika*) : *'ani 'ole hadash* : « je suis un nouvel immigrant ». L'intrication de ces deux assertions menant à la célèbre et monstrueuse affirmation : *ani ulpan*, *'ivrit qatan* : « je suis un *oulpan*², l'hébreu est petite ».

« L'hébreu est une langue cruelle », c'est ce qu'affirme un traducteur qui déplorait ne pouvoir rendre en hébreu l'infinie variété des suffixes russes censés exprimer l'affection, le mépris, la gentillesse, la douceur, la délicatesse, la petitesse. « On ne peut ajouter à chaque mot : « petit » ou « petite » ; même une forme comme « petiot » est déjà obsolète (*qaton* et *qetantan*). Comment alors traduire TCHÉKHOV ? Le suffixe « tchik » fait penser à un mauvais feuilleton et ce n'est même pas de l'hébreu !

1. En hébreu, la racine trillittère **'-V – R** signifie « passer » et a donné les mots **'ivri**, l'homme hébreu, ainsi que **'ivrit**, c'est-à-dire la langue hébraïque. Le verbe « passe » à l'impératif peut donc s'interpréter comme « hébraïser ».

2. *Oulpan* : cours d'hébreu intensif que suit obligatoirement chaque nouvel immigrant en Israël.

« Je manque de verbes pour exprimer des situations intermédiaires ou des transitions » se plaignait une critique de théâtre, « c'est pourquoi j'ai toujours une impression d'inexactitude lorsque j'exprime une idée. »

Quant à moi, dès les premiers instants, j'ai découvert l'impossibilité de traduire en hébreu de façon strictement équivalente la langue russe qui était en moi. Aussi me suis-je fixé comme règle de ne dire que les choses qui s'exprimaient d'elles-mêmes dans la nouvelle langue, et il y en avait somme toute assez peu.

C'est alors que le plus sérieusement du monde s'est posée la question : « Est-il possible que l'hébreu soit la langue du silence, ou pire encore, la langue qui impose le silence ? » Combien de langues émigrées se taisent aujourd'hui encore en hébreu ? Très probablement un grand nombre surtout si l'on prend en compte l'époque cruciale du renouveau de la langue (années quarante) et du slogan : *Yehudi, daber 'ivrit*, « Juif, parle hébreu ! » dont le but était d'empêcher les nouveaux immigrants d'exprimer leurs pensées et leurs sentiments profonds. Certes l'aspect « totalitaire » de ce slogan est derrière nous et il faut espérer que le totalitarisme de ce silence imposé appartient lui aussi au passé.

Aujourd'hui je peux me permettre, et d'autres n'hésiteront pas à me le permettre également, d'utiliser tel ou tel mot étranger, comme par exemple *totali* ou *totalitarizm*. Et bien qu'aujourd'hui l'hébreu résonne de son plein gré de mots empruntés, il me semble que l'importance et la densité de nos expériences dans des lieux variés, en des langues différentes, toute notre existence individuelle et commune, tout cela se reflète au-delà de l'hébreu actuel et lui confère une qualité de silence quelque peu mystique.

C'est pourquoi je m'obstine à proclamer que je ne suis pas passée **À** l'hébreu, même si de temps à autre je passe **EN** hébreu, en ayant l'impression d'être un **passant**. Je ne suis pas **passée** à la langue, mais de même qu'une machine à coudre Singer, je rassemble, je couds ensemble les deux extrémités du tissu de mon expérience, de la tunique de Maya, incarnation de l'illusion dans la mythologie vaudou, déchirée sans cesse à l'endroit même de la couture. Ainsi je renforce et mets en relief la limite entre mes deux existences et mes deux dictionnaires. Je relie le russe à l'hébreu par une couture solide par laquelle dans le même temps, je les sépare sans que les deux langues ne se mélangent jamais et deviennent un jargon informe. La plus grande partie de ma vie se déroule en hébreu, selon les règles de cette langue, mais il m'est impossible d'effacer l'autre présent, me contraindre à devenir un corps privé de mémoire : *ma she-lo 'avar*

'*eineno 'avar* : « ce qui n'est pas passé n'est pas du passé ». Ainsi les trésors enfouis dans les mots et le fonctionnement des langues se complètent, et me permettent de vivre aussi l'illusion d'une vie complète, et non pas faite seulement de bribes, de fragments, de parcelles de temps.

Écrire dans une langue qui ne soit pas la langue maternelle a suscité une polémique qui ne date pas d'aujourd'hui. Dans mon pays natal, cette polémique se situe toujours au niveau nationaliste et génétique et une partie des détracteurs me dénie le droit à une quelconque langue maternelle. Sans trop vouloir m'attarder sur le sujet, je souhaite apporter cette citation du philosophe allemand du xviii^e siècle, Yohann Georg Hamann :

« Quiconque écrit dans sa langue est considéré comme un père de famille et il peut s'accomplir selon sa nature puisqu'il en a toute l'autorité. Quant à celui qui n'écrit pas dans sa langue, il doit faire acte d'humilité devant elle comme le ferait un amant devant la femme qu'il aime. » Bien que Hamann prétende qu'une telle écriture soit apparemment impossible, la métaphore qu'il utilise m'offre une image précieuse : amant-aime-aimé. Notre conception du père de famille s'est considérablement modifiée depuis le xviii^e siècle et si son autorité lui a été dérobée par sa progéniture, en revanche le principe de l'amour est demeuré inchangé. L'amoureux se livre entièrement à l'être aimé et lui donne toute liberté de mener les choses à sa guise. Mais doit-il pour autant se perdre lui-même, devenir esclave, ou même se suicider ? Hamann pensait que l'usage de formes prêtes à l'emploi d'une langue étrangère peut tuer l'œuvre. Dans un accès d'auto ironie, j'ai écrit :

*J'ai déménagé
Et j'ai loué un hébreu meublé
Un canapé convertible à deux places
Une table à trois dimensions
Et une demi-chaise
Car
Soudain j'avais oublié l'autre moitié*

Mais que peut-on faire exactement dans un nouveau lieu, dans une chambre louée, remplie de vieux objets ? Une fois le premier choc passé, nous rangeons les meubles et tout le reste d'une autre façon, selon notre propre goût. Bien sûr je profite des objets tout prêts à l'usage mais même dans ma langue maternelle, en russe, je ne fabrique pas tous les tabourets moi-même. Le poète utilise tour à tour des planches et des briques, des

immeubles entiers, et même des quartiers et des villes. De la même façon, en fonction de son besoin intérieur, il les détruit pour ensuite les redresser ou les reconstruire.

J'ai appris l'hébreu en lisant des poèmes que j'ai tenté sur-le-champ de traduire dans l'intention de vérifier où se trouvaient les limites entre les deux langues. Il est intéressant de noter que HAMANN, opposé à la traduction car elle était d'après lui déformée et perdait l'essence du texte, croyait que la poésie est la langue maternelle de l'humanité. Pour un homme qui passe d'un lieu à l'autre, change d'univers, expérimente des situations irrégulières, précaires, traumatisantes, un homme sensible à la langue et lié à sa langue d'origine, ceci est d'autant plus vrai. Mais pour qui se sent lié à l'antique langue-mère de l'humanité, il tient le remède entre ses mains et il ne lui reste plus qu'à l'expérimenter.

En route pour ce lieu, j'ai senti clairement que j'allais vers le silence, je ne voyais pas la possibilité d'écrire dans quelque langue que ce soit, ni dans la langue de mon passé, *sefat 'avari*, ni dans la langue de *Ever* (l'hébreu), *ha-safa ha-'ivrit*. Cette prédisposition au silence m'a permis d'écouter la langue acquise comme j'écoute la langue de mon enfance, semblable en cela à l'amant de Hamann, et de permettre ainsi au deux langues de s'exprimer à travers moi.

Gali DANA-SINGER

Traduction : Michèle Tauber

Cette conférence a été donnée le lundi 1^{er} décembre 2008, dans les salons de l'Institut national des langues et civilisations orientales, par notre ancien président, Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT.

Écho d'un désastre obscur : l'île de Santorin vue par EVLIYÂ Çelebî, voyageur ottoman¹

EVLIYÂ Çelebî (1611-1684 ?) est un voyageur turc qui parcourut pendant une quarantaine d'années le territoire ottoman et quelques pays au-delà (Autriche, Caucase, Iran). Les dix volumes de sa relation constituent une somme où se côtoient des descriptions d'une étonnante précision, des données précieuses pour l'histoire économique et sociale ainsi que des anecdotes fantastiques. En recherchant les îles que, malgré son déplaisir avoué à mettre le pied sur une embarcation, cet auteur avait eu l'occasion de visiter, le récit de son escale à Santorin nous a semblé remarquable à divers points de vue. Puis, alors que, mû par la curiosité, nous rassemblions la bibliographie concernant ce petit archipel, nous avons rapidement découvert l'intéressante contribution de M^{me} Iris TZACHILI², richement documentée et dont nous avons tiré le plus grand profit. Toutefois, le sujet n'est pas épuisé pour autant. Tout en rendant hommage à notre devancière, nous souhaitons donc apporter ici quelques compléments à son travail.

Santorin, l'une des îles les plus méridionales des Cyclades, a pour particularité d'être le siège d'un volcanisme actif, parfois terrifiant, dont la plus ancienne manifestation bien datée remonte au XVI^e siècle avant notre ère ou quelques décennies plus tôt. En bref, cette île qui, avant cette époque, devait avoir l'aspect d'une montagne conique ou tronconique

1. Cette étude résume un certain nombre de points d'une étude en préparation dans le cadre des activités de l'Unité de Recherche Associée 7192 du Centre National de la Recherche scientifique. Nous conservons certains anthroponymes et toponymes avec leur orthographe turque, fort simple : ç = tch, ş = ch, i = un son intermédiaire entre i et u, comme le signe dur **ы** du russe. Pour la transcription du turc ottoman, nous y ajoutons les signes diacritiques usuels chez les islamisants, qui reflètent uniquement des particularités graphiques.

2. Iris TZACHILI, « A Description of a 17th Century Eruption of the Santorini Volcano », dans *Natural Disasters in the Ottoman Empire. Halcyon Days in Crete III. A Symposium Held in Rethymnon, 10-12 January 1997*, éd. Elizabeth ZACHARIADOU, Foundation for Research and Technology, Institute for Mediterranean Studies, Crete University Press, Rethymnon, 1999, p. 193-205.

assez élevée a alors explosé, laissant en son milieu la place à une vaste *caldera* large d'environ huit kilomètres. Aussitôt submergé, ce gouffre atteint aujourd'hui environ 400 mètres de profondeur et est entouré par les vestiges de l'ancien rivage³. Ceux-ci constituent un ensemble plus ou moins circulaire et discontinu de 15 à 20 kilomètres de tour, composé de deux îles principales, Santorin (Thira ou Théra dans l'usage hellénique actuel) à l'est et Thérasia à l'ouest. Depuis l'époque romaine, on a enregistré l'apparition d'autres îles émergeant du gouffre entre celles-ci, parfois hors de ce périmètre, tantôt se réunissant entre elles, tantôt s'engloutissant de nouveau.

Dans la littérature ottomane, Santorin fait naturellement l'objet d'un chapitre dans le *Kitâb-ı Bahriyye* de Pîrî Re'îs⁴. Nous en préparons actuellement la publication en recherchant les sources et en le remplaçant dans le cadre de la connaissance nautique de la Méditerranée à son époque.

3. Il s'agit d'un séisme majeur qui se produisit entre 1550 et 1500 av. J.-C. Il en reste aujourd'hui par endroits 6 mètres de couches de pierre et 30 mètres de cendres. Parmi les cas connus dans les temps historiques, on ne peut le comparer qu'à ceux du Laki, du Tambora et du Krakatoa. Le Laki, volcan d'Islande, entra en éruption le 8 juin 1783 et celle-ci dura jusqu'au 7 février 1784. Des cratères jaillirent dans une large fissure d'une vingtaine de kilomètres et rejetèrent dans l'atmosphère 12 km³ de lave ainsi qu'environ 122 millions de tonnes de dioxyde sulfurique. Poussières et gaz plongèrent l'Europe occidentale dans le brouillard, perturbèrent les conditions météorologiques et ruinèrent les récoltes des deux années concernées. Les effets en furent ressentis en Amérique du Nord aussi bien qu'en Égypte où le niveau du Nil baissa de manière anormale. Le Tambora est un volcan d'une soixantaine de kilomètres de diamètre formant la presqu'île de Sanggar dans l'île de Sumbawa, à l'Est de Java. Il explosa le 10 avril 1815 et son altitude se réduisit de 4.300 m à 2.850 m. Le bruit fut entendu jusqu'à 1.500 km à la ronde et près de 70.000 personnes périrent dans l'éruption ou du fait de ses conséquences directes (tsunami, famine). Avec la colonne de 44 km d'altitude qui se forma, le volcan rejeta dans l'atmosphère 150 km³ de roches et de poussières qui survolèrent la terre entière et causèrent de graves perturbations climatiques jusqu'en Europe où l'année 1816 fut surnommée « l'année sans été et sans récoltes ». Il en résulta dans l'air une grisaille alternant avec de somptueux couchers de soleil. L'une inspira à Lord Byron son fameux poème *Darkness*, les autres beaucoup d'aquarelles à Joseph Turner. Quant au Perbuatan, volcan sur la petite île de Krakatoa, au large des côtes occidentales de Java et dans le détroit qui sépare celle-ci de Sumatra, il explosa de même, selon le modèle appelé par les vulcanologues « bouchon de champagne », le 27 août 1883 et, par un panache de 80 km d'altitude, rejeta 23 km³ de roches dans la haute atmosphère. Le bruit s'entendit jusqu'à Brisbane, au nord de l'Australie et à 4.000 km de là. Le tsunami fut ressenti jusqu'en Europe d'un côté, en Californie de l'autre. Le nombre de victimes s'éleva à 36.000. Nous donnons ces précisions pour souligner que ce que raconte Evliyâ Çelebî à sa manière imagée n'est nullement invraisemblable. Nous rappelons que le cataclysme de Santorin est considéré par beaucoup comme la cause de la fin de la civilisation minoenne, la pluie de cendres et le raz-de-marée qu'il provoqua ayant atteint la Crète et ruiné une vaste zone, tandis que la poussière montait à haute altitude, obscurcissant le ciel durant plusieurs années. Certains voient aussi là l'origine du mythe de l'Atlantide. D'autres, tels les géologues Gilles Lericolais et William Ryan, celle des dix plaies d'Égypte relatées dans l'*Exode*.

4. Pîrî Reis, *Kitâb-ı Bahriyye*, éd. Ertuğrul Zekâi Ökte, 4 vol., Ankara, Ministère de la Culture et du Tourisme de Turquie, 1988, n° 410b sq, Pîrî Re'îs (vers 1460-1470 – 1554), est un marin et écrivain nautique ottoman dont l'œuvre mérite d'être largement connue. En 1513, il dressa une carte du monde se fondant notamment sur une carte perdue de Christophe Colomb et sur quatre cartes portugaises. La partie qui est parvenue jusqu'à nous montre l'Amérique telle que les ateliers cartographiques de Lisbonne et de Séville les connaissaient à cette date.

Pour sa part, EVLIYÂ Çelebî ne pouvait guère rester indifférent devant ce paysage calciné, créé au cours du temps par d'inimaginables convulsions des profondeurs de la terre⁵. Lorsqu'il fit escale à Santorin, en mai 1670, les précédentes avaient eu lieu vingt années auparavant, dans les trois derniers mois de 1650, et s'étaient révélées dramatiques : des émanations toxiques avaient accompagné l'apparition d'un îlot éphémère au nord-est de Théra et, de ce fait, beaucoup d'habitants étaient morts d'asphyxie. Avant cela, en 1570 ou 1572, une violente éruption avait abouti à l'émergence d'une île nouvelle, mais à l'intérieur de la *caldera* : *Mikra Kaimeni*, la « Petite Brûlée ». Toutefois, au temps de la conquête de Chypre et de la bataille de Lépante, rares furent les voyageurs dans les Cyclades, et on ne sait rien d'une éventuelle documentation ottomane contemporaine de l'événement⁶. En revanche, l'éruption de 1650 est bien connue dans son processus et ses effets grâce à plusieurs témoignages indépendants les uns des autres, auxquels on peut comparer le récit d'EVLIYÂ Çelebî⁷.

Le voyageur ottoman présente d'abord Santorin selon un modèle stéréotypé dans sa relation de voyage : il est question de l'aspect général des lieux, des villes et forteresses, des représentants ottomans civils et militaires, ainsi que de la population en général. Puis, après quelques lignes sur l'émergence à une date indéterminée d'une île nouvelle dans la *caldera*, une section entière s'ouvre, intitulée *der-beyân-ı 'ibret-nûmâ-yı sun'-ı Hüdâ-yı Bârî*, « Exposé, porteur d'exemple admoniteur, de l'action de Dieu Éternel »⁸.

Si le contenu de ce petit chapitre appelle nombre de commentaires, la qualité littéraire n'en est pas douteuse. Il permet d'imaginer comment le *nedîm* EVLIYÂ Çelebî devait capter oralement l'attention des puissants personnages qui employaient ses talents. Qu'on tente d'en lire le texte original à voix haute et on verra avec quelle aisance les principales inflexions s'imposent d'elles-mêmes, suscitant tour à tour stupéfaction et terreur.

5. Ces grands séismes se reproduisent approximativement une fois par siècle. Après celui de 1650, ceux de 1707 et de 1867 furent les plus spectaculaires, abondamment observés et décrits.

6. Les Ottomans avaient pris Santorin aux Vénitiens pendant la guerre de Corfou (1537).

7. Père François RICHARD, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable à Sant-Erini isle de l'Archipel, depuis l'établissement des Peres de la Compagnie de Jesus en icelle. Avec la declaration de plusieurs choses memorables touchant le rit & la creance des Grecs de ce temps, & touchant les feux sous-terrains qui sortent du fond de la mer l'an 1650, avec plusieurs prodiges (...)*, Paris Sébastien Cramoisy, 1667 ; Athanase Kircher, *Mundi subterranei*, IV, Amsterdam, 1668, p. 182 ; Jean Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant. Dans lequel il est curieusement traité des Estats sujets du Grand Seigneur, des Mœurs, Religions, Forces, Gouvernemens, Politiques, Langues & Coutumes des Habitans de ce Grand Empire. Et des singularitez particulieres de l'Archipel, Constantinople, Egypte, Pyramides, Mummies, Deserts d'Arabie, la Mecque (...)*, Paris, Louis BILLAINE, 1665. p. 203-20.

8. [ET] *Evliya Çelebi b. Derviş Mehmed Zilli, Evliya Çelebi Seyahatnamesi. Topkapı Sarayı Ba□dat 308 Numaralı Yazmanın Transkripsiyonu – Dizini, yay. Seyit Ali Kahraman, Yücel Dağlı, Robert Dankoff, VIII, Yapı Kredi Yayınları, İstanbul, 2003, p. 255-256.*

Après ces deux notations de nature à interpeller l'auditeur par le caractère extraordinaire des faits évoqués, EVLIYÂ brosse en quelques phrases le début d'un cataclysme qui, de l'échelle locale, va graduellement passer à celle de la terre entière. L'une des îles de Santorin s'embrase un jour, produit une colonne de fumée noire montant haut dans le ciel et retentit de détonations dont le bruit s'entendait très au-delà de la distance atteinte par celui du tonnerre. L'occasion est propice pour se livrer à une énumération des pays les plus lointains où ils parvinrent, puis, sans transition, revenir au monde islamique connu où, effrayés, vertueux et pêcheurs se préparent à la fin du monde. Puis, nouveau passage à la grande échelle : une ville de Pologne et une région du *Deşt-i Kıpçak* – la « plaine des *Kıpçak* » qui s'étendait de l'Ukraine à l'actuel Kazakhstan – sont engloutis par la terre sous l'effet de la catastrophe. Vient ensuite une longue énumération des pays, des villes et des mers du monde entier où furent entendues les explosions de Santorin. On y relève un total de 63 toponymes comprenant, entre autres, le Tibet, le Bournou (en Afrique sub-saharienne), *Kızıl Elma* – la « Pomme Rouge », ultime limite occidentale que les Turcs devaient atteindre d'après leurs prophéties – et *Dûnkârkız*, c'est-à-dire Dunkerque, en France. Il apparaît que l'auteur n'a pas une idée très claire de ces extrêmes confins du monde puisqu'on voit cités à la suite *bahr- ı Ökyunûs*, « mer de l'Océan », *bahr-ı Muğaylân*, « mer de Magellan » (l'océan Pacifique ?) et *bahr-ı ulmat*, « mer des Ténèbres », ce qui constitue un singulier mélange de la géographie de Ptolémée et de celle que les Grandes Découvertes avaient permis d'établir. Après le bruit viennent les projections de pierre ponce, légères comme de l'amadou, retombant dans la mer et flottant, sous l'effet des vents, vers toutes les mers et les grands fleuves du monde, ce qui donne lieu à une troisième énumération de toponymes.

M^{me} TZACHILI estime qu'au moyen de ces énumérations, EVLIYÂ Çelebî tentait de faire valoir ses connaissances géographiques. Nous ne pensons vraiment pas que tel est le cas. Ces longues listes de toponymes viennent plutôt s'insérer dans le récit comme des refrains dont les sonorités plus ou moins exotiques prévalent sur le sens et dont la raison d'être est plutôt d'évoquer par une figure de style l'immensité sur laquelle s'étend le phénomène décrit. D'ailleurs, on aurait pu s'attendre à ce que, dans le cas qui nous intéresse, ce phénomène donne lieu à des développements hyperboliques beaucoup plus considérables. En effet, est-il question, dans les dix volumes de la relation de voyage d'EVLIYÂ Çelebî, d'autres rencontres avec une activité volcanique ? Et où, pour leur part, les pachas qu'il servait

auraient-ils pu avoir connaissance de cas analogues ? Or, la description de notre auteur correspond à celle des éruptions majeures observées bien loin du monde ottoman au cours des temps historiques : comment ne pas penser à celles du Tembora (1815) ou du Krakatoa (1882) où la séquence des événements ne différa guère ?

EVLIYÂ Çelebî ne dit rien des sources de son *beyân-ı 'ibret-nümâ*. On peut toutefois supposer que si son informateur était l'un des rares musulmans de Santorin, il n'aurait pas manqué d'en faire mention, ne serait-ce que pour renforcer l'autorité du témoignage. Il nous semble donc vraisemblable que son récit repose plutôt sur ce qu'il entendit raconter par des habitants grecs de l'île – dont on sait qu'il parlait peu ou prou la langue – et qu'il recomposa ensuite à sa manière. Certes, comme le souligne M^{me} TZACHILI, aucune mention n'est faite des émanations de gaz mortels, caractéristiques de l'éruption de 1650, et l'on peut s'en étonner. Mais on ne sait guère sous quelle forme ces colères de la terre furent rapportées à notre voyageur : chez ses informateurs, même après une vingtaine d'années, le souvenir de la dernière en date a pu se mêler à ceux des précédentes qui gardaient peut-être eux-mêmes des traces plus anciennes encore.

Nous avouons ne pas être helléniste et avoir limité nos recherches à des sources écrites dans les principales langues de l'Europe occidentale et en turc. Il se peut donc fort bien qu'un texte en grec, antérieur ou postérieur au récit d'EVLIYÂ et correspondant à celui-ci, ait échappé à notre attention. Mais si tel n'est pas le cas, ce que raconte le voyageur ottoman serait l'ultime écho d'échos grecs parvenant peut-être du fond des âges.

Le présent article n'a d'autre but que de rassembler quelques notes d'un dossier préparatoire à une étude collective à mener en collaboration. Nous y rassemblerons non seulement les textes d'EVLIYÂ Çelebî et de Pîrî Re'îs, mais aussi ceux, en diverses langues, qui concernent l'éruption de 1650 : le père jésuite François Richard, qui se trouvait sur l'île à cette date ; Jean Thévenot qui recueillit le témoignage du supérieur des Capucins de Chio, et quelques autres. Nous nous attacherons en particulier à comparer le récit d'EVLIYÂ Çelebî avec ceux qu'ont laissés les habitants grecs, principales victimes du séisme et sans doute héritiers d'une longue mémoire collective sur ces phénomènes. Mais laissons la parole à notre voyageur ottoman :

Description de l'île des Santorins, porteuse d'exemple admoniteur

Ce sont trois îlots. Quant au plus grand, c'est une île dont [le périmètre] englobe vingt mil.

La forteresse en fut conquise par Piyâle Pa a au siècle de Süleymân Han, à la date de l'année (...)⁹. Auparavant, elle était aux mains des Vénitiens. C'est une construction génoise. C'est une belle forteresse, solidement bâtie en pierre sur un agréable rocher escarpé. Elle a une petite muraille supérieure dont le périmètre est de sept cents pas. Elle a une porte, environ cinquante maisons à l'intérieur, un commandant de la place, des hommes de garnison et un nâ'ib de la Loi canonique¹⁰. Elle était sous l'autorité du kapûdân pa a¹¹. Ordre a été donné de l'enregistrer comme bien hâss¹² des kapûdân, et de la peupler et rendre prospère.

Toute la population est composée de mécréants roméiques. Lorsqu'on commença à conquérir la forteresse de Candie¹³, ces sujets vinrent en renfort avec des présents et dix navires [remplis] de chaux.

Il s'y trouve deux villages semblables aux vergers d'Irem¹⁴, mais il n'y a pas de port. Quel que soit le vent qui souffle, les navires mouillent d'un côté de ces îles en restant à l'ancre. Ce sont des ports naturels qui sont des abris contre les huit vents.

Mais, par un décret secret de Dieu, un îlot apparut entre les îles du Petit-Santorin et du Grand-Santorin¹⁵. Par l'ordre du Vivificateur Tout Puissant, cet îlot s'agrandit d'année en année, on y pratiqua la culture, la terre y était très bonne et la population de cette île y aménagea vergers et jardins.

Exposé, porteur d'exemple admoniteur, de l'action de Dieu Éternel

À proximité de ces îles de Santorin, il y avait une île sans profit qu'on appelait aussi l'île de Santorin et dont le pourtour englobait sept mil. Par un décret secret

9. Le texte de la capitulation accordée à Venise le 3 octobre 1540 fait mention de Santorin parmi les territoires abandonnés aux Ottomans par la République de Saint-Marc pour obtenir la paix et la reprise des relations. Grand-amiral (*kapûdân-ı deryâ*), puis vizir; Piyâle Mehmed Pa a fut commandant des forces navales ottomanes pendant la campagne de Chypre en 1570.

10. Représentant d'un *cadi*, juge de la loi islamique.

11. Grand-amiral de la flotte ottomane, il était également le gouverneur d'un certain nombre de régions, dont celle des Dardanelles, de l'Archipel, etc.

12. Revenu annuel supérieur à 100.000 aspres dont bénéficiaient les vizirs et certains hauts fonctionnaires.

13. La longue guerre (1648-1660) que menèrent les Ottomans pour conquérir la Crète sur les Vénitiens.

14. Paradis terrestre construit par les djinns dans les déserts du sud de l'Arabie pour □eddâd, roi rebelle mentionné dans le Coran.

15. Les îlots de la grande et de la petite Kameni, au centre de la caldera.

de Dieu, un jour parmi les jours à la date de (...), cette susdite île s'embrasa¹⁶. Nuit et jour, elle demeura à l'intérieur d'un feu pareil à celui de Nemrod¹⁷, dont la fumée noire s'éleva jusqu'au plus haut du ciel. Toute la surface de la terre et toute celle de la mer, en bref, le quart [habité] du monde fut illuminé et, de jour comme de nuit, des [sortes de] coups de canon furent tirés, sans limite et sans fin.

Et quels canons étaient-ce là, puisqu'à chacun de leurs coups, toute l'île était agitée de tremblements et que les gens du monde entier étaient pris de peur et d'effroi, disant : « C'est là le signe de la fin des temps ! » Chacun de ces [coups de] canon faisait même un tel fracas et tumulte que, par Dieu ! la marche de la terre en était agitée de tremblements.

Il est impossible d'entendre le bruit d'un canon, œuvre de l'homme, au-delà d'une distance de trois heures [de marche] ou d'une étape. Le tonnerre du ciel ne peut s'entendre au-delà d'une distance d'une journée de marche. Mais, un décret secret de Dieu fit que, par la Puissance de Dieu Vrai, le bruit des canons de cette île s'entendit dans les sept climats et aux quatre coins [du monde] : à Ispahan d'Irak, à Bactres, à Boukhara, en Iran et dans le Touran, en Chine et dans le Mâçîn¹⁸, chez le Fa fûr¹⁹, en Chine du nord et à Khotan²⁰, sur le mont Elbourz, le mont Demâvend et le mont d'Allemagne²¹. Frappés de peur, les gens du monde entier firent d'humbles prières et gémirent, pensant que c'étaient là les signes de l'heure [de la fin du monde]. Plusieurs centaines de milliers de serviteurs de Dieu se repentirent, se purifièrent de ce qui est interdit et firent leur testament.

Il y eut même un jour et une nuit où, dans cette île de Santorin, les [coups de] canon furent tels qu'en Pologne, une ville en fut engloutie par la terre et qu'il en aurait été de même pour un endroit situé dans la plaine du Hihât²², dans le pays de Moscovie. Lorsque cet humble [auteur] reçut congé de la part du emhâl, l'empereur du Daghestan Sultân Mahmûd Han, et alla vers le pays de Moscovie,

16. Des îlots volcaniques surgirent périodiquement à l'extérieur des deux îles principales, mais s'engloutirent dans des délais plus ou moins longs.

17. Le Nemrod coranique, roi tyrannique de Chaldée qui fit jeter dans une fournaise le prophète Ibrâhîm (Abraham) qui refusait d'adorer des idoles.

18. *Mâçîn* a pour justification de rimer avec *Çîn*. Il serait vain d'en tenter une localisation géographique précise.

19. L'empereur de Chine.

20. *Hitâ* et *Huten* valent comme un composé avec allitération, sans grande référence géographique. *Hitâ* semble parfois désigner la Chine du nord par opposition à celle du sud. Quant à Khotan, cette ville de Kachgarie avait perdu toute importance à l'époque d'Evliyâ Çelebî.

21. Il nous semble que, dans l'esprit de l'auteur, ces montagnes imprécises figurent dans l'énumération comme pendant occidental des deux précédentes.

22. Le *Değt-i Kıpçak* – soit la vaste étendue steppique allant du nord-ouest de la Caspienne à l'actuel Kazakhstan – ou, plus précisément dans l'esprit de l'auteur, la steppe du Kouban. Evliyâ Çelebî avait traversé celle-ci en 1666 (cf. ET, vol.VII), soit quatre années avant son voyage à Santorin.

il lui fut accordé de voir ce sol qui avait été englouti. Par l'immense grandeur de Dieu, c'était un gouffre immense au point qu'on n'en aurait pu voir dans ses profonds abysses les entrailles de la terre. Finalement, ce gouffre immense couvrait une étendue de sept étapes et évoquait les vallées de l'enfer.

En bref, cette île de Santorin fut brûlée par le feu de Dieu, les canons de la Puissance [divine] tirèrent et leur tonnerre fut entendu jusqu'au pays de Dûnkârkîz²³ et à celui de Danemark, en Suède et dans le Karôl, dans le Nouveau Monde et dans le Lônçât, en Angleterre et en Hongrie, chez les slôvîn et les Magyars, en Transylvanie, en Valachie, en Moldavie et en Crimée, dans le Daghestan et le Turkestan, chez les Âbâza et en Circassie, au Lazistan et en Géorgie, au Kurdistan, en Perse et dans l'Hindoustan, dans l'Irak Arabe, dans l'Irak Persan et dans l'Irak du Dâdyân²⁴, à Bagdad, à Bassora et dans le Lahsa²⁵, dans le Yémen, à Aden et en Abyssinie, au Tibet, dans le Fûncistân²⁶, dans le pays du Soudan, dans le Kirmânîka, le Ba a-niskî et le Dâcû, à Rûmeylet^a l-Himâl²⁷, chez les bédouins du Bournou, en Berbérie, à Âfnû²⁸, à Fès, à Marrakech, à Tlemcen, à Tanger, à Alger, à Tunis, à Tripoli, au Caire et à Jérusalem, à Damas, en Anatolie et dans le Roum, à Kızıl Elma²⁹ et jusqu'au fond des pays des Francs, en bref, dans toutes les grandes villes des sept climats et dans celles qui se trouvent sur tous les rivages des mers Méditerranée et d'Oman, de la Caspienne, de la mer Rouge et de la mer d'Ormuz, de la mer de l'Océan, de celle de Muğaylân³⁰ et de la mer des Ténèbres³¹, et, dans le pays de Roum, on disait : « La fin du monde arrive ! »

Semblables aux mines [qu'on fit exploser] à Candie, ces pierres enflammées de cette île de Santorin, de la dimension de coupoles de hammams ou de mosquées, furent même projetées en l'air, toutes retombèrent en mer et envahirent les mers du monde. Mais, par un décret secret de Dieu, quelles pierres enflammées étaient-ce donc là, puisqu'un enfanton impubère est capable d'en porter, qui ont la dimension d'une coupole de hammam, que ces pierres blanches comme

23. Dunkerque, où, contre toute vraisemblance, Evliyâ Çelebî prétend être allé à deux reprises, en 1664 et en 1665 (ET, I, p. 108 ; X, p. 78).

24. La Mingrêlie.

25. La côte de l'actuelle Arabie saoudite sur le golfe Persique constituait alors depuis environ un siècle un beylerbeylicat ottoman.

26. Dans le Soudan actuel. Evliyâ Çelebî relate le voyage qu'il y fit en 1671 (ET, X, p. 847 sq).

27. Au Soudan. Evliyâ Çelebî prétend y avoir vu en 1671 la ménagerie du roi Salomon (ET, X, p. 918).

28. Nous supposons qu'il s'agit de Sidi Ifni, sur la côte atlantique du Maroc.

29. « La Pomme Rouge », terme mythique de la migration des peuples turcs et qui fut longtemps identifiée avec Rome.

30. Il faut vraisemblablement comprendre « mer de Magellan ».

31. L'océan Ambiant des géographes musulmans médiévaux, dont Evliyâ Çelebî fait mention plus loin et par rapport auquel il a bien du mal à situer les mers effectivement découvertes par les Européens depuis la fin du XV^e siècle, dont l'existence avait été tôt connue chez les Ottomans.

du coton ont flotté à la surface de la mer sans y sombrer jamais, morceau par morceau, et cela jusqu'à la montagne de Kâf³² et à la mer des Ténèbres.

Durant de nombreuses années, les pierres semblables à l'amadou allèrent en flottant, morceau par morceau, à la surface de la mer, poussées par les huit vents. En flottant, elles allèrent même sur la mer au-delà du détroit de Sebte³³, débouchant dans l'océan Ambient, puis, par la mer de Mul ayân, sur le Nouveau Monde et, du côté de l'Orient, par la mer d'Oman, jusqu'à la mer de Chine et de Mâçîn. Avec des vents violents de surôit, les pierres allèrent à slâm-bol³⁴ puis, de là, par la mer Noire, jusqu'à la forteresse d'Azov, par le fleuve Don jusqu'au pays de Moscovie et, par le détroit de la forteresse de Kilî³⁵ et par le fleuve Danube, jusqu'aux pays allemands, cela afin de montrer à la population du monde que ces pierres de Santorin manifestaient ce qu'est une action de Monseigneur le Créateur. Chacun demeura frappé d'émerveillement, le doigt dans la bouche [en signe de stupéfaction].

Plusieurs milliers de pierres de la dimension d'une coupole de hammam arrivèrent même en flottant au port d' slâm-bol. On les débita en centaines de milliers de pierres et on en fit des pierres à poncer les pieds dans les hammams. C'étaient des pierres légères qui, telles des éponges, ne sombrent pas dans l'eau et dont on aurait dit qu'elles étaient de l'amadou. En vérité, un enfant de cinq ans soulevait des morceaux de pierre de la dimension d'une meule de moulin.

C'était un étonnant spectacle d'une action de Dieu que, du fait de la violence du feu de cette île, si des navires se trouvaient à dix mil au large de celle-ci, leurs voiles s'embrasaient. La responsabilité en retombe sur celui qui l'a raconté!

J'avais déjà entendu tous les tonnerres des canons. Louange à Dieu ! le premier jour de l'année 1081³⁶, cet humble [auteur que je suis] vit les gouffres dans le sol semblable à de la cendre et je demurai dans le monde de la stupéfaction. Verset : Dieu est le Tout-Puissant sur toutes choses³⁷ !

Depuis que cette île a brûlé à cause du feu de la Puissance, (...) années se sont écoulées. Lorsque nous la vîmes, le sol était encore chaud.

Le grand-vizir³⁸, quant à lui, embarqua sur une felouque (filika), contempla tout et demeura dans le monde de la stupéfaction.

32. Le Caucase, ou toute montagne d'une altitude exceptionnelle.

33. Ceuta, aujourd'hui enclave espagnole sur la côte marocaine, face à Gibraltar.

34. « La pleine d'Islam », étymologie populaire sur le nom d'Istanbul.

35. Kilia, sur la branche septentrionale du delta du Danube. Aujourd'hui en Roumanie.

36. 21 mai 1670.

37. Coran, II, 20, 106, 109, 148, 252, 284, dans cette seule sourate.

38. Köprülü Ahmed Paşa, grand-vizir de 1661 à sa mort en 1676.

Bibliographie et abréviations

- (Anonyme), [Atlas des possessions de Venise et de l'Archipel], Venise, G. F. Canotis, vers 1571.
- (Anonyme), *Relation d'une nouvelle isle de Santorin, sortie du fond de la mer*, Paris, J. Édouard, 1708.
- H. BECK, éd., *Santorin. Der Werdegang eines Inselvolkans und sein Ausbruch, 1925-1928*, 3 vol., Berlin, 1936.
- [Benedetto BORDONE], *Libro di Benedetto Bordone. Nel qual si ragiona de tutte l'Isole del mondo con li lor nomi antichi & moderni, historie, fauole, & modi del loro ui uere, & in qual parte del mare stanno, & in qual parallelo & clima giacciono*, Venise, Nicolo d'Aristotile dit Zoppino, 1528.
- [Marco BOSCHINI], *L'Arcipelago Con tutte le Isole Scogli Secche, e Bassi Fondi, con in mari, golfi, seni, porti, città, e castelli ; nella forma che si vedono al tempo presente. Con vna succinta narratiua de i loro nomi, Fauole, & Historie, tanto antiche quanto moderne*, Venise, Francesco Nicolini, 1658.
- [Cristoforo BUONDELMONTE], *Description des îles de l'Archipel, par Christophe Buondelmonti. Version grecque par un anonyme, publiée d'après le manuscrit du Sérail avec une traduction française et un commentaire par Émile Legrand*, I, Publications de l'École des Langues Orientales Vivantes, 4^e série, tome XIV, Paris, Ernest Leroux, 1897.
- Georges Bernard DEPPING, *La Grèce, ou Description topographique de la Livadie, de la Morée et de l'Archipel, contenant des détails curieux sur les mœurs et usages des habitans de ces contrées*, III, Paris, Ferra jeune, 1823.
- C. DOUMAS, « Eruptions of the Santorini Volcano from Contemporary Sources », *Thera and the Aegean World. Proceedings of the second International Scientific Congress*, éd. C. Dumas, Londres, 1978, p. 819-823.
- Robert DANKOFF, *An Evliya Çelebi Glossary. Unusual, Dialectal and Foreign Words in the Seyahat-name*, Sources of Oriental Languages and Literatures, 14, Department of Near Eastern Languages and Civilizations, Harvard University, 1991.
- EI¹, EI² = *Encyclopédie de l'Islam*, 1^{re} édition (Leyde-Paris, 1910-1934), 2^e édition (Leyde-Paris, depuis 1960).
- Francesco PIACENZA, *L'Egeo redivivo o' sa la chorografia dell'Arcipelago, e dello stato primiero, & attuale di quell'Isole, Regni, Città, Popolationi, Dominij, Costumi, Sito, & Impresa, con la breue descrizione particolare ssì del suo*

- ambito littorale, che della Grecia, Morea, o' Peloponnese, d Candia, e Cipri, Modène, 1688.*
- Ferdinand-André FOUQUÉ, *Santorin et ses éruptions*, Paris, G. Masson, 1879.
- W. FRIEDRICH, *Feuer im Meer. Vulkanismus und die Naturgeschichte der Insel Santorin*, Heidelberg-Berlin-Oxford, Spektrum Akademischer Verlag, 1984.
- J. KELLER, « Summary on the Progress in Vulcanology », *Thera and the Ægean World*, III, Londres, 1990.
- Athanase KIRCHER, *Mundi subterranei*, IV, Amsterdam, 1668.
- Louis LACROIX, *Îles de la Grèce*, Paris, Firmin Didot frères, 1853.
- S. P. LAMBROS, « Récit inédit sur l'éruption de 1650 au voisinage de l'île de Thira », *Bulletin de la Société Historique et Nationale de Grèce*, II, Athènes, 1885, p. 107-111.
- Dimitrīs LOUPIS, *O Piri Re'is (1485-1553), khartografei to Aigaiou. Ê othomaniki khartografia kai î limnî tou Aigaiou*, Athènes, Trouxalia, 1999.
- (Anonyme), *Merckwürdige Nachricht von der neuen ohnlängst entstandenen insul Santorin die im Archipelago durch unterirdische krafft in die Höhe getrieben worden wobey die Uhrsachen gründlich untersucht die wundervollen Phaenomena deutlich erkläret und mit "observationibus" und "experimentis" erläutert werden*, s. l., 1709.
- abbé PÈGUES, *Histoire et phénomènes du volcan et des îles volcaniques de Santorin, suivis d'un coup d'œil sur l'état moral et religieux de la Grèce moderne*, Paris, Imprimerie Royale, 1842.
- Charles PELLEGRINO, *L'Atlantide découverte : Une odyssee archéologique*, Paris, 1994.
- PİRİ Re'is, *Kitâb-ı Bahriye*, éd. Ertuğrul Zekâi Ökte, 4 vol., Ankara, Ministère de la Culture et du Tourisme de Turquie, 1988.
- Thomaso PORCACCHI, *L'isole piv famose del mondo, descritte da Thomaso Porcacchi da Castiglione Arretino e intagliate da Girolamo Porro Padovano (...)*, Padoue, Paolo et Francesco Galignani, 1620.
- P. François RICHARD,
Relation de ce qui s'est passé de plvs remarquable à Sant-Erini isle de l'Archipel, depuis l'établissement des Peres de la Compagnie de Iesvs en icelle. Avec la declaration de plusieurs choses memorables touchant le rit & la creance des Grecs de ce temps, & touchant les feux sous-terrains qui sortirent du fond de la mer l'an 1650, avec plusieurs prodiges (...), Paris Sébastien Cramoisy, 1667.

- Markos Ab. ROUSSOS, *Santorini. To nìsi tis fôtias*, Athènes, Deutera Ekdoti, s. d.
- Antoine SALLÈLES, *L'Archipel de Santorin. Étude du relief et de son évolution*, Toulouse, E. Privat, s. d.
- R. A. SKELTON, *Benedetto Bordone Libro (...) de tutte l'Isole del Mondo*, Venice, 1528, *Theatrum Orbis Terrarum*, Amsterdam, 1966.
- [Bartolomeo delli SONETTI], *Isolario di Bartolomeo dalli Sonetti*, Venise, Guglielmo di Piancerretto, vers 1485.
- Alfons STÜBEL, *Geschichte und Beschreibung der vulkanischen Ausbrüche bei Santorin, von der ältesten Zeit bis auf die Gegenwart*, Heidelberg, F. Bassermann, 1868.
- [Jean THÉVENOT] *Relation d'un voyage fait au Levant. Dans lequel il est curieusement traité des Estats sujets du Grand Seigneur, des Mœurs, Religions, Forces, Gouvernemens, Politiques, Langues & Coutumes des Habitans de ce Grand Empire. Et des singularitez particulieres de l'Archipel, Constantinople, Egypte, Pyramides, Mumies, Deserts d'Arabie, la Mecque (...)*, Paris, Louis Billaine, 1665.
- Iris TZACHILI, « A description of a 17th century explosion of the Santorini volcano », *Natural Disasters in the Ottoman Empire. Halcyon Days in Crete III. A Symposium Held in Rethymnon, 10-12 January 1997*, Rethymnon, Crete University Press, 1999, p. 193-205.
- Théodore VIRLET D'Aoust, *Histoire des Kaimenis ou îles volcaniques nouvelles du golfe de Santorin dans l'archipel de la Grèce*, Clichy, M. Loignon, [1866].
- Bartolomeo ZAMBERTI, *Isolario ovvero carte del mare Egeo*, Venise, Guglielmo di Piancerretto, s. d. (vers 1485).

Les poussières de l'effacement

Gamal Ghitany, traduit de l'arabe par Khaled Osman

Éditions du Seuil, Paris, 2008, 423 pages, 24 €.

Gamal GHITANY est né en 1945, en Égypte. Dès l'âge de dix-sept ans, il publie son premier recueil de nouvelles. Contrairement à son maître, Naguib MAHFOUZ, Gamal GHITANY a beaucoup voyagé. Le passage de la soixantaine a renforcé son angoisse, qui frôle aujourd'hui la panique. Une opération subie aux États-Unis lui a fait craindre de mourir « en exil ».

Depuis une dizaine d'années, cet écrivain égyptien rédige des Carnets. Cet ouvrage porte le numéro cinq mais c'est le seul traduit en français. Il y explore sa mémoire à la recherche des « poussières » qui ont résisté à « l'effacement ». De nombreux souvenirs de voyages apparaissent mais les chapitres les plus émouvants concernent le quartier de son enfance, dans le vieux Caire. Plusieurs portraits rappellent *La mystérieuse Affaire de l'impasse Zaaferâni* (Actes Sud, Paris, 1997).

En évoquant le salon de coiffure de son enfance, il redevient le petit garçon terrorisé par le barbier. Il se souvient de l'ingénieur Abou GHAZALA qui savait détourner les installations électriques pour offrir la lumière aux familles les plus pauvres.

Mais tous ses souvenirs sont aussi l'occasion de s'interroger sur les mécanismes de la mémoire : que reste-t-il une fois que l'oubli a fait son œuvre ? Comment garder trace de ceux que nous avons croisés, des êtres qui nous étaient chers, des femmes que nous avons aimées, des lieux que nous avons traversés ? « Où se produit cette sélection ? Qui en est le maître d'œuvre ? »

Il aimerait pouvoir oublier les mauvais souvenirs, comme ce jour d'octobre 1966 où il a été arrêté pour des raisons politiques : « Ne viendra-t-il pas un jour où nous pourrions plier la mémoire à notre volonté, convoquant ce que nous désirons et repoussant ce que nous abhorrons ? »

D'ailleurs tous ces récits ne sont pas forcément conformes à la réalité : ils sont enrichis par l'auteur, transformés par l'écriture. Soulignons le remarquable travail d'écriture qui fait de cet auteur l'un des plus grands écrivains contemporains de langue arabe. Il est de plus servi par une brillante traduction.

Sous le Croissant et sous la Croix

Mark R. Cohen, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard
Éditions du Seuil, Paris, 2008, 447 pages, 24 €.

L'auteur, professeur de *Near Eastern Studies* à l'Université de Princeton, s'est interrogé, au milieu des années 80, afin de comprendre « la différence entre les relations entre les juifs et les musulmans, d'une part, les juifs et les chrétiens, de l'autre, au Moyen Âge. » Ce travail a été publié aux États-Unis en 1994. Dans sa nouvelle introduction à l'édition française de 2008, l'auteur ajoute : « Je crois que son message historique est clair face à toutes les tentations de lire le passé à la lumière du présent. J'espère que cette nouvelle édition, [...], continuera de contribuer à une interprétation modérée et historique du sujet, à la fois en Occident et au Moyen-Orient. »

Deux questions fondamentales sont traitées dans ce livre : Pourquoi les relations judéo-musulmanes furent moins marquées par l'intolérance et la violence que les relations judéo-chrétiennes au Moyen-âge ? Comment peut-on expliquer le caractère limité des persécutions et de l'intolérance à l'égard des juifs dans le monde musulman ?

Dans le premier chapitre, intitulé *Mythe et contre-mythe*, l'auteur s'élève contre le mythe de l'utopie interconfessionnelle qui présentait l'islam médiéval comme un havre de paix pour les juifs qui étaient alors systématiquement persécutés par les chrétiens. Ce mythe est présent chez les juifs dès le xv^e siècle, dans la lettre d'Isaac SARFATI, un juif français vivant en Turquie, qui encourage ses compatriotes à trouver refuge dans le monde musulman. Au xix^e siècle, l'utopie interconfessionnelle est utilisée pour servir un objectif politique important : l'Europe libérale devait donner l'égalité politique aux juifs. Cette thèse est largement reprise aujourd'hui dans les publications arabes pour montrer que c'est le sionisme politique qui a mis fin à l'harmonie millénaire qui avait jusque-là caractérisé le Moyen-Orient.

Pour répondre à ces interrogations fondamentales, l'auteur examine de façon détaillée les statuts juridique, économique, social et religieux des juifs en terres d'islam et de chrétienté, pour conclure : « On peut seulement espérer que, quand un juste règlement politique du conflit israélo-

palestinien aura été trouvé, quand les Arabes et les Juifs auront chacun leur État et vivront côte à côte pacifiquement, les juifs et les musulmans se souviendront des périodes où ils vécurent ensemble sans grandes violences, où le judaïsme exerça une profonde influence sur les débuts de l'islam et où, à l'inverse, l'islam et la culture arabe exercèrent une profonde influence sur le judaïsme et sur les juifs. »

Yohanan LAMBERT

En Pologne, après la Libération

Ionas TURKOV, traduit du yiddish par Maurice PFEFFER
Éditions Calmann-Lévy, Paris, 2008, 293 pages, 20 €.

Ionas TURKOV (1898-1982) a été avant-guerre acteur, metteur en scène, directeur de troupe de théâtre et dramaturge à la Libération, il est devenu président de l'Union des gens de lettres, journalistes et artistes juifs en Pologne et a été chargé à la radio d'État des émissions en langue yiddish.

Il a rédigé trois volumes de souvenirs : *C'était ainsi, 1939-1943, la vie dans le ghetto de Varsovie* (éditions Austral, 1995), *La lutte pour la vie* (Honoré Champion, 1995) et *En Pologne, après la Libération*.

Dans ce troisième volume, Ionas TURKOV y raconte l'après-guerre en Pologne. Il relate la désillusion progressive des juifs qui, après la Libération, avaient espéré commencer une vie nouvelle dans un pays démocratique et qui furent confrontés à un antisémitisme virulent marqué par des meurtres et des pogroms, mais aussi par la montée en puissance des communistes dans l'appareil d'État.

Il raconte son quotidien à Lublin, sa fille resté à Varsovie, la nécessité, toujours, de dissimuler sa judéité. Il décrit aussi ses problèmes professionnels, à la radio juive, sa convocation au Ministère des affaires étrangères pour avoir voulu déconseiller aux expatriés de rentrer en Pologne.

Il parle des enfants juifs rescapés, des rançons parfois exigées pour leur restitution, et des foyers d'accueil. De la prudence dont il fallait toujours faire preuve. C'est ce triste constat, cette « décevante liberté », qui a conduit

Ionas TURKOV à s'exiler définitivement, d'abord aux États-Unis, puis en Israël en 1966. Il y mourut en 1982.

Yohanan LAMBERT

Mon heure sur la terre

Claude VIGÉE, Éditions Galaade,
Paris, 2008, 925 pages, 39,90 €.

Né en 1921 à Bischwiller, en Alsace, Claude VIGÉE a connu l'errance : à 20 ans, il adhère à Toulouse au mouvement clandestin l'Action juive. Face à l'ampleur de la menace, il s'exile en 1942 aux États-Unis : plus de quarante membres de sa famille seront victimes de la Shoah.

Il enseignera la littérature française à Boston jusqu'en 1960. À cette date, il partira s'installer à Jérusalem, apprendra l'hébreu et enseignera la littérature à l'université de Jérusalem jusqu'en 1984.

Cet ouvrage rassemble l'ensemble de ses poèmes, de 1936 à aujourd'hui. Les poèmes de l'enfance alsacienne sont placés à la fin du livre, juste après les dernières œuvres écrites après la mort de son épouse, en 2007.

Michèle FINCK et Anne MOUNIC analysent dans la préface la double paternité spirituelle de Claude VIGÉE : biblique avec Jacob et musicale avec MOZART.

« Si l'œuvre poétique de VIGÉE est bâtie sur un jeu de contrepoint entre la « lutte » et la grâce, entre Jacob et MOZART, un poème majeur, centre de gravité de ce livre-destin, le long poème « Noyau pulsant » de *Délivrance du souffle*, confronte les deux figures sous le signe d'une même métaphore du « feu » créateur. »

Yohanan LAMBERT

Les écrits d'Etty HILLESUM

Édités sous la direction de Klaas A. D. SMELIK,

Traduits du néerlandais et de l'allemand par Philippe NOBLE,

Éditions du Seuil, Paris, 2008, 1081 pages, 35 €.

Etty HILLESUM (1914-1943) ne nous était connue jusqu'à ce jour que par la publication de fragments de journal et de correspondance : *Une vie bouleversée* (Seuil, 1985) et *Lettres de Westerbork* (Seuil, 1988). Pourtant ces quelques extraits ont rendu inoubliable la figure de cette jeune femme juive d'Amsterdam morte à Auschwitz à l'âge de vingt-neuf ans.

Cet ouvrage publie l'intégralité de ses écrits. Avant son départ définitif pour le camp de Westerbork, elle avait remis à son amie Maria TUINZING les cahiers contenant le journal qu'elle avait tenu à Amsterdam. Au cas où elle ne reviendrait pas, elle lui demanda de les apporter à l'écrivain Klaas SMELIK pour les faire publier. Ils furent dactylographiés mais aucun éditeur ne les accepta dans les années 50 du siècle dernier. La fondation Etty HILLESUM décida de publier l'intégralité des textes en 1984.

Cette édition comprend trois parties. La première contient le texte intégral des dix cahiers conservés de son journal (le cahier numéro 7 restant actuellement introuvable). La seconde reprend, par ordre chronologique, toutes les lettres d'Etty dont nous disposons. Enfin, la dernière rassemble quelques lettres écrites à Etty par ses correspondants.

Cet ouvrage donne une image riche, nuancée et authentique d'une jeune femme d'exception. Il ne s'agit pas d'une sainte étrangère au monde mais d'une personnalité forte et libertine, aimant la vie et tentant de maîtriser ses dons intellectuels et artistiques.

C'est aussi un journal intime reflétant la chronique minutieuse d'une passion, avec ses crises de jalousie et ses moments exaltants. Ses descriptions, même aux moments les plus tragiques, reflètent son humour et son talent satirique.

Enfin ces écrits nous confrontent au mystère d'un cheminement spirituel. Éloignée de sa religion d'origine, lectrice des Évangiles et de Saint Paul, elle vécut, en dehors de toute idée de conversion, une véritable expérience de Dieu.

SALADIN

Anne-Marie EDDÉ, Éditions Flammarion,
Paris, 2008, 757 pages, 26 €.

Anne-Marie EDDÉ est historienne, spécialiste du Moyen Âge arabe. Elle dirige l'Institut de recherche et d'histoire des textes. Elle a publié des travaux sur la dynastie des Ayyoubides, fondée par SALADIN et sur l'histoire de la Syrie aux XII^e et XIII^e siècles.

Ce sultan kurde (1137-1193) est passé à la postérité comme le champion d'un islam triomphant : il a chassé la dynastie chiites des Fatimides du Caire, réuni les musulmans en étendant son pouvoir sur Damas et sur Alep et porté un coup fatal aux Croisades en libérant Jérusalem.

C'est pour toutes ces raisons que SALADIN constitue une figure mythique : tous les dirigeants arabes du XX^e siècle se réclament de lui. De nombreux poètes et artistes exaltent sa mémoire. À Damas, son mausolée est un lieu de pèlerinage toujours fréquenté. Même en Occident, ses adversaires chrétiens éprouvaient de l'admiration pour ce personnage hors normes.

S'efforçant de faire la part de l'imaginaire et de la réalité, Anne-Marie EDDÉ replace le personnage dans l'époque tourmentée qui fut la sienne. Elle décrit l'ascension d'un homme doté d'un grand sens politique, qui parvint à étendre sa domination du Nil à l'Euphrate, du Yémen à la Mésopotamie. Un homme authentiquement intéressé par la vie religieuse comme par la foi qui lui valut son surnom de *Salah ad-Din*, « rectitude de la religion. » Il était soucieux d'appliquer la loi musulmane, sans concessions mais sans excès non plus, notamment à l'égard des communautés juives et chrétiennes qu'abritait son empire.

Yohanan LAMBERT

Hugues DE DIANOUS DE LA PERROTINE

17 octobre 1914 – 23 septembre 2008

Hugues Jean de DIANOUS est né à Lyon le 17 octobre 1914. Archiviste-paléographe, Conseiller des Affaires Étrangères, il a été en poste diplomatique ou consulaire en Chine, en Syrie, en Afghanistan, à Chypre, en Turquie, au Kenya, en Mauritanie, au Sénégal, en Guinée Bissau et en République du Cap-Vert. En plus des Palmes Académiques, de l'Ordre National du Mérite et de la Légion d'Honneur, il a reçu la médaille d'Honneur des Affaires Étrangères pour son attitude lors de la guerre civile chinoise, durant les combats de Hai-Hao, sur l'île de Hainan, en 1949.

Licencié en lettres, diplômé de l'École Nationale des Langues Orientales vivantes, titulaire du diplôme technique de bibliothécaire, breveté du Centre des Hautes Études administratives sur l'Afrique et l'Asie moderne et membre de l'Académie des Sciences d'Outre-mer. En 1985, il est traducteur et secrétaire général du Centre d'Études baltes à l'Institut National des Langues Orientales et Civilisations Orientales de Paris.

Son intérêt pour les langues ne se limitait aux langues orientales vivantes, mais aussi à toutes formes de dialectes et patois. Parmi ses livres se trouvait, entre autres, un livre volumineux de hiéroglyphes d'Égypte, une grammaire comanche, une grammaire aborigène d'Australie, une autre de waloff du Sénégal ainsi que des dictionnaires d'une langue à une autre sans passer par le français, dictionnaire copte-araméen, bref... le monde entier était sur les étagères de sa bibliothèque.

Après le décès de Claire, en janvier 1996, qu'il avait rencontrée et épousée en Chine en 1949, il séjourne de plus en plus souvent chez son fils, Jean-Marie, résident en Australie Occidentale, chez qui il s'installe définitivement à partir de 2005. Le changement avec la vie parisienne et ses échanges culturels est notable. Rien de tout cela n'y existe vraiment. Son seul ami, le Professeur MARCHAND (rencontré en 1996), sinologue et historien consacré entièrement aux navigateurs français du ^{xvi}^e et ^{xviii}^e siècles, décédé en 2004, le laisse dans la solitude de ses souvenirs. Malgré la présence de ses petits-enfants, de sa belle-fille japonaise, Emiko, et de Jean-Marie, les années suivantes ressemblent à un exil. Ses derniers mois à vivre, il ne lisait plus mais aimait que lui soit lu un livre qui lui était cher : *Voyage autour de ma chambre*, qu'il avait reçu comme prix de devoir de vacances en 1923. Il avait 9 ans.

Alors ces lignes du Tao de LAO-TSEU me viennent à l'esprit :

Sans franchir le seuil

Connaître l'univers

Sans regarder par la fenêtre

Entrevoir la voie du ciel.

Le plus loin on se rend

Moins on connaît.

Ainsi le sage

Connait

Sans avoir besoin de bouger

Comprend

Sans avoir besoin de regarder

Accomplit

Sans avoir besoin d'agir

Jean-Marie DE DIANOUS

(son fils)

Un pur produit des Langues O'

Voici déjà assez longtemps, j'avais eu l'occasion de relater dans ces mêmes colonnes¹ quelques souvenirs du temps où, fraîchement doté d'un diplôme émanant de la rue de Lille, je découvrais, ébloui, un véritable Orient hors des livres. De grands aînés, prudents mais toujours enthousiastes, y guidaient mes jeunes pas sur les mêmes sentiers qu'ils avaient jadis frayés eux-mêmes à la suite de plus aînés encore. J'ai narré ce que fut, auprès de Marcel GRISARD, consul général à Smyrne, mon initiation aux subtilités de la traduction du turc ottoman ou moderne. Hugues-Jean DE DIANOUS était son cadet de quelques années et ami de longue date. Il fut son successeur dans cette même échelle du Levant. Je l'ai rencontré pour la première fois au cours d'une réception à l'ambassade de France à Ankara, à l'occasion de la visite du général DE GAULLE, donc en octobre 1968. Mais les échos de sa renommée étaient parvenus depuis longtemps jusqu'à moi dans le milieu des *Intras*² où le personnage était entouré depuis longtemps d'un halo de

1. « Madeleine au sang et prêtantaine au présent antérieur », *Bulletin de l'Association des Anciens Élèves*, novembre 1993, p. 41-76.

2. Officiers de Marine, branche Interprétariat et Transmissions, antérieurement ORIC, « Officiers de Réserve Interprètes et du Chiffre ». Jusqu'à la récente réforme des Réserves, il s'agissait de l'un des débouchés traditionnels où les diplômés de la rue de Lille pouvaient s'acquitter dans de bonnes – voire d'excellentes – conditions de leurs obligations militaires.

légende. En tout cas, cette brève rencontre sous les ors de la République au bord du Bosphore m'avait laissé ébloui : un tour du temps et des mondes mené tambour battant et verre en main, il savait tout...

Je l'ai revu l'année suivante sur la terrasse du consulat de Smyrne, dominant le *Kordon* et sa rangée de palmiers au bord du golfe aux lourdes senteurs d'eau, de figues et de tabac. Il y buvait je ne sais plus quoi, mais en tout cas des vers en provençal récités en alternance avec un ami félibre. Puis, lorsque son activité diplomatique le lui permettait, nous nous retrouvions dans ces fameux « voyages d'étude et d'information » de l'Intra-Marine qui nous longtemps menèrent en uniforme de Finlande en Grèce et du Portugal en Turquie. Sa curiosité était sans borne, une remarque en entraînant une autre, emportant l'interlocuteur dans une concaténation de données hétéroclites de prime abord, mais qui prenaient peu à peu des formes inattendues, volutes de pensées s'étirant, s'enroulant, s'entrecroisant. On passait de la Baltique à la Birmanie, puis à la Guinée-Bissau. Plaisir de savoir, plaisir de communiquer.

Nous nous sommes bien souvent retrouvés à Paris au tournant de ce siècle. Lui, toujours disert, malicieux, curieux de tout.

Une longue vie bien remplie au cours de laquelle on n'imagine pas qu'il ait pu connaître une minute d'ennui.

Il nous manque déjà.

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT

Directeur de recherche Émérite au CNRS

Ancien Président de l'Association

L'inoubliable Monsieur DE DIANOUS, l'érudit à la pensée claire !

Comment saisir un instant privilégié dans le cours d'une amitié sans faille ? C'est pourtant ce que nous tenterons de faire, en choisissant, parmi les images fugaces de nos souvenirs, celles qui ont marqué notre rencontre avec ce personnage exceptionnel que fut Hugues Jean DE DIANOUS DE LA PERROTINE.

À l'occasion du 150^e anniversaire de la publication du *Kalevala*, le 13 mars 1985 débute à l'École normale supérieure de Paris, la première partie du colloque : *Le monde kalévaléen en France et en Finlande avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes* ; la seconde partie se déroulera en

Bretagne, à Riec-sur-Belon.¹ L'amphithéâtre de la rue d'Ulm accueille un orateur hors du commun qui, pendant plus d'une heure, va faire revivre des personnages plus guère connus que des ouralistes, *les traducteurs du Kalevala en français* : Louis LÉOUZON LE DUC (1815-1889) et Jean-Louis PERRET (1895-1968). Heureuse et symbolique conjoncture réunissant trois savants, chacun représentatif d'un siècle : si le premier vécut entièrement au XIX^e, le deuxième était pour l'essentiel du XX^e, le troisième, leur apologiste, appartenait par son style au XVIII^e. La nature généreuse du conférencier – qui n'est autre que Monsieur DE DIANOUS, on l'aura compris – le porte au partage, aussi, tout à sa passion de communiquer ses connaissances, se sent-il dégagé des mesquines contingences temporelles. Aux rappels pressants du modérateur l'invitant à conclure, il répondra chaque fois calmement « j'y viens, Monsieur ! ». Au désespoir du président de séance, mais pour le bonheur de l'auditoire, son temps de parole sera allègrement dépassé, presque doublé. Il faut lire dans les *Actes du colloque* le texte de cette conférence magistrale, il ne compte pas moins de 61 pages et 185 notes !

C'est le lendemain de ce jour mémorable, dans le train qui nous emmène vers le Finistère mystérieux, au cœur du pays bretonnant que nous allons véritablement faire connaissance. Peut-on imaginer causeur plus brillant qui alliait la courtoisie du diplomate à l'érudition du chartiste ? Sa passion philologique – il étudia jusqu'à cent langues - et son amour de l'histoire qu'il voulait synthèse, mais dont il savait éclairer en paléographe sourcilieux les ténébreux arcanes, nous entraîna dans un voyage extraordinaire. L'Afrique, l'Asie, l'Europe où il avait servi le Quai d'Orsay, furent parcourues à pas de géant avec des arrêts prolongés sur la politique, la langue, l'écriture des peuples évoqués, assortis d'anecdotes savoureuses. Mes simples questions, qui n'étaient pas celles de l'empereur Jaune à son ministre Qui-po, mais bien d'un élève à son maître, recevaient des réponses précises, argumentées, car il n'usait pas de ce subterfuge malhonnête consistant à répondre à une question par une autre qui est le fait des avaricieux, des retors ou des ignorants. L'une d'entre elles me revient en mémoire : lui ayant un jour demandé pourquoi le sanscrit n'était pas enseigné au lycée, à côté du grec et du latin, il me répondit que les tentatives faites dans le passé n'avaient pu être poursuivies faute d'enseignants, puis il ajouta d'un air entendu : « Évidemment, vous avez vous-même étudié cette langue ! » Ayant avoué

1. Cf. H. KIRKINEN et J. PERROT : *Le monde kalévaléen en France et en Finlande avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes*. Actes du colloque tenu à Paris et à Riec-sur Belon du 13 au 16 mars 1985. A.D.E.F.O.- Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris / S.K.S., Helsinki. 302 p.

mon ignorance, je m'enquis confus : « Et vous ? » Surpris, il exhiba un livre à la couverture passablement fatiguée en déclarant : « Ma grammaire sanscrite, elle ne me quitte jamais ! ».

Docteur Christian MALET

Membre correspondant de l'Académie des Sciences d'Outre-mer

Ancien élève en arabe, chinois, finnois et russe

*

* *

Françoise GRENOT-WANG

17 décembre 1949 – 9 décembre 2008

Le 9 décembre 2008, à la veille de son retour annuel en France pour l'habituelle assemblée générale de Couleurs de Chine, l'association qu'elle avait fondée, un incendie qui a ravagé la maison de bois où vivait Françoise GRENOT-WANG à Danian¹, en pays Miao, au Sud de la Chine, a coûté la vie à cette femme exceptionnelle.

Plusieurs d'entre nous, anciens élèves de chinois, ayant estimé que la tâche cruelle d'évoquer son souvenir devait m'incomber, c'est avec une très profonde tristesse que je m'en acquitte ici. Je suis en effet une des rares à pouvoir témoigner que la passion de « Fanfan » pour la Chine, avant qu'elle ne se lance totalement dans ce combat pour la sauvegarde de la culture Miao et la scolarisation des filles, remonte à notre adolescence.

Chez les Miao, on l'appelait Fangfang, mais pour nous, ses amis d'enfance et de l'Inalco, comme pour sa famille, c'était Fanfan. La belle Fanfan, disions-nous, car si je l'ai connue quand elle n'avait pas quatre ans, à treize ans, elle était éblouissante de grâce. Aussitôt après son bac, elle était venue me rejoindre aux Langues O' en chinois.

En mai 68, nous montions la garde rue de Lille et nombre d'entre nous garderons le souvenir de Fanfan à cette époque, assise aux pieds de la statue de Sylvestre DE SACY, avec son serpent sur l'épaule - une bien inoffensive couleuvre. Poursuivant ses études de chinois, et vivant avec Patrick DONATI, dont elle a eu deux filles, Nadia puis Chloé, Fanfan accompagnait des groupes de touristes en Chine, ce qui lui en a donné une vaste

1. Province du Guangxi (Chine)

connaissance pratique, mais elle a aussi collaboré à des guides (notamment le Guide bleu Chine du Sud Ouest). Elle a travaillé à Pékin, puis a été recrutée par Médecins sans Frontières dans le Sud de la Chine. Séparée depuis assez longtemps du père de ses filles, elle s'était mariée en 1989 avec WANG Yang, avec qui elle vécut à Paris puis en Chine. Cette union ne résista pas à leur installation à Guilin². Ses filles étant autonomes, Fanfan décida de se consacrer au projet qui lui tenait à cœur. Couleurs de Chine naquit en 1990, avec comme objectif initial de développer en France la connaissance des ethnies de Chine du Sud, qui évolua, à partir de 1998 en se concentrant sur le pays Miao et la scolarisation, d'abord des filles puis progressivement de tous les enfants. À l'heure actuelle, environ 2500 enfants sont scolarisés et parrainés. Toute la région de Danian a bénéficié de l'inlassable activité de Françoise GRENOT-WANG qui accueillait aussi de nombreux touristes, souvent parrains d'enfants Miao, pour leur faire partager son « coup de cœur » pour cette région.

Il faut se rendre compte de la prouesse qu'atteindre Danian représente, et du défi que cela supposait de vouloir y vivre. Mon amie Maity a décrit en mars 2008 l'enchantement qui l'attendait au bout de ce périple :

« Je suis allée dans les montagnes des minorités Miao chez ton amie Françoise GRENOT-WANG. Je suis arrivée à Guilin et de là, une voiture pour 7 heures de route. C'est le bout de la route et il faut emprunter un petit chemin le long de la rivière... et finalement, bien cachée, il y a une maison de bois de construction traditionnelle et c'est là !

Il a fait très froid cet hiver en Chine du Sud, les fêtes du nouvel an ont été carrément perturbées, et il y avait donc des hôtels vides, des avions vides et des aéroports déserts. C'était l'idéal pour moi : peu de monde (même en Chine) et un bon froid ravigotant. Avec une amie de France qui m'a rejointe à Guilin nous avons passé 11 jours dans sa maison et nous nous sommes baladées de villages en fêtes pour voir et écouter. J'avoue que j'ai été émerveillée par le son des lushengs³ (je pense que tu sais ce que c'est) et j'ai quelquefois encore l'impression d'en entendre dans ma tête. Je n'arrivais pas à me lasser de ces étranges sonorités et je restais plantée là à les écouter... Mon amie m'avait amené le livre de Françoise qui venait de sortir³ et je l'ai lu dans sa maison. C'est beau de lire l'histoire de la construction de la maison quand on dort dedans... »

Dans le prologue de ce second ouvrage, sorti l'an dernier, Fanfan expliquait ainsi son arrivée dans la région :

2. Province du Guangxi (Chine)

3. Orgues à bouche.

« C'est une série de hasards qui m'ont amenée à vivre dans la grande Montagne Miao. Cette région de Chine du Sud est peuplée exclusivement par des minorités ethniques vivant pour la plupart dans une grande pauvreté. On dirait qu'une force mystérieuse m'a poussée dans cette direction. Dès la première fois que j'ai parcouru la route menant à Danian, j'ai eu une impression troublante d'appartenance à ce lieu, comme si j'y avais déjà vécu ; comme si j'avais été Miao dans une autre vie. »

Fanfan avait vraiment fait sienne cette expression chinoise que l'on nous serinait pendant nos études *bu pa kunnan*, *bu pa ku* (ne craindre ni les difficultés ni les revers) et son combat a été mené sur tous les fronts : lutte contre les autorités centrales chinoises tatillonnes et pusillanimes quant à son désir de promouvoir une minorité et de s'installer dans la grande montagne Miao – elle fut la première Française à le faire –, efforts constants pour faire connaître son association et augmenter le nombre de parrains et de marraines, ouvrir le champ de son activité humanitaire : de la scolarisation des filles, on passa aux garçons, et des primaires, on agrandit au secondaire, voire à l'université pour les plus brillants de « ses enfants Miao ».

En 2005, malgré ses innombrables occupations, elle réussit à mener à bien l'écriture de son premier livre : *Chine du Sud la Mosaïque des Minorités*, publié aux Indes Savantes et qui connaît toujours un grand succès. Pierre TROLLIET, qui fut notre professeur de géographie de la Chine – de joiegraphie, disions-nous – en rédigea alors la préface. Encouragée par ce premier succès, elle écrivit un second livre⁴ plus personnel, dont elle avait eu très tôt le projet ; Jacques PIMPANEAU, notre professeur de langue et de littérature chinoises, en fit alors la préface, et décrivait parfaitement son engagement :

« Françoise GRENOT-WANG n'est ni ethnologue ni historienne et ne prétend pas l'être. Mais son souci de mieux connaître la culture des Miao par des lectures, par ses contacts privilégiés et prolongés avec cette ethnie, fait que son ouvrage... n'est pas seulement le récit d'une action humanitaire qui mérite de servir d'exemple ; il permet de mieux comprendre les Miao, leur histoire douloureuse, leur situation actuelle dans une Chine dominée par les Han, leurs coutumes et, ce qu'on trouve si rarement dans des ouvrages dits scientifiques, leurs qualités humaines, car il fallait être une personne à la hauteur de Françoise GRENOT-WANG pour y être sensible. » Je la revois chez moi en Bretagne, il y a quelques mois, si contente d'avoir pu profiter de quelques jours avec sa fille Chloé, tout en m'étourdissant

4. *Au Cœur de la Chine, Une Française en pays Miao* – Albin Michel 2007

avec le programme de ses conférences à travers la France entière, avant de retrouver son pays Miao. La semaine dernière, un message d'elle m'annonçait qu'elle allait être décorée de l'Ordre National du Mérite, à l'issue de la prochaine assemblée générale de Couleurs de Chine en Janvier 2009, par Guillemette ANDREU, l'amie de toujours, chez qui nous nous étions rencontrées.

Fanfan aurait eu 59 ans le 17 décembre. Elle ne vieillira jamais. La maison en bois qu'elle avait si fièrement fait construire il y a quelques années et où elle accueillit tant de gens aura été sa dernière demeure.

À l'heure où j'écris ces lignes, me dit-on, de longues files de Miao traversent la montagne pour lui rendre un dernier hommage. Celle qui rapportait si bien leurs légendes va en devenir une à son tour, dans la grande montagne Miao.

Sylvie SERVAN-SCHREIBER

Ancienne élève de chinois 1967 - 1969

*

* *

Claire JULLIEN

27 avril 1950 – 10 décembre 2008

Claire JULLIEN, animatrice et pilier de la librairie Le Phénix depuis plus de trente ans, vient de nous quitter, fauchée en pleine activité par une maladie foudroyante. Son décès brutal nous laisse abasourdis, une douleur indicible au cœur.

Elle commence ses études aux Langues Orientales, les poursuit en Chine avec un des premiers groupes de jeunes sinologues autorisés à y séjourner au lendemain de la révolution culturelle. Elle en revient pourvue d'une solide connaissance du monde chinois et d'une maîtrise exceptionnelle de la langue. Elle rejoint la librairie en 1975 alors dirigée par Régis BERGERON (1925-2007).

Sa solide formation universitaire et de grandes qualités humaines ont façonné le visage de la librairie, centre de ressources sinologiques et lieu interculturel ouvert sur le monde, où se côtoient chaque jour Chinois et Français. En 1980, un violent attentat, attribué à l'extrême-droite,

détruit Le Phénix. Elle en est une des principales victimes et en portera irrémédiablement dans sa chair des marques profondes. Les cicatrices invisibles ne furent sans doute pas les moins douloureuses.

Un an plus tard, la librairie refaite à neuf, rouvre ses portes. Claire JULLIEN est là, fidèle au poste. Depuis 1984, année du départ de Régis BERGERON à la retraite, elle assumait la direction avec Philippe MEYER. Tous ceux qui l'ont connue et aimée se souviendront de sa grande disponibilité, sa générosité et des multiples services qu'elle a su rendre dans la plus grande discrétion. Elle laisse un vide immense dans le cœur de ses collègues.

Philippe MEYER, Katie MOUISSET, Michèle ZEDDE,
Chen CHIUMING, Song GANG, Élodie DUSUZEAU,
Nathalie BERNARD, Wang YANHUI, Bruno LOUSSOUARN

*Un phénix est parti, l'autre phénix est triste
Un oiseau s'en est allé, l'autre reste.
Où se trouve le nid vers lequel il est retourné ?
Sur une haute colline, entre la France et la Chine.*

Dans l'après-midi du 10 décembre 2009, j'ai appris la triste nouvelle de la mort de Claire.

Ce poème, composé le même jour et calligraphié le lendemain témoigne de mon respect envers cette amie de longue date qui a consacré sa vie à l'amitié entre nos deux pays.

Yau S.-C.,
studio Quincampoix, Paris

鳳凰仙去鳳凰憂
一鳥巢歸一鳥留
若問歸巢何所在
法中二地一高丘

零八年十二月十日午後驚聞噩耗，
夜間沈吟成句敬輓亡友于蓮，
並誌其畢生為法中兩國友誼及
文化交流之貢獻。

Claire Jullien, femme exceptionnelle et libraire engagée

*De ta vie singulière et belle nous restera l'absence.
De ton amitié sans faille sourdent nos larmes chaudes.
De ta vérité humaine émerge l'âme claire.*

Hélène A.

C'est en Novembre 1975 que Claire rejoint Le Phénix pour ne plus le quitter jusqu'à sa fin brutale le 10 Décembre 2008. Elle est de retour de Chine où, en compagnie d'autres étudiants des Langues O', elle vient de passer deux années passionnantes qui lui ont donné une connaissance approfondie du monde chinois et une exceptionnelle maîtrise de la langue.

Le Phénix est alors une toute petite librairie : toile de jute aux murs, équipement sommaire, cave capharnaüm. On y trouve des livres et des journaux qui viennent de « là-bas » : des textes politiques, le Petit livre rouge, de fort moraux livres pour enfants, des papiers découpés, des magazines bardés d'Orient rouge auxquels on peut même s'abonner... Et quelques ouvrages en exotiques caractères chinois.

La Révolution culturelle terminée, l'édition chinoise reprend et se diversifie, les échanges et les informations circulent, les livres sur la Chine sont plus nombreux et variés. L'arrivée de Claire va être décisive pour l'avenir : accueil des clients en chinois, diversification de l'assortiment et des fournisseurs, fidélisation. « Disponible, curieuse, souriante, dévouée, efficace » sont les mots qui reviennent le plus souvent dans les centaines de messages de sympathie que nous avons reçus. La lecture de l'un d'entre eux nous en dit davantage :

« Avec chacun des clients et de ses amis, elle était toujours aimable et souriante, bienveillante et dévouée. Elle n'a jamais ménagé son énergie pour animer la vie de la librairie et accroître la connaissance de ce pays immense, varié, contrasté et complexe qu'est la Chine. À l'écoute de mes interrogations et critiques, elle disait toujours que la Chine était travaillée par la complexité et de multiples contradictions où des forces considérables se conjuguent, se contrarient, s'ajustent, s'attaquent. Claire était d'une grande simplicité et humilité » Thierry G.

Le 7 Mars 1980, c'est sur une librairie entièrement rénovée que viendra s'abattre « la bêtise au front de taureau ». À 18h30, alors que l'on s'apprête à bientôt fermer boutique et que flânent encore entre les rayons quelques

retardataires, un groupe d'une dizaine de personnes, militairement organisé, casqué, masqué, fait irruption dans le magasin, moleste les clients, projette plusieurs bombes incendiaires et se replie rapidement. L'opération est d'une violence inouïe. En quelques instants, les rayons s'embrasent. Les clients et le personnel dans l'espace de vente évacuent rapidement sans graves blessures. Avec Claire, nous sommes au sous-sol, occupés à la rédaction d'un de nos premiers catalogues (qui contribueront tant plus tard à la renommée du Phénix). Les cris nous alertent. Lorsque nous parvenons au rez-de-chaussée, le feu est partout. Trois à quatre mètres nous séparent de la sortie. Tête baissée, nous les franchissons en trébuchant sur des obstacles que nous ne voyons plus.

Pour Claire, les conséquences sont dramatiques : brûlures profondes sur le visage, les bras, les mains, plusieurs semaines en chambre stérile, plusieurs mois d'hôpital puis de convalescence et des séquelles visibles et invisibles, ineffaçables.

Pourtant, huit mois plus tard, c'est ensemble que nous nous retrouvons dans les réserves de la librairie à expertiser ce qui peut être sauvé des stocks, lampe de poche à la main (l'électricité n'est pas encore rétablie, les travaux n'ont pas démarré, la bataille des experts est en cours).

Claire disait qu'avant cet attentat, elle n'envisageait pas vraiment un investissement professionnel de longue durée dans le métier de libraire. Par contre, cette agression ignoble et l'immense vague de soutien qui permit la réouverture l'ont convaincue de sa nécessité et de l'importance qu'accordaient nos clients à cet espace, véritable centre interculturel.

À compter de cet instant, elle va y consacrer toute son intelligence et son énergie. Elle participe activement à toutes les étapes de son développement : agrandissements successifs, informatisation, formation de jeunes libraires. Ses immenses qualités humaines sont reconnues de tous. Trois semaines avant son décès, elle animait encore à la librairie une réunion de bibliothécaires de Seine-Saint-Denis, désireux de constituer des fonds en langue chinoise.

Pour nous, ses plus proches collaborateurs et ses amis, le plus bel hommage que nous puissions lui rendre c'est de poursuivre l'aventure à laquelle elle a consacré sa vie, avec dans nos cœurs et nos pensées son empreinte indélébile.

Philippe MEYER
et l'équipe des libraires du Phénix

Jean-Paul RÉAU**24 août 1941 – 9 novembre 2008***Ministre Plénipotentiaire (e.r.)**Ancien Ambassadeur**Chevalier de la Légion d'Honneur**Chevalier de l'Ordre national du Mérite**Grand Croix de l'Ordre du Mérite diplomatique de la République de Corée*

Jean-Paul REAU était mon collègue. Il était aussi mon ami. C'est à ces deux titres que je voudrais évoquer sa mémoire.

D'abord l'ami. Lami de 48 ans qu'il a été pour tous ceux, ici présents, qui ont fréquenté l'École des Langues Orientales au début des années soixante. Lequel d'entre nous a oublié le Jean-Paul de la « Corpo » (la corporation des élèves des Langues O') ou celui de la Fanfare, ce battant qui accueillait les nouveaux entre deux distributions de tracts et les séduisait tour à tour par son dynamisme, son air sérieux, sa pugnacité ou le charme de son intelligence ?

Menant de front étude du chinois et du malais-indonésien, études juridiques et littéraires, activité associatives, il était un brillant élève mais aussi bon camarade pour ceux qui, à son instar, venaient de province et se trouvaient quelque peu désorientés dans la capitale.

Fidèle en amitié, Jean-Paul est resté en contact, tout au long de sa vie, avec ses « copains » des Langues O', dont j'ai l'honneur de faire partie. Il avait, ces derniers mois, revu nombre d'entre eux. À l'évidence, ces liens anciens étaient pour lui essentiels. Ils l'auront aidé à quitter ce monde dans la sérénité.

Le collègue, lui, est apparu quelques années plus tard, en 1970, lorsque nous nous sommes retrouvés aux Affaires étrangères, issus du même concours de Secrétaire d'Orient. Naturellement, Jean-Paul fut le premier. Aussitôt, nos destins se séparèrent de nouveau, carrière oblige. Pendant que j'étais envoyé à Ankara, Jean-Paul partait pour Pékin avant de servir à Londres, Washington et encore Pékin.

Rencontres épisodiques mises à part, ce n'est qu'en 1987 qu'eurent lieu nos grandes retrouvailles, à l'Inspection des Affaires étrangères. C'est là que, pendant 5 ans, j'ai vraiment pu mesurer les qualités professionnelles de Jean-Paul : sa rapidité, son organisation méthodique, sa plume élégante,

mais aussi la sûreté de son jugement, son opiniâtreté à défendre ses convictions et son refus de complaisance. Sans en faire étalage, il savait reconnaître les mérites d'autrui et il n'hésitait pas à intervenir en faveur des faibles lorsque ceux-ci lui paraissaient injustement traités.

Ces qualités et sa connaissance du terrain lui ont valu d'accéder ensuite à d'importants postes de responsabilité en Asie : d'abord Directeur de l'Institut français de Taïwan, puis Ambassadeur de France en Corée et, en dernier lieu, Ambassadeur à Singapour.

Se sachant condamné depuis le 18 septembre 2007, Jean-Paul s'est montré d'un courage sans faille face à l'adversité. Il aura su, jusqu'à son dernier souffle, profiter d'une vie qu'il aimait et qui le quittait. Cultivé, lecteur insatiable, amateur de cinéma et d'expositions, il a utilisé tous les répits que lui accordait son état pour vaquer à ses occupations comme si de rien n'était. Il y a un peu plus d'un an, m'annonçant sa maladie à la fin d'un déjeuner intime, il me dit : «C'est un peu tôt pour mourir, mais finalement, j'aurai eu une vie intéressante et bien remplie». Il nous a quittés dans la dignité.

Dans ces moments douloureux, mes pensées vont vers son épouse, Hsiu Huei, qui l'a accompagné avec dévouement, mais aussi, bien sûr, vers ses enfants, sa sœur et tous ceux auxquels il était attaché.

Bernard PONCET

Ancien Ambassadeur

Ancien élève de russe

Adieu prononcé à la cérémonie des obsèques

14 novembre 2008

C'est avec une profonde tristesse que je présente aujourd'hui, au nom du peuple et du gouvernement de Taïwan, mais aussi en mon nom personnel, des remerciements sincères et infinis au doyen et grand ami de Taïwan, M. l'Ambassadeur Jean-Paul RÉAU.

Selon une expression utilisée dans mon pays, Jean-Paul était un « gendre de Taïwan » puisqu'il avait épousé une Taïwanaise et cette formule marque bien, selon moi, son attachement à Taïwan.

Malgré le statut particulier des liens entre la France et Taïwan depuis 1964, des relations substantielles entre nos deux pays n'ont, en fait, jamais cessé de se développer. Lors de mon premier séjour en France dans les années 80, les liens entre Paris et Taipei n'étaient pas comparables à ceux que nous voyons aujourd'hui. Pourtant, dès mon deuxième séjour ici, en 1991, une compréhension mutuelle plus forte a contribué à l'établissement de meilleures relations entre nos deux peuples, ce qui a abouti à la mise en place de projets d'infrastructure d'importance : construction d'une ligne TGV, 4^{ème} centrale nucléaire, acquisition d'Airbus et les fameux dossiers d'équipements de défense nationale.

Bien évidemment, la présence à Taïwan de M. RÉAU, à cette époque, a joué un rôle primordial. Lors de ses services diplomatiques dans mon pays, de 1993 à 1997, mes compatriotes ont été très impressionnés par sa maîtrise de la langue chinoise et son omniprésence dans le pays. Dans ses fonctions, Jean-Paul a toujours représenté la France avec fierté et panache lors des événements officiels et lors de ses déplacements dans les différentes régions de Taïwan.

Les quatre années et cinq mois de service de M. RÉAU ont permis un nouvel essor des relations entre nos deux pays. Pendant cette période, près d'une centaine d'entreprises françaises se sont installées à Taïwan, considéré comme une plaque tournante du marché de l'Asie Pacifique. Ces relations se sont aussi caractérisées par le bon fonctionnement de l'école française à Taïwan, les visites fréquentes de personnalités entre nos deux pays, sans compter les diverses manifestations culturelles, l'augmentation du nombre d'étudiants taïwanais en France et la promotion de l'art de vivre à la française.

Les années 90 ont été marquées par le développement de la démocratie à Taïwan qui a, alors, rompu avec la pratique des parlementaires nommés à vie et les tabous politiques, pour se transformer en une société pluraliste dans laquelle la conscience politique et la liberté d'expression font partie de la vie quotidienne.

Jean-Paul, en tant que digne représentant du grand pays pionnier de la démocratie, a souvent été invité à prendre la parole et faire des discours sur ce sujet. Sans nul doute, il était foncièrement attaché à promouvoir auprès du peuple taïwanais les valeurs universelles défendues par la France : liberté, démocratie et respect des droits de l'Homme. Grâce à Jean-Paul, mes compatriotes se sont aussi familiarisés avec les beaux-arts, la culture, la haute technologie, la médecine, la gastronomie, l'art de vivre français.

Oui, c'est ainsi que M. RÉAU a joué un rôle incontestable dans l'ouverture et la démocratisation de Taïwan, par son soutien à la liberté, à la démocratie et à l'indépendance de ses institutions.

Jean-Paul, doyen, ambassadeur et grand ami de Taiwan est et restera toujours avec nous et nous lui sommes infiniment reconnaissants de tout ce qu'il a fait pour notre pays !

Michel Ching-Long LU

Représentant de Taïwan – Bureau de Représentation
de Taipei en France

Hommage prononcé à la cérémonie des obsèques

14 novembre 2008

Les anciens auront reconnu Jean-Paul sous le nom de DUAULT, dans les souvenirs de Chine publiés dans le précédent et le présent numéro d'*Orients*, alors même que Jean-Paul se mourait à l'hôpital. Il avait le bulletin à son chevet et prenait plaisir à le lire. Aussi bien ce séjour en Chine, que nous ne nous lassions pas d'évoquer, aurait une influence décisive sur sa carrière, ses liens, sa vie... Mais d'abord son attachement à l'école, chinois et malais, indiquait l'attrait du large, plutôt que la robe à laquelle menaient ses études de droit.

Sa famille produisait un cognac réputé. Entre le cognac et la diplomatie, lui disais-je, je n'eusse pas hésité ! Justement, il portait en lui à la fois de Charente le charme, la délicatesse quasi créole, et en même temps cette haute tradition du parlement de Guyenne, des MONTESQUIEU, MONTAIGNE, LA BOÉTIE. Le dégoût de la tyrannie n'est ni de droite ni de gauche ; héritier d'une droite française bien élevée, Réau savait qu'on ne se couche pas, que la fermeté paie, que le sens de l'État l'exige. De même, sa dignité devant la maladie, son courage furent dignes de l'Antique.

J'abrège, Bernard PONCET a tout dit, avec la clarté du rédacteur de dépêches et la tendresse de l'ami. Quelques fragments encore d'un petit récit de mai 68 :

«Lagitation n'avait pas tardé à gagner l'École... Traditionnellement tenue par une corpo de droite tempérée par le folklore... Autour de la statue de Sylvestre DE SACY, impavide, la petite cour bourdonnait... Un comité provisoire... Tout cela n'allait sans prises de parole où excellaient Jean-Paul RÉAU, à la bouche d'or, fin

stratège et MAURIN, élève d'amharique... Tandis que l'école frémissait, que RÉAU, MAURIN et consorts jouaient les premiers rôles,... tout allait pour le mieux dans la meilleure des contestations possibles»

Il terminait souvent ses lettres par *Semper fidele*.

À sa sœur Marie-Françoise, à sa première épouse Gaëlle, notre condisciple, et leurs enfants, à sa seconde femme Hsiu Huei, à l'ami fidèle, *semper fidele*.

Boris GOIREMBERG

Ancien élève de chinois

Je rencontrai Jean-Paul la première fois dans les couloirs de « l'École », responsable de la « Corpo », il organisait la fête annuelle sur une croisière en bateau-mouche ... J'ai eu, depuis, maintes occasions de faire la même sortie avec diverses délégations chinoises mais sans jamais oublier cette extraordinaire première fois.

Une trentaine d'années plus tard nos chemins se croisent à nouveau : il est nommé Directeur de l'Institut Français à Taipei. L'administration a décidé de donner un nouvel élan aux échanges entre Paris et Taipei et l'en a chargé. Capitalisant adroitement sur le legs de ses prédécesseurs, il se met au service d'une colonie française débordante d'énergie et ravie de pouvoir la libérer. Nouveaux bureaux pour l'Institut, création d'une section des Conseillers du Commerce Extérieur de la France, redéploiement de l'école française dans un vaste complexe européen, échange de délégations du plus haut niveau – je pense à la visite du prix Nobel Georges CHARPAK entre autres...

La réussite la plus publicisée reste pour moi l'ouverture de la ligne « Air France Asie » Paris-Taipei-Nouméa à laquelle je fus associé. Je garde de cette période un sentiment de grande complicité avec un chef de file discret et efficace, navigant au plus près au sein du monde chinois, dans un contexte où les marges de manœuvre étaient très minces.

Mon ami Jean-Paul, à te revoir un jour dans la Cité des Saules.

André LEYS

Ancien élève de chinois 1963 - 1966

Délégué Groupe Air France à Taipei 1992 - 1998

Au début d'août, l'an dernier, en 2007, Jean-Paul Réau m'a envoyé par courrier électronique la couverture de la version anglaise du volume consacré à l'histoire de l'École française d'Extrême-Orient, *A Century in Asia*, qui venait de sortir, avec ce message elliptique :

«Ce fut le dernier acte administratif de ma carrière : la signature pour la subvention ! Amitiés. JP».

Le symbole, le ton humoristique et léger sous lequel il voilait à la fois l'énergie persévérante qu'il lui avait sans doute fallu pour trouver les crédits d'une publication en anglais, et la fierté de voir abouti un bon projet où pourtant son nom ne figurait pas, c'était vraiment la quintessence de Jean-Paul. Comme toujours, sa verve m'a fait rire et je l'ai félicité aussitôt, sans imaginer un instant que ce plaisir revigorant d'une longue amitié devait bientôt s'éteindre.

C'est à l'aéroport du Bourget, à la fin d'août 1964, que j'ai fait la connaissance de Jean-Paul. Quittant nos familles émues, nous faisons partie de l'escouade de quatorze « experts » destinés à enseigner le français que l'ambassade de Chine, tout récemment ouverte, expédiait alors à Pékin sous l'escorte d'un de ses secrétaires. La plupart des membres du groupe, élèves de première ou deuxième année de chinois aux Langues O', recrutés par l'intermédiaire de leur professeur, M. Li Tche-hoa, se connaissaient entre eux. Le lien s'établit très vite avec ceux venus comme moi par d'autres filières. Jean-Paul, doué d'un merveilleux sens social et déjà rompu à animer et rassembler des tempéraments divers grâce à son activité à la Corpo, s'y employa aussitôt. Les Chinois nous convoyaient par la route du Sud, bien plus longue et coûteuse, pour éviter d'avoir à demander des visas de transit aux Soviétiques avec lesquels leurs rapports étaient exécrables. Pour nous, ce fut une aubaine. À l'escale d'Athènes, la caravelle d'Air France s'était passablement vidée. Après Téhéran, nous restions les seuls passagers. Jean-Paul n'avait pas perdu son temps. À peine avions-nous décollé vers Karachi que les hôtesses nous servaient le champagne à flots pour fêter son anniversaire ! Il avait vingt-trois ans. Désormais le groupe était joyeusement soudé et affrontait bientôt l'émerveillement d'une longue escale imprévue au Cambodge, vite employée à visiter Angkor, puis les surprises de la Chine.

Ainsi qu'à chacun de nous, ce premier séjour dans une Chine si différente de notre courte expérience de jeunes étudiants français plutôt gâtés, si éloignée aussi de ce que disaient les livres ou les oracles, a laissé à Jean-Paul des empreintes profondes : le sens du monde réel, la mesure

de lui-même, un réseau d'amitiés solides. Sous des dehors hédonistes, le raffinement d'un esthète affectant volontiers un peu de nonchalance, Jean-Paul avait une intelligence prompte à saisir l'essentiel, toujours en éveil, un esprit incisif. Chez les marchands de Liulichang, il aimait les bambous et les calligraphies. Il avait été le premier d'entre nous à dénicher à Dashala une superbe toque de fourrure fauve, lorsque survint le froid glacial, et, pour les grands moments, il partageait généreusement avec ses camarades le fabuleux cognac familial envoyé par sa mère. Sa culture littéraire, vaste et très variée, lui inspirait des rapprochements saisissants sur des personnages croisés au hasard des ruelles et échoppes, devant un paysage dessiné par la lumière crue des hivers pékinois de l'époque. Les étudiantes qu'il instruisait à l'Institut des Langues étrangères n'ont pas oublié ce jeune professeur qui, dans les interstices des textes de propagande qu'il fallait enseigner, arrivait à glisser l'humour et à insuffler le goût de la langue et de la poésie. Vingt ans plus tard, l'une d'elles le reconnut lors d'une visite qu'il effectuait dans une ville chinoise de province et lui confia avec émotion le souvenir qu'elle et ses camarades gardaient de cette irruption d'un esprit libre dans l'univers de conventions qui les entouraient.

Mais, contrairement à la plupart d'entre nous, Jean-Paul décida de ne rester qu'une année à Pékin. Son attachement à la Chine s'était fortifié. Il aimait ses foules ordinaires. Il jouissait des choses simples de sa vie quotidienne, comme des raffinements de ses arts. Il était toujours curieux d'explorer l'inconnu ou l'insolite. Il refusait cependant de se laisser engoutir dans la 'sinomanie'. C'est en perspective avec le reste du monde et les autres régions d'Asie orientale qui l'intéressaient également qu'il souhaitait poursuivre son dialogue chinois. Avec une idée très claire de son but et une volonté très ferme de réussir, il regagna Paris pour terminer son droit, son diplôme de chinois et son diplôme de malais. Comme il prit quand même le chemin des écoliers pour rentrer en France, par la Thaïlande, la Malaisie et quelques autres pays, il m'avait demandé d'aller voir sa mère pour la rassurer, parce que je revenais quelques semaines à Paris bien avant lui. Jean-Paul était très proche de sa mère et de sa sœur, qui l'adoraient. Elles avaient tout fait pour qu'il reçoive la meilleure éducation et développe ses talents. Sa mère était une femme charmante, pleine de finesse et d'intelligence. Elle m'invita chez elle à Nogent-sur-Marne, sans se lasser de questions. À vrai dire, elle savait déjà tout sur la vie à Pékin, mais s'inquiétait de la santé de son fils. Jean-Paul était sujet périodiquement à

des sortes de crises d'épuisement qui le tenaient plusieurs jours anéanti par une fatigue inexplicable.

De retour à Paris, il se couvrit de diplômes, épousa bientôt Gaël O'SCANLAN, une brillante arabisante, rayonnante de gentillesse et de gaieté, qui le soutint énergiquement pour affronter le concours d'Orient et commencer sa carrière au quai d'Orsay, d'un continent à l'autre. Je les revois transportant leur fils Anne-François dans un couffin en haut des escaliers afin de ne pas manquer des retrouvailles avec les amis de Pékin. Puis vint l'installation à Londres. Jean-Paul avait la charge de dossiers politiques importants qui le passionnaient, mais il trouvait le temps de suivre l'avant-garde de la vie culturelle. Les années s'écoulèrent, avec des relations épistolaires au gré de ses pérégrinations. En décembre 1986, je revis Gaël et Jean-Paul à Pékin. Diana LARY, une sinologue anglaise, qui avait fraternellement partagé avec notre groupe français la découverte de la Chine de 1964, y était en poste aussi. Dans une ville écartelée par des changements anarchiques, nous regardions disparaître les repères familiers de nos vertes années, en refusant de céder à la nostalgie des anciens combattants. En novembre 1994, Jean-Paul officiait à Taipei, où il avait donné une forte impulsion au développement du poste, à la suite de notre ami Marc MENGUY. Là, je le retrouvai heureux de la compagnie de ses filles, Delphine, prénommée comme notre amie Delphine WEULERSSE, et Agnès. Ses enfants comptaient beaucoup pour lui. Il souhaitait leur ouvrir les horizons multiples de ses itinéraires diplomatiques sans qu'ils souffrent de leurs tourbillons. À Taiwan, outre les questions politiques, sa prédilection, il avait su s'introduire avec son aisance coutumière dans les milieux d'affaires, gagner l'estime et la confiance. La culture, les arts et les sciences n'avaient pas de secret pour lui. Il se plaisait à jouer sur plusieurs registres et à déceler les meilleures combinatoires, avec toujours sa pointe d'humour, demeurant modeste dans le succès. Trois ans plus tard, en novembre 1997, il m'accueillit à Séoul avec sa seconde femme, Hsiu-huei, ambassadrice élégante, amie des arts et impeccable maîtresse de maison. La Corée lui offrait un nouvel espace pour déployer son savoir-faire et ses talents. Il déplorait que trop peu d'orientalistes français s'intéressent à la Corée contemporaine et milita en ce sens, non sans résultats. Son dernier poste, à Singapour, où je lui rendis visite en juin 2004, fut celui où il eut le sentiment de pouvoir donner sa pleine mesure. Les services qu'il dirigeait étaient importants, l'activité intense et très variée, croisant sans cesse le régional et l'international. Il savourait l'incroyable creuset de cultures

de la cité-État, le jogging matinal au Jardin botanique avec Hsiu-huei, le charme colonial de sa résidence. Il appréciait surtout de mettre au service de son pays et de ses compatriotes de toutes conditions les connaissances, la réflexion, le réseau de relations et l'habileté du négociateur que des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique il s'était attaché à maîtriser et parfaire depuis son plus jeune âge. Il aimait son métier, qui était pour lui une vocation, mais sur laquelle il ne manquait pas de garder une distance critique.

Jean-Paul était un merveilleux paradoxe alliant une ténacité de fer, dont sa fidélité en amitié est l'un des témoignages, et une agilité d'esprit infiniment subtile, légère, presque dilettante, qui était le signe d'une profonde tolérance et bienveillance envers autrui. Son siècle en Asie s'est achevé trop vite, mais il est de ceux qui ont su renouveler l'image de la France dans ces régions et aider ses compatriotes à coopérer avec elles. Pour ses amis, il reste toujours présent, prêt à explorer une idée, à évoquer un peintre, un musicien, une lecture, à réjouir chacun par sa générosité délicate et son humour.

Marianne BASTID-BRUGUIERE
Membre de l'Institut
Directeur de Recherche au CNRS

Dans notre entreprise de constituer pour notre association un nouveau Comité d'honneur, nous avons pris contact avec plusieurs personnalités, qui ont répondu favorablement à notre demande. Nous donnons la parole aujourd'hui à deux d'entre elles :

Monsieur François CHENG, élu à l'Académie française en juin 2002, pour lequel il nous a semblé intéressant d'adjoindre non seulement un de ses textes poétiques, mais un commentaire de ce même texte par un autre membre éminent de l'Académie française, Madame Jacqueline DE ROMILLY, qui a consenti très aimablement à ce qu'on le reproduise dans notre revue. Élèves de langues, nous pouvons ainsi goûter les saveurs inconnues des mots qui nous sont familiers...

Monsieur Louis DENY, dont le rôle a été déterminant dans la création du CPEI. Il est le fils de Jean DENY, enseignant et administrateur de notre institut. Il vécut même dans les appartements de la rue de Lille...

François CHENG

C'est peu dire que j'ai aimé l'enseignement. Car à la joie de transmettre un savoir s'ajoute celle qui provient d'un échange fécond avec des élèves en quête de vérités de la vie. Par leurs interrogations et leurs remarques souvent pertinentes, les élèves m'ont poussé à approfondir, voire élargir mes pensées, de telle sorte que j'ai fini par comprendre qu'enseigner, c'est aussi apprendre, que pour celui qui privilégie la voie dialogique, l'enseignement est une source de perpétuel enrichissement.

La vingtaine d'années que j'ai passée au département de l'Asie orientale de l'INALCO constitue donc un souvenir heureux. Cette vieille et pourtant neuve institution est habitée depuis toujours par un immense esprit d'ouverture. Dans tous les départements qui la composent, outre un enseignement pratique de la langue, on dispense des cours très variés sur le plan de la culture. Son installation prochaine dans de nouveaux locaux, en regroupant enfin les départements jusqu'ici dispersés, permettra une «circulation interdisciplinaire» accrue.

Je souhaite tout le bonheur aux anciens élèves de l'Association comme à ceux qui œuvrent actuellement au sein de l'institut ; chacun de nous, à sa manière, contribue à faire rayonner notre Maison commune.

François CHENG

Arbre

Un des plus beaux noms donnés à la plante en question. Phoniquement, et même graphiquement, cela s'élève d'abord (-AR), puis place là-haut (-B, avec son double rond tout en équilibre), avant de répandre l'ombre bienfaisante (BRE). Au cours de la croissance de l'arbre, il y a la série de sons (-F) qui suggèrent ce qui fuse, foisonne, se fend ou se fond.

*Entre ardeur et pénombre
Le fût
par où monte la saveur de sève
de l'originel désir
Jusqu'à la futaie
jusqu'aux frondaisons
foisonnante profondeur
Propulsant fleurs et fruits
du suprême flamboiement*

*Entre élan
vers la cime
Et retour
vers l'abîme
Toute branche est brise
toute ramure rosée
Arborant l'équilibre de l'instant
Au nom désormais fidèle*

Arbre

François CHENG de l'Académie française

Le Dialogue

Éditions Desclée de Brouwer, Collection Proches lointains,

janvier 2003.

Un exemple pour nous stimuler

L'exemple que j'offre aujourd'hui à notre méditation à tous est celui de François Cheng. François Cheng est d'origine chinoise ; il est arrivé en France à l'âge de dix-neuf ans, ne sachant pas un mot de français ; or, écrivain français reconnu, il vient d'être élu, et largement élu, à l'Académie française.

C'est là le résultat de toute une carrière au cours de laquelle il a appris le français, appris à aimer le français et à le manier en maître, publiant des traductions de poèmes et des poèmes personnels, des ouvrages divers sur la peinture chinoise, et bientôt deux grands romans, salués par tous avec admiration, *le Dit de Tianyi* et *L'éternité n'est pas de trop*, parus tous deux chez Albin Michel, l'un en 1998 et l'autre en 2001. Tout récemment, il vient de publier aux éditions Desclée de Brouwer un tout petit livre intitulé *Le Dialogue*, dans lequel il s'agit évidemment d'un dialogue entre la culture chinoise et française, et dont le sous-titre est *Une passion pour la langue française*.

Là, il raconte comment il en est venu à faire de la langue française son moyen normal d'expression ; il explique quelles sont à ses yeux les qualités de cette langue qui l'ont séduit : non pas tant cette clarté si souvent vantée que la justesse et la finesse des enchaînements liant entre elles les idées et les phrases. Il parle même de mots pris isolément, dont il entend et apprécie les sonorités. Il cite ainsi, par exemple, le simple mot *arbre*, dans lequel il perçoit une montée allègre vers le sommet, puis la redescente (avec la syllabe *-bre*) dans l'ombre des feuillages. Il consacre même à plusieurs de ces mots de brefs poèmes inspirés tout ensemble par l'idée et le mot : le nom de *l'arbre* a ainsi droit à son petit poème, avec le fût et la futaie jusqu'aux frondaisons, « foisonnantes profondeurs... » Je cite cet exemple, mais il y en a d'autres : François CHENG évoque ainsi en quelques traits les images que chaque terme lui suggère.

Certes, cela peut être un avantage que de découvrir une langue, en l'approchant en quelque sorte de l'extérieur, de pouvoir ainsi s'en étonner et la mesurer à une autre langue : il est normal que l'on devienne par là plus sensible aux moindres détails de ses constructions ou de ses harmonies. François CHENG est un poète qui est porté à percevoir les détails d'une langue ; mais il est aussi un étranger venu d'une langue toute différente : et cela a pu être, en même temps qu'une difficulté et une source d'effort, un avantage précieux. Je constate en effet que, parmi ceux qui illustrent le mieux notre langue, beaucoup parlaient à l'origine une autre langue ; pour

ne citer que des exemples qui me sont proches, à l'Académie française, Henri TROYAT parlait le russe et Hector BIANCOTTI est arrivé d'Argentine. Ce qui est trop souvent devenu pour nous un savoir inconscient et aveugle s'offrir à qui vient du dehors, dans sa vraie lumière.

Mais, du coup, quel reproche pour nous, ou bien quel stimulant ! C'est un reproche pour tous ceux qui traitent la langue avec mépris ou indifférence. Or, nous le faisons tous, plus ou moins. J'avoue, moi qui me bats de toutes mes forces pour cette langue française, qu'il m'arrive de mal parler ou de mal écrire par négligence démagogique ou bien par imitation ou lassitude. Nous ne devrions pas ! Car il y a vraiment une sorte de scandale à laisser s'abîmer entre nos mains cette langue que d'autres venus de loin savent apprécier, enrichir et illustrer.

Leur exemple compte. Et ils enrichissent la langue, non seulement par leurs propres créations, mais par l'élan qu'ils nous communiquent, à nous qui avons tout naturellement l'usage de ce bel instrument et le traitons souvent si mal.

On comprendra d'après cet exemple qu'il n'y a, dans notre défense de la langue française, ni chauvinisme ni particularisme. Non seulement l'exemple nous vient d'un Chinois, mais le propos du livre est de ménager un rapprochement entre deux cultures, de se connaître, de se comprendre. François Cheng vit ses deux cultures et il vit avec deux langues. Simplement, pour nous qui n'en avons qu'une, et qui avons la charge de la maintenir et de l'affiner toujours plus, nous devrions bien, à notre tour, faire un effort pour que ce qui a ainsi charmé des gens d'autres pays reste digne de leur sympathie : il nous faudrait, pour cela, éprouver nous aussi, et répandre autour de nous, un peu de ce sentiment évoqué dans le sous-titre du livre : *Une passion pour la langue française.*

Décembre 2002

Jacqueline de ROMILLY de l'Académie française
Dans le jardin des mots, Éditions de Fallois, mars 2007.

Louis DENY

Je suis confus de l'excès d'honneur dont témoigne à mon « indignité » l'Association des Anciens Élèves et Amis des Langues Orientales en m'invitant à rejoindre le Comité d'Honneur.

L'attachement si profond et si sincère que j'ai, toute ma longue vie éprouvé pour ces chères « Langues O' » ne m'a jamais conduit, en effet, à venir y apprendre une des multiples langues qui y sont si magistralement enseignées. Mes études, à forte dominante mathématique, ma carrière d'ingénieur au Corps des Mines, puis de pétrolier, ne m'y avaient pas particulièrement disposé. Encore que le hasard de ma carrière « Total » m'ayant conduit à diriger, trois ans durant, notre compagnie d'exploration libyenne, j'ai pendant ces trois ans, appris, avec quelques uns de mes compagnons de travail, quelques bribes d'arabe !

Cet attachement n'en fut pas moins profond. Au premier chef, il tint d'abord à l'adoration que j'ai toujours portée à mon admirable Papa, qui, lui, a consacré l'essentiel de sa vie à l'étude du turc (ah ! cette grammaire turque de Jean DENY !), à son enseignement pendant quarante ans aux Langues O' dont il fut, d'ailleurs administrateur les douze dernières années de sa carrière. Ces Langues O' dont il disait souvent, et c'est un de mes nombreux et pittoresques souvenirs d'enfant : « Dans ma vie, j'ai eu trois amours : ma femme, mes enfants et... les Langues O'... Ne me demandez pas de choisir ! »

Ces Langues O', dont j'ai habité douze ans les somptueux appartements qu'elles consacraient alors généreusement au logement de leur administrateur et des siens.

C'est cette filiation qui m'a valu d'être contacté par elles lorsque de lointains successeurs de mon Père, Monsieur SIEFFERT, puis Monsieur DE LA BASTIDE, eurent l'idée géniale de créer, en leur sein, le CPEI qui offrait un grand débouché à leurs élèves, tout en venant en aide... de quelle aide.... aux compagnies industrielles et commerciales soucieuses de ne plus confiner leur activité au seul hexagone, bien étroit, voire à la seule Europe... mais de l'élargir aux immenses marchés orientaux, surgis du quasi-néant, mais manifestement promis à un avenir considérable.

Toute ma carrière à la grande C.F.P. (Compagnie Française des Pétroles) ne pouvait que me faire applaudir des deux mains à cette géniale initiative ! La création même de la C.F.P. et son si rapide développement doivent tout aux pays du Golfe arabo-persique. Mais par la suite, elle s'était aussi

intéressée, et avec quel succès, aux pays de l'Extrême Orient : Japon, Indonésie, Malaisie, Inde, Chine, Corée... Nous avons même embauché... avant la création du CPEI... un élève des Langues O', expert en japonais... afin d'établir un meilleur contact avec un pays devenu notre plus gros acheteur de brut après la France !

Je n'ai donc pas hésité une seconde à répondre à l'appel qui avait été transmis par un de mes collaborateurs « relations extérieures », lui-même ancien élève !

Nous avons très vite obtenu, grâce à l'appui bienveillant du Ministre de l'Industrie de l'époque, l'accès du CPEI au bénéfice de la taxe d'apprentissage et nous avons pu, de ce fait, intéresser nos entreprises à son heureux développement.

Cette bonne trentaine d'années au service des Langues O' m'ont apporté beaucoup de joies : celle d'abord de connaître certains de leurs grands serviteurs et servantes. Celle ensuite de constater l'extraordinaire fidélité dont elles avaient su faire preuve, par la création du CPEI, à l'égard de l'obligation que leur avait fixée... le grand COLBERT et qu'avait si remarquablement repris, un siècle plus tard, la Convention Nationale de 1792 : « Former aux réalités commerciales les plus concrètes de bons connaisseurs des pays orientaux, de leurs langues et traditions et modes de pensée ! »

Louis DENY

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : Ami Ancien élève

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2009 une cotisation :

- | | |
|-----------------------|-------|
| • Étudiant (< 26 ans) | 6 € |
| • Membre actif | 10 € |
| • Membre souscripteur | 25 € |
| • Membre bienfaiteur | 100 € |
| • S'abonne à la revue | 20 € |

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des
Langues Orientales**



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

2 rue de Lille 75007 Paris

Tél. 01 49 26 42 63

yohan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 20 € (France) 30 € (étranger)

Vente au numéro : 10 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

© 2009, Orients

